This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

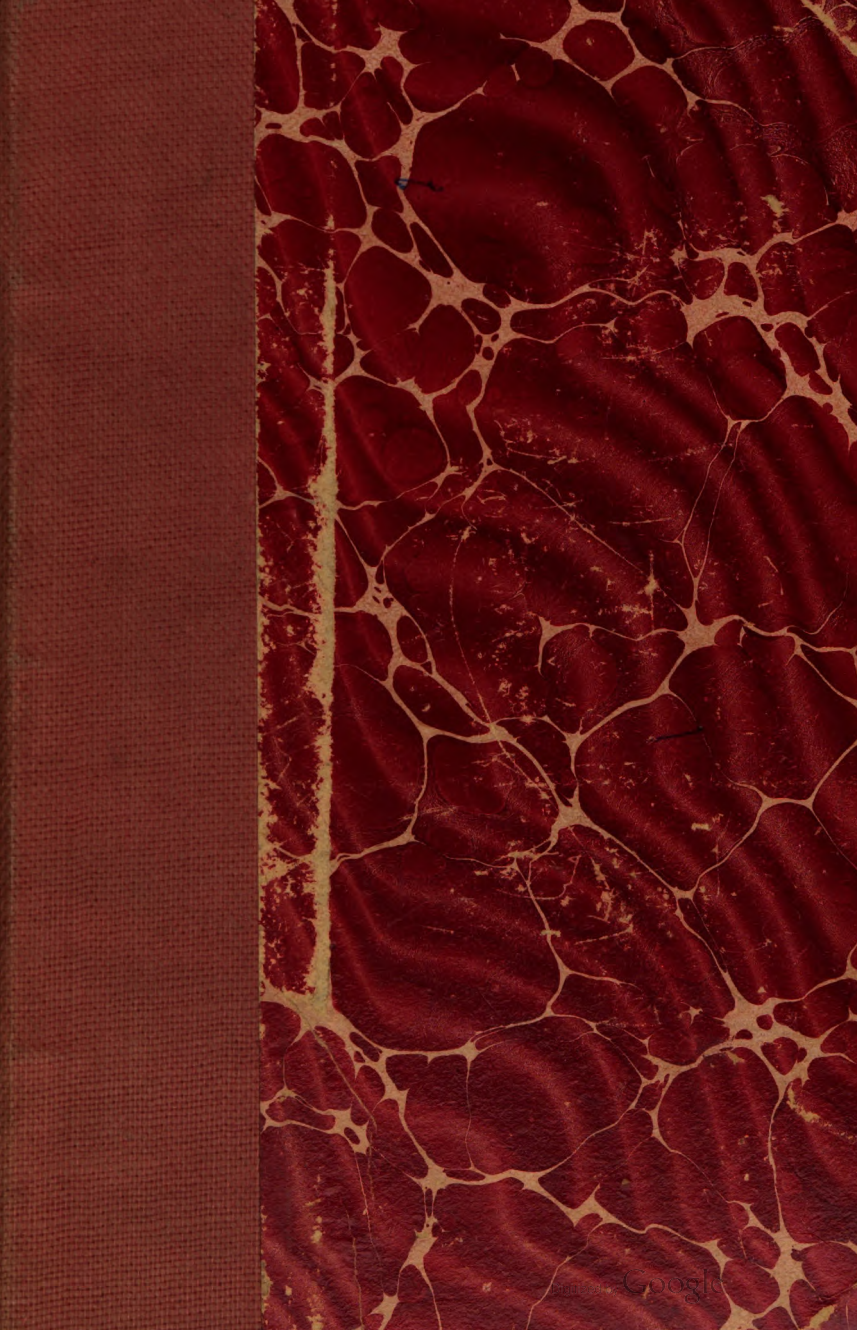
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

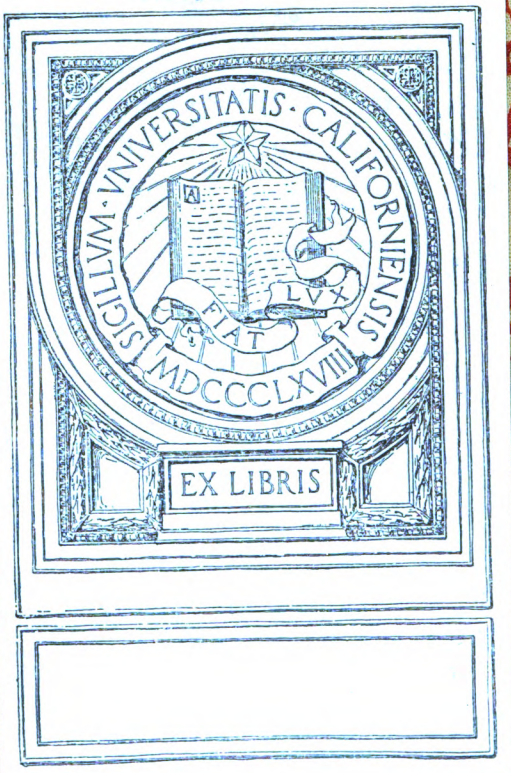
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

COMTE DE GOBINEAU

TROIS ANS EN ASIE

TOME II

PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
MCMXXII

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

TROIS ANS EN ASIE

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Essai sur **l'inégalité des races humaines** (Firmin Didot).
Les **Religions et les philosophies dans l'Asie centrale** (*en préparation*, Crès).
Histoire **des Perses** (*épuisé*).
Traité **des écritures cunéiformes** (*épuisé*).
Deux **études sur la Grèce moderne** (Plon-Nourrit).
Histoire **d'Ottar Jarl** (Perrin).
La **Troisième République et ce qu'elle vaut**, étude.
Voyage à **Terre-Neuve** (*épuisé*).
La **Renaissance**, *scènes historiques* (Plon-Nourrit).
La **Fleur d'or**, inédit (*en préparation*, Bernard Grasset).

Ternove, roman (nouvelle édition, Perrin).
Les **Nouvelles asiatiques** (nouvelle édition, Perrin; — édition de luxe *en préparation*, Crès).
Souvenirs de voyage, nouvelles (Bernard Grasset).
Les **Pléïades**, roman (édition de luxe au *Sans Pareil*; — édition ordinaire *en préparation*, Crès).
L'**Abbaye de Typhaines**, roman (Nouvelle Revue Française).
Mademoiselle Irnois, nouvelle (Nouvelle Revue Française).
Adélaïde, nouvelle (*épuisé*, Nouvelle Revue Française).
Le **Prisonnier chanceux ou les Aventures de Jean de la Tour-Miracle**, roman (*en préparation*, Bernard Grasset).
Nicolas **Belavoir**, roman (*en préparation*, Bernard Grasset).
Scaramouche, nouvelle inédite (*en préparation*, édition de luxe, Pichon; — édition ordinaire, Crès).

Amadis, poème (Plon-Nourrit).
L'**Aphroessa**, poèmes (*épuisé*).
Les **Adieux de Don Juan**, poème (*épuisé*).
Chronique rimée de Jean Chouan, poème (*épuisé*).
Alexandre le Macédonien, tragédie (inédit en France).

Correspondance Alexis de Tocqueville, Arthur de Gobineau (Plon-Nourrit).

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

COMTE DE GOBINEAU

TROIS ANS EN ASIE

(DE 1855 A 1858)

TOME II

PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

MCMXXIII

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

DS 258
G6
v.2

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinquante exemplaires sur vélin pur fil Lafuma numérotés de 1 à 50.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset, 1922.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

TROIS ANS EN ASIE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA NATION

Nous voici désormais logés et installés ; nos journées se déroulent les unes après les autres. Pendant près de trois ans, chacune d'elles nous apportera sa part d'expérience, et nous fera pénétrer plus avant dans ce grand secret de la vie d'un peuple si différent du nôtre, et composé de tant de races mariées, mais jamais confondues. Ces races entrelacent leurs idées et leurs intérêts de façon à former un réseau étroit dont tous les fils poussent et s'allongent sans pouvoir se nouer les uns aux autres. Les moralistes ont trouvé cet axiome que l'homme, pris isolément, est difficile à connaître. Ils veulent dire par là l'homme pareil à eux-mêmes, de même sang, de mêmes habitudes, vivant dans le même milieu. Les sages qui se

526333

Digitized by Google

sont faits les analystes de leur propre peuple, pour peu qu'ils aient été réfléchis, se sont d'autant plus effrayés de leur tâche, et d'autant plus ont reculé à garantir absolument les résultats de leurs études, que celles-ci les ont menés plus avant. Quant à ceux qui ont voulu comprendre les nations leurs voisines étrangères, mais vivant toujours dans l'orbe de lumière de la même civilisation, ils ont passé à bon droit pour des esprits hardis, et lorsque par hasard ils ont réussi, pour de grands esprits. Il faut donc croire que de philosopher sur les populations asiatiques, si différentes de nous de toutes manières, est une tâche difficile, et que beaucoup de précautions, beaucoup d'attention y sont nécessaires pour ne pas tomber à chaque pas dans l'erreur.

Je crois que c'était et que c'est encore l'opinion des hommes qui ont pu le mieux connaître cette grande fraction du genre humain, des Elphinston, des Burns, des Campbell, des Kaze ; mais le commun des observateurs est moins scrupuleux. Les uns, considérant les peuples de l'aurore comme des singularités rares oubliées dans quelques recoins perdus du monde, ne voient en eux que des sauvages avilis s'ils se soumettent à la rapine européenne, sanguinaires s'ils y résistent. Pour ce genre d'esprits, qui forme la majorité des juges, l'Europe représente l'ombilic de l'univers, et ce qui n'en est pas existe sans droits et vole sa part d'air et de soleil ; dans leur ignorance superbe, ce sont ces gens-là qui applaudissent à tous les

Digitized by Google

abus de la force sans en comprendre l'odieux, et qui couronnent des victoires dont ils n'aperçoivent pas l'inanité. Cruels comme l'enfance imbécile, tout Asiatique ruiné, fusillé ou pendu, est à leurs yeux une hostie légitimement placée sur l'autel de l'avenir. Ils prophétisent, sans se lasser, quand on leur annonce un désastre pour ces pays lointains, le triomphe prochain et assuré du christianisme et de la civilisation.

D'autres, non moins frivoles, se croient plus de droits à trancher la question. Ils ont visité les contrées dont ils parlent. Ils se sont assurés par eux-mêmes de ce fait, que les Asiatiques sont des hommes, et même des hommes très nombreux. Ils reconnaissent que dans un recensement de l'humanité, aux yeux d'un juge qui déciderait de la valeur et de l'importance des races par leur fécondité, ils l'emporteraient de beaucoup sur nous. Ils ont encore observé, et le moyen de ne pas le voir ? que les Européens habitant ces climats ne sont pas le plus souvent des hommes propres à honorer le christianisme, ni à donner aux natifs une haute idée de notre civilisation. Mais par une préoccupation singulière, ils ne relèvent les effets de ces vérités que dans les rapports de ces Européens entre eux. Ils se plaignent des vices dont ils souffrent, et ne s'avisent pas de rechercher si ces vices, outre la mauvaise impression qui en est la suite, n'iraient pas jusqu'à faire souffrir directement les indigènes, et à amener des résultats dont il serait bon de se rendre compte, ne fût-ce que pour con-

Digitized by Google

naître les moyens de les arrêter ou de les pallier. Les observateurs de cette espèce, vécussent-ils vingt ans en Asie, voient peu, voient mal ou ne voient pas du tout. Ils ne connaissent pas les langues du pays, et ne jugent pas utile de les apprendre. Ils n'ont aucune notion de l'histoire locale, et, dans cette masse qui s'agite autour d'eux, ils n'aperçoivent et n'isolent que peu d'individualités, le plus généralement celles de leurs domestiques : encore les méprisent-ils souverainement parce qu'ils ne sont pas vêtus comme eux, ne mangent pas comme eux et ne parlent pas comme eux. Il est possible que, dans les récits qu'ils en font, ces raisons de dédain ne s'imposent pas avec la crudité que j'apporte à le dire, mais en réalité elles s'imposent ; et des êtres qui portent de longues robes, mangent avec leurs doigts, s'asseoient par terre, et parlent turc, arabe, persan, hindoustani ou chinois, ne sont pas des hommes. J'ai dans la mémoire le souvenir d'un voyageur, homme d'esprit toutefois, qui, n'ayant jamais pu s'affranchir du besoin d'un drogman pour les communications, même les plus indispensables, n'en affirme pas moins que ce qui le choque davantage dans le caractère asiatique, et confirme la triste opinion qu'il en a, c'est cette profonde dissimulation et ce manque absolu de laisser aller qu'il a remarqué toujours chez les gens avec lesquels il s'est trouvé en contact.

Pour échapper à toutes ces façons de voir et de décider, j'ai tâché de répudier complètement toute

Digitized by Google

idée vraie ou fausse de supériorité sur les peuples que j'étudiais. J'ai voulu me placer, autant que possible, à leurs différents points de vue, avant de prononcer un jugement sur leurs façons d'être ou de sentir ; et surtout, je me suis défendu, autant que possible, des conclusions brillamment creuses, qui, de toutes, sont aujourd'hui les plus goûtées : car, faire des phrases, n'y pas croire et les admettre cependant, est le principal caractère du temps.

Les Persans, dont je veux parler avec le plus de détail pour les avoir mieux vus, sont une nation très ancienne, et, comme ils le disent eux-mêmes, la plus ancienne peut-être du monde qui ait eu un gouvernement régulier et ait fonctionné sur la terre comme un grand peuple. Cette vérité est présente à l'esprit de toute la famille iranienne. Ce ne sont pas seulement les classes lettrées qui la connaissent et qui l'expriment ; les gens du plus bas étage s'en repaissent, y reviennent volontiers, et en font le sujet de leurs conversations ordinaires. C'est là la base du ferme sentiment de supériorité qui constitue une de leurs idées communes, et une portion importante de leur patrimoine moral. Il m'est arrivé souvent de m'entendre faire ce compliment, que les Français (autant qu'on pouvait le savoir) étaient par excellence la monarchie antique de l'Europe, et qu'en cela ils ressemblaient aux Persans. Dans la pensée de mes interlocuteurs, il y avait une politesse pour moi, et en même temps une grande gloire pour eux : car, en me montrant

Digitized by Google

mon peuple au-dessus des autres en Europe, ils me donnaient assez à entendre combien grande encore était la distance qui le séparait d'eux-mêmes.

D'une opinion si universellement répandue et si goûtée, on doit tirer cette conséquence, que la tradition exerce une grande autorité sur l'esprit de la population. Ce n'est pas absolument le domaine exclusif des lettrés, c'est le bien de chacun, et chacun veut en posséder sa part la plus large possible, et prend un plaisir extrême à l'augmenter sans cesse. Sous le mot tradition, je comprends les annales du pays, les matières théologiques, la littérature, un certain nombre de notions scientifiques, bref, tout ce qui constitue l'héritage moral des aïeux.

L'histoire des Persans est certainement peu exacte. Il y a mille raisons pour qu'il en soit ainsi, l'éloignement des terres, les invasions sans nombre, les révolutions interminables. Puis il est permis à un peuple d'avoir des lacunes dans ses archives, et de les combler avec des fables contradictoires, lorsqu'il possède encore des fragments relatifs à des faits antérieurs aux époques historiques, et qui ont survécu aux grandes guerres de Phraorte avec les Scythes et les Assyriens, à la période guerrière de Cyrus, aux temps de l'usurpation du premier Darius, à la conquête macédonienne, à la domination des Parthes, surtout quand on considère qu'avec les Sassanides, c'est-à-dire à dater du IIIe siècle après Jésus-Christ, tout se coordonne

Digitized by Google

et arrive jusqu'à nos jours dans un état beaucoup plus complet et plus satisfaisant que ne sont les annales d'Occident avant le XIIIe siècle.

Le peuple, en Perse, adore ses histoires. Ce serait peu de dire qu'à toutes les époques les rois et les princes le plus exclusivement guerriers ont fait marcher des ambassades, et déclaré et soutenu des guerres pour enlever ou conserver un volume précieux. Il pourrait n'y avoir là qu'un caprice individuel ; mais il est déjà plus significatif de voir avec quelle douleur le gouvernement de Feth-Aly-Schah livra les ouvrages d'histoire et de littérature que le traité de 1828 l'obligeait de donner à la Russie, et, ce qui l'est plus encore, c'est la difficulté que l'on éprouve à décider les gens des plus basses classes à se séparer d'un manuscrit. Pour qu'ils consentent à le vendre, il faut qu'ils soient pressés par le plus impérieux besoin ; et moins ils sont instruits et capables d'apprécier la valeur de l'ouvrage qui leur tient si fort à cœur, plus il y a de peine à conclure un marché avec eux, car alors ils ne manquent jamais de supposer, dans l'amas de caractères mystérieux dont ils ne peuvent expliquer le sens, certaines vertus secrètes et importantes. Le manuscrit ou le livre imprimé que l'on marchande est toujours l'œuvre la plus précieuse qui soit sortie de la main des hommes ; elle contient immanquablement toute la sagesse des génies. C'est ainsi qu'une valise ayant été soustraite à un voyageur anglais, les voleurs en vendirent peu à peu le contenu. Au bout d'un ou

Digitized by Google

deux ans, on apporta à un de mes amis un livre qui, disait-on, résumait toute la science des Européens. L'orateur entendait par cette expression pompeuse, l'art de construire les ballons, d'installer des chemins de fer, et de faire voguer des bateaux à vapeur, toutes choses qui ont beaucoup impressionné les Asiatiques, et sur lesquelles ils raisonnent à perte de vue. Cet ouvrage si rare était un volume dépareillé de lord Byron. Mais combien de fois m'a-t-on offert des manuscrits en m'affirmant qu'ils contenaient l'histoire des plus antiques dynasties persanes ! Car c'est ici le point le plus séduisant, et un vrai Persan est infiniment plus curieux d'apprendre ce que faisait ou Djemschyd ou Cyrus, que de s'édifier en lisant la vie du Prophète lui-même.

Pourtant, tout le monde ne possède pas les moyens d'étudier beaucoup. Il y a donc une grande distance entre le savant et l'homme du bas peuple, cela va sans dire, et avec beaucoup de degrés intermédiaires, quoique cette distance ne soit nullement ce que nous pourrions croire, à en juger d'après l'état des choses en Occident. Chez nous, les personnes illettrées ne se soucient en aucune façon de l'histoire, et n'en savent absolument rien. Un paysan rare et difficile à trouver, est celui dont la mémoire a appris et retenu les noms de Louis XIV, de Charlemagne ou de César. L'idée de Napoléon Ier lui-même, qui vivait hier, n'est presque plus historique pour ces intelligences grossières et obtuses, et personne n'ignore que ce qu'en

Digitized by Google

racontent les campagnes a déjà pris une forme légendaire. Mais, en Perse, je n'ai jamais rencontré un homme de la plus humble condition qui ne connût au moins les traits principaux de ces interminables annales commençant avec le monde, et se rattachant au souverain actuel. Sans doute, ils embrouillent bien des faits ; sans doute, ils font honneur à tel ou tel personnage de beaucoup d'actions qui ne lui appartiennent pas ; Djemschyd est pour eux trop brillant, Roustem trop héroïque, et Schah-Abbas le Grand a construit, à en croire les muletiers, la presque totalité des caravansérails de la Perse. Je ne traite pas la question au point de vue de savoir si l'on ferait bien de s'adresser à la populace persane pour obtenir un récit exact de ses dynasties ; je remarque seulement que le passé de la nation est pour cette populace même un thème favori d'entretien, et que, dans sa pensée, c'est à la fois bien employer ses loisirs, et en même temps d'une manière agréable, que d'écouter, soit la lecture d'un livre, soit, et ceci paraît encore supérieur, les récits de quelque personne instruite qui veut apprendre à son auditoire ce qu'il ne sait pas encore. J'ai vu fréquemment des réunions de ce genre où les auditeurs et l'orateur étaient également de la condition la plus vulgaire. Ces séances académiques se tenaient au pied d'un mur ruiné ou dans un ravin, et tout le monde était accroupi par terre ; mais il y régnait autant d'attention que si l'assemblée avait été installée dans des fauteuils autour d'un tapis vert, dans une salle offi-

Digitized by Google

cielle. Pendant quatre mois que j'ai campé dans le désert, à vingt lieues de Téhéran, mes hommes se réunisaient le soir sous la tente d'un des pichkedmets ou maîtres d'hôtel. On y faisait des lectures, et on y discutait sur tels ou tels événements de l'histoire ancienne. Les habitants indigènes du camp étaient fort assidus à ces réunions ; les plus habiles parlaient, les ignorants écoutaient et tâchaient de retenir. Il n'était pas jusqu'aux soldats qui ne voulussent leur part de ces graves délassements. Bien souvent on est venu me prendre pour arbitre d'une discussion. Une nation qui attache tant de prix à ses antécédents, possède évidemment un principe vital d'une grande énergie.

La nationalité persane se manifeste encore par un autre symptôme : c'est l'affection au souvenir des imams. Les imams sont les fils et les petits-fils d'Aly. Aly lui-même est compris dans cette vénération illimitée qui touche à l'adoration. Il n'est pas de Persan qui n'éprouve pour ces saints personnages un sentiment profond d'attachement, et quelle que soit la croyance intime de celui auquel on a affaire, ses opinions seraient-elles des plus éloignées de la foi musulmane, il ne verra jamais avec plaisir qu'on parle légèrement des Imams. La raison en est transparente. C'est qu'Aly, bien qu'Arabe de naissance, avait trouvé beaucoup de partisans en Perse, et a été persécuté par les Arabes ; c'est que l'aîné de ses fils, Hussein, avait épousé une princesse du sang sassanide, qui, convertie à l'islamisme, devint une sainte ; c'est que

Digitized by Google

les enfants de ce couple sacré, et tous les survivants de la famille d'Aly, se réfugièrent en Perse et devinrent Persans, et que les Arabes, en persécutant la nation, les persécutèrent eux-mêmes. Ainsi, la cause des Alydes est devenue celle de la Perse conquise, et, dans les maux de cette famille, les Iraniens voient ceux de leurs ancêtres. Cet amour pour les imams est donc une forme du sentiment national, et on ne saurait prendre trop de soin pour la respecter, si l'on veut ne pas choquer les indigènes. On peut sans grand inconvénient, me disait un ami, médire de tout dans notre pays et de tout le monde, sauf des imams et de la femme de celui à qui l'on parle. Sur ces points seulement, on se créerait des inimitiés mortelles.

En effet, à part la question des imams et celle de la suprématie de l'histoire nationale sur le reste de l'histoire du monde, les Persans n'ont plus rien qui constitue, à proprement parler, du patriotisme. Ils aiment fort leur pays, et le considèrent de beaucoup comme le plus agréable, le plus fertile, le plus sain. *Iran khoub memleket est*, l'Iran est un bon pays, c'est là une maxime qui sort à chaque instant de leur bouche avec un certain attendrissement par lequel on se laisse gagner, car elle a beaucoup de vrai ; mais il faut avouer que l'indépendance nationale ne leur tient pas à cœur ; qu'ils ne sont pas attachés et ne l'ont jamais été depuis l'islamisme leurs dynasties ; qu'ils les voient naître et tomber avec la plus complète indifférence ; qu'ils se soucient très peu que le

Digitized by Google

gouvernement qui les domine soit composé de leurs compatriotes ou d'étrangers. Ce point, si révoltant suivant les idées européennes, ne les touche en aucune façon, et on ne peut se dissimuler qu'ils adopteraient avec la même indifférence, non seulement la domination d'un autre peuple asiatique comme eux, musulman comme eux, mais chrétien, mais européen, et peut-être même avec une préférence pour ce dernier. Il n'y a pas seulement des raisons de le supposer, il y en a de concluantes pour le croire. Lorsque les Russes firent leur campagne de 1827 contre les Persans, ils étaient extrêmement redoutés et détestés. On avait répandu le bruit que ces Russes, chrétiens fanatiques, renversaient les mosquées après les avoir souillées, égorgeaient les moullahs, tuaient les enfants et insultaient les femmes. On apprit donc avec terreur les premiers succès de cette armée qu'on disait si sauvage.

Cependant, au fond, et malgré une telle épouvante, qui aurait dû exaspérer ces têtes mobiles, à peu près tout le monde fit la réflexion que font les nations vieillies en pareil cas : « Cela regarde le gouvernement, peut-être mon voisin, mais non pas moi personnellement. » De sorte qu'un personnage du haut clergé, d'ailleurs objet d'une grande vénération, ayant prêché la guerre sainte à Tébryz, et un certain nombre d'hommes de la plèbe s'étant mis en route avec lui, tout alla d'abord pour le mieux. Cependant une grande partie des volontaires déserta. Pendant la nuit, la troupe

Digitized by Google

fidèle perdit encore de ses plus vaillants champions, et, au matin, le chef, passant son monde en revue, le trouva tellement réduit, qu'il crut devoir à son tour abandonner l'entreprise, et rentrer à Tébryz à marches forcées. Ce n'est pas d'ailleurs, on aurait grand tort de le croire, que le courage militaire manque à ce peuple, il en a beaucoup, mais il lui faut une raison pour se battre et repousser une invasion étrangère ; quelque peur qu'on réussisse à lui inspirer, cela ne lui semble pas une occasion de l'emploi de ses forces, attendu qu'il est tout à fait désaccoutumé d'aimer ce qu'il a.

Après que les Russes, ayant réussi dans leur expédition, eurent pris et dépassé Tébryz, et atteint même Turkmantchay et Miyanêh, au pied des montagnes du Kaflan-Kouh, le pays commença à les mieux connaître, et il se trouva que, grâce à la discipline sévère établie par le prince Paskéwitch, ces hommes, dont on avait fait de si terribles portraits, se montraient tout autres qu'on ne s'y attendait. Les gens sages se félicitèrent plus que jamais de n'avoir pas été se faire tuer pour un péril qui, décidément, était imaginaire, et quand les Russes se retirèrent en séparant de la carte du pays les quatre provinces qu'il fallut leur céder, ils laissèrent derrière eux cette impression que les Européens n'étaient en aucune façon ni fanatiques, ni diables, ni méchants comme on les avait représentés ; que peut-être ils avaient tort d'être chrétiens, mais qu'en somme cela ne regardait qu'eux-mêmes, et qu'ils avaient ceci de bien

Digitized by Google

de payer avec beaucoup de régularité, et en très bon argent, ce qu'ils achetaient. A dater de ce moment, une émigration annuelle considérable s'organisa des provinces frontières de la Transcaucasie dans les États russes. Chaque année en a vu augmenter l'importance. Quelques-uns de ceux qui s'en vont ainsi finissent par ne plus revenir, et s'établissent au delà de l'Araxe ; les autres, en plus grand nombre, ne renoncent pas à leur pays, mais ils y répandent de plus en plus l'idée que lorsqu'on n'est pas satisfait, pour une raison ou pour une autre, du maître sous lequel on vit, il n'y a rien que de simple à en souhaiter un nouveau. Cette manière de voir a fait de tels progrès, que déjà, à deux reprises, le Ghylan et le Mazenderan, qui bordent la Caspienne, se sont adressés au gouvernement impérial pour qu'il eût à les occuper et à les annexer à la couronne ; et aux portes même de Téhéran à quelques heures de cette capitale, des paysans, parlant à moi-même, m'ont exprimé un vif désir que tout le nord de la Perse, et leur village, devînt possession russe. Il va sans dire que les provinces anciennement persanes, qui, aujourd'hui, relèvent de Pétersbourg, sont en général agitées de sympathies toutes contraires ; celles-là voudraient redevenir iraniennes. C'est que les Persans peuvent bien subir un gouvernement, mais ils n'ont plus le nerf d'en aimer ni de s'intéresser à aucun. C'est un sujet à analyser, mais auparavant je vais encore raconter un fait dont j'ai été le témoin.

Digitized by Google

Pendant la dernière guerre que le cabinet de Londres fit à la Perse, le gouvernement de Téhéran, pour augmenter ses forces, donna l'ordre de prêcher la guerre sainte dans toutes les mosquées de l'empire. Cette résolution présenta cette particularité que l'idée première en vint d'un Arménien catholique. Il y eut, avant qu'elle ne fût adoptée, les discussions les plus curieuses. Plusieurs hommes d'État la repoussaient de toutes leurs forces. Ils trouvaient mauvais et très grave de soulever la basse population des villes, ne sachant pas, si elle s'attroupait une fois, ce qu'elle pourrait vouloir faire, et jusqu'à quel point l'autorité royale resterait maîtresse. D'autres trouvaient l'emploi d'un tel procédé assez barbare, et, musulmans tièdes pour leur propre compte, ils n'avaient pas de goût à fomenter un développement de zèle, qui, à tout le moins, leur semblait ridicule. Enfin, les plus avisés blâmaient la mesure comme inutile, ne croyant pas que la plus légère disposition à se surexciter dans l'intérêt de la foi existât parmi les masses.

Mais si les hésitations et les discussions des hommes politiques étaient intéressantes à suivre, l'attitude du bazar était infiniment amusante. Les boutiquiers couraient les uns chez les autres dans une agitation extrême. « On va prêcher la guerre sainte, disaient-ils ; pour quoi faire ? Pour empêcher les Anglais de venir ici ? Pourquoi ne viendraient-ils pas ? En quoi sommes-nous intéressés à cela ? Ils ont de l'argent, ils feront de la dépense,

Digitized by Google

ils payeront comptant ; où est le mal ? Que ceux qui ne veulent pas d'eux aillent se battre. Pourquoi n'y vont-ils pas ? Qui les arrête ? Est-il besoin de prêcher la guerre sainte pour qu'ils se mettent en route ? Qu'on aille donc la leur prêcher chez eux, et qu'ils nous laissent en repos ! »

La grande inquiétude était de voir la canaille s'armer et parcourir les villes, comme cela se pratique chez nous quand la patrie est déclarée en danger, avec tous les inconvénients qu'entraîne l'apparition de ce genre de défenseurs. On imaginait déjà les boutiques pillées, les maisons forcées, le désordre et l'assassinat partout : quant à une idée de religion, personne ne l'avait, et il était curieux que, dans toutes les doléances, on ne la supposât même pas. Ce que l'on compte d'honorable parmi les moullahs, groupe malheureusement trop peu nombreux, se tint soigneusement à l'écart, désapprouvant la mesure, et ne cachant pas que la foi n'était nullement en jeu dans la guerre actuelle. Les grands marchands étaient mécontents, les chefs militaires trouvaient le moyen méprisable.

Quant à la populace, qui devait faire la matière principale de la prédication, et sur laquelle la mesure gouvernementale comptait, l'annonce de ce qui allait avoir lieu la laissa complètement indifférente. Avec une intelligence qui lui fit honneur, elle se rendit assez bien compte de ce qui pouvait se passer ; c'est-à-dire que, si elle faisait mine de s'enthousiasmer, on lui proposerait immé-

Digitized by Google

diatement de la diriger sur le théâtre de la guerre, mais que, dans aucun cas, on ne la laisserait piller. Elle se décida donc à rester absolument neutre.

Ce fut au milieu de ces dispositions peu belliqueuses que le jour marqué arriva. Je ne sais comment les choses se passèrent dans les autres villes, mais, dès le matin, par ordre suprême, le bazar de Téhéran fut fermé, et toute la population musulmane convoquée dans la mosquée royale. Marchands, écrivains, domestiques, fonctionnaires, soldats,gens du peuple, tout le monde s'y pressait, et la foue était grande. Une fois entré, on ne pouvait plus sortir. Des ferrachs du roi, armés de longues baguettes, maintenaient les assistants, tandis que d'autres, en grand nombre, dirigés par les ketkhodas ou maires des quartiers, et le kalenter ou préfet de police, s'assuraient que personne ne restait dans les rues ou ne vaquait à ses affaires.

La multitude, ainsi emprisonnée, prenait son mal en patience, à la manière persane, c'est-à-dire avec force plaisanteries. Sans respect pour la sainteté du lieu, tout ce monde, assis sur ses talons, s'apostrophait à haute voix, tenant les discours les moins canoniques, et se permettant les observations les plus irrévérencieuses sur l'objet de la réunion. Comme le premier ministre et les grands de l'empire devaient assister au sermon de la guerre sainte, et qu'ils se faisaient attendre, un moullah monta en chaire et fit une instruction préparatoire dans le seul but d'occuper l'assem-

Digitized by Google

blée. Il prit pour sujet l'utilité de la prière, et s'efforça de démontrer que la pratiquer beaucoup était le meilleur moyen de s'enrichir. C'était, avec ou sans intention, répondre aux préoccupations de l'auditoire, qui brûlait de s'en retourner à ses trafics, et qu'on retenait malgré lui dans le lieu saint. « Voulez-vous, musulmans, s'écriait le moullah, devenir de gros marchands, acquérir de bonnes terres bien fertiles, avoir beaucoup de fils et une existence opulente ? multipliez sans vous lasser le nombre de vos oraisons ; tout vous viendra par cette voie. » Et là-dessus il racontait à profusion des traits de la vie des saints dont il appuyait son texte, et qui prouvaient, d'une manière irréfragable, que pour parvenir dans ce monde il fallait ne s'occuper que de l'autre.

Mais les habitants de Téhéran n'étaient pas ce jour-là en humeur dévote. A chaque instant une voix moqueuse interrompait le prédicateur, et il était impossible à celui-ci de mettre fin au tumulte, aux éclats de rire, aux interpellations grotesques qui allaient croissant. L'un disait : « Puisque tu connais si bien le secret de t'enrichir sans rien faire, d'où vient que tu cries toujours misère ? — C'est, répondait-on d'un autre coin de l'assemblée, qu'il est aussi mauvais musulman que paresseux. Il n'est pas si sot que de perdre son temps à prier quand il y a des marchands de vin dans la ville. » Là-dessus des cris, des quolibets, des calembours, un tapage sans fin, des efforts désespérés du moullah pour gagner son public, et enfin sa

Digitized by Google

déroute complète. Il descendit de la chaire en annonçant que le premier ministre arrivait, et que le discours du jour commencerait aussitôt.

En effet, Mirza-Agha-Khan fit son entrée avec toute la cour, et prit place sur une estrade qui lui avait été réservée. Le silence s'établit tel quel, ou plutôt une apparence de silence. Le chef du gouvernement dit quelques mots pour suppléer aux sentiments de piété de l'assistance, qui, depuis le matin, n'éclataient pas dans une lumière bien vive, puis on lut la proclamation sacrée. Il fut fait un appel à tous les musulmans pour qu'ils eussent à s'armer et à courir à la défense de la foi menacée par les infidèles. Un autre moullah essaya assez froidement quelques commentaires sur ce texte, puis la séance fut levée, et la population, ravie, pressée de sortir, se poussant, se montant sur les épaules avec des cris assourdissants, comme un essaim d'écoliers, se répandit par les rues. Pendant quelques jours on parla de la guerre sainte dans les bazars et dans les bains, et ce fut matière à des bouffonneries et à des coq-à-l'âne inépuisables. Ensuite, personne n'y songea plus, et je n'ai pas entendu dire que d'une seule ville ou d'un seul hameau il soit parti un volontaire. A Schyraz, on put croire un instant que la populace allait s'émouvoir et se mettre en marche, mais non pas pour attaquer les Anglais, tout au contraire pour les aider. Et, en vérité, l'idée de la guerre sainte n'était pas bonne, puisque d'avance on savait que pas un homme important, que pas un homme

Digitized by Google

de quelque considération n'y voudrait prendre part, et que l'on ne comptait que sur la lie du peuple pour s'y échauffer. La question était d'avance si bien tranchée, que l'invention n'en appartenait pas même à des politiques musulmans, et que l'Arménien catholique qui la fournit s'inspira des exemples étrangers de Schamyl et d'Abd-el-Kader. Le fond de cette indifférence est, encore une fois, qu'il importe peu aux Persans de savoir qui les gouverne, et qu'ils n'ont de préférence ni d'antipathie pour personne ; cependant, avec cette réserve qu'ils n'aiment jamais le pouvoir existant. Ceci est une disposition d'esprit séculaire.

Maintenant, pourquoi les choses sont-elles ainsi? Pourquoi le temps a-t-il donné cette direction sceptique et froide à la nation entière? C'est ce que l'examen de la composition ethnique du sang de ce peuple va faire comprendre.

On a l'habitude en Europe, d'appeler, comme faisaient les Grecs et les Romains, du seul nom de *Persan*, un amalgame de races que les gens du pays nomment *Iranien*, et qu'ils divisent en deux parties intimement liées. A l'une ils donnent indifféremment le nom de *Farsy*, *Loure* ou *Kurde;* l'autre, ils l'appellent *Turque*. C'est la réunion de ces deux moitiés d'un même tout que l'on désigne, dans le langage officiel et historique, par le terme de *millèt-è-irany*, la nation iranienne, comme nous appelons *nation française* le groupe de populations néo-latines et gallo-germaines vivant entre les Pyrénées et la frontière belge.

Digitized by Google

Et de même que ces parties constitutives du peuple français se divisent à leur tour en variétés plus ou moins nombreuses, les Auvergnats, les Provençaux, les Poitevins d'une part, les Picards, les Flamands, les Lorrains de l'autre ; ainsi les Farsys ont des subdivisions très nombreuses, et les Turcs en comptent aussi quelques-unes. Mais beaucoup plus homogènes que leurs compatriotes, ils en retirent des avantages très notables et une suprématie incontestée.

Les Farsys, aussi haut qu'on puisse remonter dans les chroniques, sont dus à un mélange de multitudes parlant arabe, par conséquent de multitudes sémitiques, avec des peuples venus originairement de la haute Asie, et descendus sur les plateaux de l'Iran par immigrations successives dès une époque très reculée. Les principaux théâtres de ces mélanges furent, pour les périodes primitives, la province actuelle de Schuster, l'ancienne Susiane, et la Perside ou province de Fars, jusques et y compris le Kerman et Yezd. Une domination assyrienne, qui dura pendant des siècles, et finit longtemps avant Cyrus, augmenta encore l'influence du sang sémitique dans ce mélange, et le porta encore plus loin du côté de Hérat, de Kaboul et de Kandahar. Il en résulta qu'à une certaine époque, c'est-à-dire vers le IX^e^ siècle avant notre ère, les Iraniens du Sud, les Farsys, étaient, considérés en masse, assez peu différents des Assyriens de la Mésopotamie.

Mais lorsque cette domination eut fini, l'élément

Digitized by Google

septentrional reprit de la force. Il était toujours resté prédominant dans la longue chaîne de montagnes qui s'étend depuis l'Hindou-Kousch jusqu'au Caucase, et dans les provinces qui bordent cette chaîne au nord et au sud. Il avait conservé des relations étroites avec les innombrables tribus blanches dont il tirait son origine première, et que nos histoires appellent les nations scythiques. Plus que jamais il resserra ses liens avec elles. De nombreuses familles scythes s'établirent dans l'empire, et pénétrèrent même jusqu'au sud. Elles vinrent y combattre l'influence du sang sémitique par les qualités d'ordre différent que les mariages contractés avec elles firent entrer dans le sang des anciennes populations, et plus que jamais la Perse se trouva tiraillée en sens divers par la double action ethnique qu'elle subissait. Sous les successeurs de Darius, l'action de la Mésopotamie fut considérable sur elle, et ses grandes capitales se remplirent d'Assyriens. Après Alexandre, sous le régime arsacide, ce fut l'élément scythique qui triompha, reprit le dessus, et garda la prééminence pendant environ cinq cents ans. Avec les Sassanides, le sceptre retomba aux mains des populations sémitisées, et pendant tout le temps de la domination de ces rois, les capitales étant décidément établies dans le Sud, à Ctésiphon particulièrement, et les Arabes ayant noué des rapports beaucoup plus étroits et plus multipliés que par le passé avec les Perses, il en résulta que l'empire fut plus sémitisé que jamais. Puis tout à coup

Digitized by Google

l'islamisme fit explosion, et couvrit l'empire jusqu'à l'Indus d'un nuage dévorant d'aventuriers de l'Yémen, de l'Oman, de l'Hedjaz, de la Syrie et de l'Asie Mineure, qui, se croyant transportés vivants dans le paradis, en se voyant maîtres de cette région florissante dont leurs pères, de générations en générations, avaient été les esclaves, s'y répandirent en foule, très résolus à n'en jamais sortir. Ils s'y marièrent, y firent souche, et, comme une seconde inondation, ils recouvrirent de sang sémitique tous ces pays de l'est de l'Iran, qui n'avaient rien vu de pareil depuis les temps primitifs. Mais ici s'arrêta la violence de la race occidentale, et les invasions du Nord, et les invasions scythiques, qui désormais s'appellent turques, recommencèrent. Il n'y a guère que deux ou trois cents ans qu'elles ont fini, et encore n'ont-elles pas cessé absolument. Quand elles ne vinrent plus d'au delà de l'Oxus, une particularité remarquable fit refluer l'avant-garde de ces mêmes invasions sur les territoires qu'elle avait déjà traversés et quittés, c'est-à-dire que les Turcs, descendus jusque dans l'Anatolie, jusqu'en Syrie, où les croisés les trouvèrent, rentrèrent pour la plupart en Perse, lorsque la maison d'Osman commença à jeter les premières bases de sa grandeur. A la presque unanimité des nations turques, cette maison, issue d'une branche cadette des Seldjou-Kidès d'Iconium, fut mise à l'index. Les tribus ne voulurent ni lui obéir, ni la reconnaître, et la contraignirent de se former, comme jadis Romulus,

Digitized by Google

une nation de vagabonds et d'esclaves affranchis, et en masse elles retournèrent dans l'Iran, se soumirent aux lois du Padschâh, et habitèrent les cantons qui lui furent assignés. On voit donc qu'à bien prendre les choses, les tribus turques, comme les populations farsys, occupent la terre depuis des siècles et de temps immémorial ; que, si l'on scrutait de bien près les deux origines, elles sont l'une et l'autre étrangères, l'une et l'autre conquérantes, toutes deux égales en droits de possession. Il ne saurait donc être question pour l'une de traiter sa rivale d'intruse, et cependant elles se détestent parce qu'elles ne se ressemblent pas, parlent des langues différentes et ont eu des destinées également très diverses.

La population farsy, à son tour, se compose de deux catégories. L'une est celle qui habite les montagnes du Sud et de l'Ouest, j'entends les Bakhtyarys, les Loures, les Kurdes et un certain nombre de démembrements de ces tribus transportées par décrets royaux un peu partout, jusque dans le Mazendéran, jusqu'aux confins des Turcomans, jusqu'aux environs de Kandahar. Ces peuples sont d'une grande beauté physique, d'une force corporelle remarquable, très intrépides, très actifs, très intelligents ; ils peuvent fournir des chefs admirables et en ont donné beaucoup au monde asiatique. Je ne citerai que Saladin et Nadir ; mais ce sont des gens parfaitement indisciplinables. Pour en avoir raison, il faut une verge de fer. Ils ont une imagination de feu, des nerfs excitables

Digitized by Google

au plus haut degré, le point d'honneur aussi exalté que des Espagnols du moyen âge, et peu de bon sens. Il s'ensuit qu'on ne peut les appliquer à rien, et qu'ils ne font que ce que, individuellement, il leur plaît. Ces gentilshommes sortent peu de leurs montagnes.

L'autre catégorie est d'une tout autre nature. Elle compose la population des villes de Perse, sauf celles de l'Azerbeïdjan et du Khamsèh, petite province qui touche à cette grande région du nord-ouest. Elle parle le farsy ou bien des dialectes approchants. Elle est originaire de tous les points de l'Iran. Elle descend indifféremment de Farsys, d'Arabes, d'Indiens, de Turcs et d'étrangers. Elle vit de fonctions domestiques, de petits emplois administratifs, de commerce, surtout d'usure et de brocantage ; elle fournit des hommes d'État, des savants, des peintres, des poètes, des musiciens, des danseurs, des aventuriers, beaucoup de fainéants, et se compose, pour la presque totalité, de gens d'esprit. Mais elle n'a pas ou elle n'a plus de liens de tribus, ni même de liens de famille bien forts, car, en Asie, l'un ne va guère sans l'autre. Elle n'éprouve jamais des amitiés très vives, ni des haines très fortes ; n'est dévouée à personne, ne compte sur personne, prend le temps comme il vient, vit au jour le jour et ne s'étonne pas de grand'chose. Elle professe, d'ailleurs, sur les affaires de ce monde et sur leur instabilité, des principes à ravir les prophètes hébreux, mais très peu propres à donner de la durée à quoi que ce

Digitized by Google

soit. Comme une grande partie des habitants de la Perse est fournie par les populations urbaines, celles-ci doivent naturellement compter beaucoup. Elles s'augmentent des paysans d'un assez bon nombre de villages appartenant aussi à la race farsy, mais qui, en général, établis dans le Sud, sont plus sémitisés que les Farsys des cités, comme Téhéran, Damghan et Kazvin, où l'élément turc entre pour une plus forte proportion dans le sang, bien que le gros de ces peuples reste, en définitive, *tadjyk*, c'est-à-dire farsy.

Avec les Turcs, c'est tout autre chose, et, en les observant, on se croit à mille lieues de ce qu'on voit chez les *Tadjyks*. Le noyau de la race est demeuré nomade. Mais cette expression est entendue en Occident dans un sens trop inexact pour que je puisse me passer de l'expliquer. Des nomades ne sont pas des gens vivant sous des tentes et se promenant à volonté sur une étendue indéfinie de pays, partout où les pousse leur caprice. Ce sont des agriculteurs aussi bien que des bergers, et cela est vrai particulièrement des nomades turcs. L'hiver ils habitent un canton, toujours le même, où, la plupart du temps, les riches possèdent des maisons. L'été, ils vont chercher le frais à un endroit de la montagne qui leur est assigné à perpétuité ; et ils s'y rendent de père en fils, toujours par le même chemin, en s'arrêtant aux mêmes stations et y restant le même nombre de mois et presque de jours. De sorte qu'ils ont souvent des propriétés rurales en plu-

Digitized by Google

sieurs localités, et que leurs pérégrinations ne s'étendent guère au delà d'un rayon de plus de quinze lieues et souvent de beaucoup moins. Il faut des révolutions, des persécutions, la volonté d'un prince ennemi pour troubler cet état de choses. Si l'on veut y regarder d'un peu plus près, il existe des nomades de ce genre en Europe même et particulièrement en Suisse. Seulement le climat ne permet point à ces derniers de se servir des tentes.

Le point caractéristique des nomades n'est donc pas d'errer, mais de tenir fortement à la vie de tribu ; d'être aussi étroitément unis entre eux, aussi homogènes que les Farsys des villes, ou les Tadjyks, le sont peu. En outre, ils sont, le plus souvent, beaucoup plus durs à la fatigue, plus laborieux ; et, quant à la moralité, elle est chez eux incomparablement supérieure. Enfin, ils sont animés d'une dose assez notable d'esprit militaire. Toutes ces qualités compensent, à certains égards, ce que les Tadjyks possèdent de plus qu'eux, c'est-à-dire l'esprit et la vivacité de compréhension. Les Turcs, sous ce rapport, ont une infériorité incontestable. Ils sont lourds, assez épais ; et, quand on en voit un aux prises dans une discussion avec un Tadjyk, on est à peu près sûr qu'il y succombera. Cependant, voici qui achève de prouver que, s'ils manquent de l'agréable, ils ont le solide : toutes les dynasties qui se sont succédé en Perse ont été de race septentrionale ; et, à ne prendre les choses que depuis Alexandre,

Digitized by Google

les Arsacides étaient des Scythes, les Sassanides sortaient de la famille souveraine de l'Aran, petite province de la Caspienne ; aussitôt que le khalifat perdit ses forces, ce furent les Gasnévides, les Seldjoukides, deux races turques, qui réunirent l'empire. Après les Mongols vinrent des Tartares; après les Tartares, des Turcomans ; après ceux-ci, les Sèfévys, issus d'un Turc d'Ardébyl ; après les Sèfévys, et le long interrègne, les dynastes actuels, turcs comme tous leurs devanciers.

Mais si l'on peut aisément concevoir que les défauts et même les qualités des Tadjyks ne leur aient jamais permis d'arriver au gouvernement, on doit comprendre aussi qu'aucun intérêt ne les attache à des maisons royales toujours issues d'un autre sang que du leur et s'appuyant sur d'autres que sur eux, enfin les traitant sans aucune considération. De toute antiquité, il est profondément indifférent aux Tadjyks que la monarchie s'écroule, parce que la monarchie, ce n'est pas eux ; et, comme ils sont une agglomération, mais non pas un corps politique, il leur est non moins indifférent que le chef de l'État soit un Tadjyk comme eux, un Turc, ou tout autre. Peut-être même, car le cœur humain est ainsi fait, auraient-ils encore moins d'amour et de respect pour un de leurs pareils que pour un étranger. L'envie s'en mêlerait.

Du côté des Turcs le point de vue est tout autre, mais le résultat est le même. La tribu triomphante est satisfaite si l'avantage qu'elle a de compter dans ses rangs le souverain lui vaut beaucoup

Digitized by Google

de biens et de faveurs, problème toujours difficile à résoudre. Ses alliées et ses parentes penseront comme elle sous les mêmes conditions ; mais les autres tribus ? Les autres tribus restent dans un état permanent d'irritation, parce qu'elles se trouvent des droits imprescriptibles à être à leur tour tiges royales, et elles attendent ce jour avec impatience. Je parle des tribus turques, bien entendu. Les tribus farsys et kurdes ne songent pas à ces choses et sont assez occupées de se faire la guerre toute l'année.

En résumé, je dirai donc qu'à mon sens, les Persans ont du patriotisme une partie en quelque sorte immortelle ; ils s'aiment eux-mêmes dans leur pays et aiment leur pays en eux-mêmes. Ils verront indifféremment passer sur leurs têtes les gouvernements les plus divers sans s'éprendre ni des uns ni des autres ; et, par ce fait, ils se montrent tout à fait dénués du patriotisme politique ; mais les dominations, les conquêtes, les annexions, useront leurs forces et tomberont sans avoir entamé l'individualité iranienne. On mutilera en vain la Perse, on la divisera, on lui pourra ôter son nom, elle restera la Perse, et, partant, ne saurait mourir. Il me semble voir un granit que les flots de la mer ont roulé dans les profondeurs, qu'une révolution du globe a mis à sec, qu'un fleuve a encore promené, et qui, usé, arrondi aux angles, éraillé en maints endroits, mais toujours granit, repose, pour le moment, au centre d'un vallon aride. Il reprendra ses pérégrinations quand

Digitized by Google

il plaira à la nature. Peu lui importe l'élément qui l'emportera et les aventures qu'il pourra courir. Tant qu'il n'aura pas disparu, il sera toujours granit ; et, pour une force qui l'écornera à peine en cent ans, il en usera des milliers.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LA RELIGION

Après le sentiment national qui, suivant sa façon d'être, donne à un peuple une place dans la création, le point le plus intéressant à observer est l'étude des croyances religieuses.

A juger sur les apparences, la Perse est un pays de mahométans. La foi musulmane seule y est reconnue, et les habitants, qui ont toujours à la bouche des formules pieuses tirées du Koran, semblent les croyants les plus zélés du monde. Il est impossible de causer un quart d'heure avec un indigène, quel qu'il soit, et d'un sujet quelconque, sans entendre des expressions telles que celle-ci : *Inschallah !* S'il plaît à Dieu ! *Masch allah !* Que Dieu nous garde ! *Khodavend-Alèn,* le Seigneur du monde ; *hezret-è-peïgomber,* Son Altesse le Prophète ; *selavat Allah aly hou aleh !* que Dieu le sauve et l'exalte ! et autres formules pieuses du même genre. Parle-t-il du Koran, il l'appelle dévotieu-

Digitized by Google

sement le *Livre de Dieu*. Veut-il en citer quelques passages, il les qualifiera de *précieux versets ;* et, pour peu que les assistants soient nombreux, il ne proférera ces termes d'une piété recherchée qu'avec un accent dévot et nasillard, renflant sa voix, levant les yeux au ciel et se donnant toutes les apparences d'un petit saint. Et avec cela, on peut considérer comme une vérité hors de toute contestation que, sur vingt Persans prenant tous également cet extérieur, à peine un seul croit-il à ce qu'il dit. Comment une nation entière a-t-elle été amenée à ce singulier spectacle d'une hypocrisie universelle, dont personne n'est dupe, et à laquelle tout le monde pourtant se soumet ? c'est assurément une question de philosophie morale et politique des plus curieuses à examiner.

Je serais porté à croire que l'origine de ce phénomène est antérieure à l'islamisme. Sous les Sassanides, le corps des prêtres du feu, les mobeds, avait acquis une influence énorme dans l'État. Ils étaient à peu près tout-puissants dans les conseils du souverain, s'étaient fait une grande part dans l'administration civile, et, confondant le domaine de la foi avec celui de la politique, n'admettaient pas qu'aucune partie de cette dernière pût leur rester fermée. Pour que cette prétention s'exerçât sans réclamations et sans résistances, il aurait fallu que la nation tout entière partageât les idées du magisme, et il s'en manquait de beaucoup. D'abord parmi les mages, on comptait de nombreux dissi-

Digitized by Google

dents, des sectes repoussant l'autorité nouvelle accordée aux mobeds ; ensuite, il y avait des bouddhistes en grand nombre, puis des chrétiens, catholiques et autres ; des gnostiques qui se rapprochaient de ces derniers sans se confondre avec eux ; des sabéens et les débris d'une foule de religions anciennes dont on a encore des spécimens dans les sectes yézidys et quelques cultes analogues. Les mobeds, corps puissant, bien organisé et dirigé par des chefs fougueux, n'hésitèrent pas à entrer dans un système soutenu de persécution, qui laissa de bien loin derrière lui tout ce qu'on peut raconter ou inventer sur l'Inquisition d'Espagne, et ils frappèrent avec une rigueur égale leurs antagonistes sans distinction aucune.

On ne saurait douter que la persévérance avec laquelle ils appliquèrent ce système ne les eût conduits finalement à triompher, si d'une main ils n'avaient repoussé les néophytes qu'ils ramenaient de l'autre. En vertu de leurs dogmes, tous les artisans qui, par profession, taillent la pierre ou emploient le feu, étant déclarés violateurs de la pureté des éléments, étaient à perpétuité considérés comme impurs. On voulait qu'ils n'eussent pas d'autre religion que celle de l'État, et pourtant cette religion les traitait en parias, leur refusait l'entrée des temples, défendait aux fidèles de s'allier à eux, les accablait d'outrages et de restrictions gênantes, sans pouvoir même, comme le brahmanisme a su le faire, promettre à ces malheureux, dans une seconde naissance, un dédommagement

Digitized by Google

de la position présente, au cas où elle serait supportée avec patience et soumission.

Le résultat logique d'une telle façon d'être aurait dû amener l'extinction des corps de métier ainsi maltraités et réprouvés. La nation entière fût redevenue, comme aux époques antiques, un peuple exclusivement pastoral, agricole et guerrier ; elle eût renoncé aux arts et aux jouissances du luxe, ou bien n'aurait plus connu les uns et les autres que par le commerce étranger et l'importation. Mais c'est là ce qui ne pouvait être et ce que les mobeds eux-mêmes ne souhaitaient pas. L'habitude du luxe était trop bien enracinée pour qu'on pût songer à la faire disparaître. Les rois aimaient les trônes d'or, les parures splendides ; leurs femmes, les joyaux précieux et les vêtements de couleurs diverses richement brodés. Les prêtres voulaient ceindre la tiare bien ornée, et ne consentaient pas à prier ailleurs que dans des temples construits avec toutes les recherches dont ils maudissaient les moyens. Dans cette situation violente, il y eut des explosions terribles. Les classes industrielles, qui formaient, comme partout, la majorité des populations urbaines, répondirent à la persécution par la haine et éclatèrent avec furie en plusieurs occasions, surtout sous le règne de Kobad, où l'hérésiarque Mazdak, se mettant à leur tête, flatta toutes leurs passions en prêchant la destruction des mobeds, la communauté des femmes et des biens et toutes ces honteuses folies, toujours les mêmes, presque sans

Digitized by Google

variantes, dans les sociétés vieilles et sans conscience. Le pouvoir civil, uni à l'autorité religieuse, se défendit en cette circonstance ; il comprima le mal, mais ne l'étouffa pas ; de telle sorte qu'au x^e siècle de notre ère, quatre cents ans après l'avènement de l'islamisme, on comptait encore en Perse de nombreux partisans de l'ancienne religion de Mazdak.

Cependant je dis que le mal fut comprimé, et par conséquent forcé de se cacher. Alors commença cette dissimulation plus ou moins bien gardée qui donnait la paix à tout le monde. Les dissidents se turent pour ne pas être poursuivis. Les maîtres feignirent de ne rien voir pour ne pas avoir à lutter sans cesse. Pourvu qu'extérieurement on ne protestât pas contre la religion établie, chrétiens, bouddhistes, gnostiques, sabéens, idolâtres, mazdakites ou qui que ce fût, vécurent en paix. La mode des religions secrètes s'établit.

Si l'ordre matériel ne fut plus autant troublé, l'ordre moral en souffrit profondément. Les religions, devenues occultes, perdirent de leur dignité, perdirent de leurs dogmes ; elles se cramponnèrent dans le fond des consciences obscures qui les renfermaient à quelques points jugés essentiels, et négligèrent le reste. Ce qui leur parut surtout important, ce fut de conserver une haine irréconciliable contre le culte dominateur, dans l'espoir de se venger de lui. Sur ces entrefaites, l'islamisme naquit.

La rapidité avec laquelle il s'étendit en Perse,

Digitized by Google

arrivant en quelques années à tout dominer de l'Euphrate à l'Indus, a quelque chose de prodigieux et que l'on ne s'expliquerait pas si l'on ne tenait compte de la situation que je viens d'esquisser. Le jour de la rancune avait lui. Dans les villes, les dissidents opprimés levèrent la tête. La foule des artisans, la populace maltraitée par les mobeds, les artistes, les incrédules de position ou de condition, se jetèrent dans les bras des Arabes vainqueurs. L'amour des révolutions et du pillage fit le reste. Les populations urbaines adoptèrent immédiatement la foi nouvelle ; celles des campagnes, dirigées par la noblesse féodale, la repoussèrent encore pendant bien des siècles. Cette foi, pourtant, était des plus commodes. Pourvu que l'on prononçât tout haut la formule : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est le prophète de Dieu ! » elle déclarait qu'elle n'avait pas à scruter la conscience de l'homme ; partant, elle mettait d'elle-même les religions secrètes bien à l'aise. Tout semblait présager que le corps des mobeds allait disparaître, victime d'une réaction si furieuse.

Mais ce corps ne se trouva pas disposé à ambitionner les honneurs du martyre. Il s'était trop mêlé aux affaires mondaines pour n'en pas avoir contracté le goût au détriment de la pureté de sa foi, et, au lieu de résister carrément aux Arabes et aux insurgés nationaux comme il aurait dû le faire pour sa gloire, il traita avec les premiers.

Ceux-ci, de l'aveu d'un calife, avaient bien le

Digitized by Google

génie militaire, mais ils ne possédaient en aucune façon celui du gouvernement et de l'administration. Les mobeds s'offrirent à mettre leur expérience au service du vainqueur, si le vainqueur voulait en user. Il accepta, sur ce point de ses conquêtes, comme il accepta de pareils traités ouverts ou tacites sur tous les autres, en se réservant la guerre, l'invasion, le pillage, la grosse part du butin; il prit les mobeds pour intendants, à la condition qu'ils reconnaîtraient l'islam ; ils y consentirent, en arrangeant tout aussitôt un islam d'une façon qui l'eût rendu méconnaissable pour Mahomet, et qui ne ressemble à rien de ce qui se voit dans le reste du monde musulman.

Ils se reconstituèrent en clergé inquisitif, dominateur, changeant seulement leur nom de mobeds en celui de moullahs. C'était déjà une grande nouveauté, car partout ailleurs qu'en Perse l'islam n'a pas de prêtres et ne saurait en avoir. Ils établirent en principe que lire le Koran sans la participation d'un moullah constituait en soi une hérésie grave, et que le moullah seul devait et pouvait donner aux fidèles le véritable sens du texte sacré. C'était une autre innovation qui allait jusqu'à l'énormité. Pour soutenir de telles doctrines, ils firent un pas de plus : ils s'appuyèrent sur l'autorité d'une foule de *hadys* ou traditions sacrées du Prophète et des imams, dont personne qu'eux seuls, dans le monde musulman, n'a jamais entendu parler, et multipliant ces textes au gré de leurs besoins, ils en ont formé des collections telle-

Digitized by Google

ment volumineuses que l'imagination s'en effraye. Ils avaient eu peu de goût tout d'abord pour la simplicité par trop sèche de leur nouvelle foi, qui pouvait convenir à des Arabes grossiers, mais ne cadrait nullement avec les besoins d'esprits aussi raffinés que les leurs. Un de leurs premiers soins fut donc de la compliquer, et profitant de l'attrait que la nation éprouvait pour les Alydes, et qui était une sorte de protestation déguisée contre les Arabes, et partant contre l'islamisme lui-même, ils inventèrent le culte des imams, et lui donnèrent une portée telle que non seulement la majesté du Prophète s'effaça devant le rayonnement de ses petits-fils, mais encore Dieu lui-même en fut amoindri.

Ils avaient eu comme mobeds, sous les Sassanides, une part fort grande en bien des points de la justice civile. Sous le nouveau régime, ils l'attirèrent tout entière à eux en tant qu'elle releva du Koran ; mais agir comme les kadys arabes ne leur suffisait pas. Ceux-ci écrivent leurs jugements et les motivent sur les textes sacrés ou sur des interprétations admises de jurisconsultes dont l'opinion fait loi : comme ils s'attribuaient, en point de dogme, l'interprétation exclusive du Koran, ils firent de même en point de droit, ne se piquèrent pas de suivre une législation de précédents, et décidèrent dans tous les cas, suivant la visée, le caprice, l'intérêt ou la passion du moment. De la sorte ils restèrent extrêmement puissants dans la société persane. Les marchands qui en avaient

Digitized by Google

sans cesse besoin, en leur qualité de juges civils, allèrent à eux avec empressement ; le bas peuple, qui en recevait des aumônes, se mit sous leurs pieds, et ils se trouvèrent en face des rois, tout à fait en état de les braver. Ceux-ci prirent peur.

Le premier souverain de la dynastie des Séfévys, qui monta sur le trône au XVI^e^ siècle, n'était pas musulman. C'était un soufy ; il y a de fortes raisons de croire qu'il fut offusqué à l'abord par cette grande puissance rivale de la sienne, et que, s'il l'avait pu, il l'aurait supprimée. Mais la tâche lui parut trop ardue, et, au lieu de commencer une guerre dont le résultat était fort incertain, il préféra se jeter tout à fait dans les bras que d'ailleurs on lui ouvrait. Cette époque qui avait paru menacer la puissance des moullahs marqua au contraire le début d'une ère d'agrandissement.

La partialité des Persans pour les Alydes avait donné naissance dès le principe à plusieurs sectes dont quelques-unes s'étaient étendues jusqu'en Syrie, et dont la plus considérable était celle des Schyytes. Les moullahs avaient toujours penché vers cette opinion. La nouvelle dynastie, d'accord avec eux, en fit la religion de l'État, modifia profondément la doctrine orale et rompit avec le reste de l'islamisme. De ce moment, les disparates qui existaient dans la façon dont les Persans avaient compris la loi de Mahomet recevaient une consécration ; elles étaient légitimées. L'existence d'un corps ecclésiastique, le culte exagéré des imams, une théologie toute raffinée et aussi exubérante

Digitized by Google

en développements que le Koran se montre simple, enfin la vénération des saints poussée à un degré qui en fait des demi-dieux, tout cela fut rédigé en corps de doctrine et non plus seulement toléré ou favorisé, mais commandé. En pratique, les moullahs se trouvèrent les maîtres absolus de l'empire.

Comme à tant d'autres pouvoirs pour lesquels il a été dangereux d'atteindre l'apogée de leur développement, cette situation omnipotente commença bientôt à faire sentir ses inconvénients. Jusqu'alors, il faut le dire pour être juste, les moullahs s'étaient montrés pareils dans le bien comme dans le mal à leurs ancêtres les mobeds. S'ils étaient aussi ambitieux et avides, ils étaient aussi savants et énergiques, habiles dans l'art de connaître les hommes et de les mener. Ils n'avaient pas laissé manquer l'islamisme d'intelligences supérieures. Au contraire, et si l'on examine les listes des grands penseurs, des grands historiens, des grands érudits, des grands grammairiens arabes, on y trouvera surtout des moullahs persans. Mais parvenus au pinacle, ils s'arrêtèrent sur cette magnifique route. A dater du temps des Séfévys, ils ne produisirent plus guère d'hommes remarquables dans aucun genre. Lorsqu'eut lieu l'invasion afghane au commencement du XVIIIe siècle, ils furent déplorables de nullité, et les conseils détestables qu'ils donnèrent au malheureux roi schah sultan Hussein déterminèrent la chute de l'empire, malgré la bonne volonté des peuples,

Digitized by Google

très ardents à se défendre contre les pillards. Pendant la période de désordre qui suivit et dura plus d'un demi-siècle, ils achevèrent de se corrompre et ne furent plus les hommes les plus éclairés du pays. Parmi les laïques, beaucoup d'intelligences s'élevèrent, qui parurent aux yeux du public plus éminentes, plus fécondes, et partant plus respectables. Peu à peu ils tombèrent au rang de chefs de la populace. Uniquement préoccupés du soin de se conserver cette ressource, ils se firent les complaisants de la plèbe, affichèrent un zèle immodéré pour la collecte des aumônes dont une bonne part leur restait dans les mains, et, en leur qualité d'administrateurs de la justice, s'attachèrent à donner toujours raison à des misérables dont, à un jour dit, ils pouvaient avoir à réclamer l'appui. Mais si, dans les émeutes, on continua de les craindre, si le gouvernement lui-même trembla quelquefois devant eux, les classes supérieures s'en éloignèrent, apprirent à les mépriser, et alors commença ce système de dénigrement et de moquerie qui remplit la littérature persane d'histoires scandaleuses de tous genres dont les déportements du clergé font les frais. On les représenta, dans les chansons et les écrits satiriques, comme des voleurs, des ivrognes, des assassins ; il n'est pas de vices qu'on ne leur attribuât ; les peintures licencieuses qui se vendent partout et avec une liberté vraiment naïve, ne discontinuèrent plus de mettre des moullahs en scène, et si les hommes raisonnables ménagèrent de telles gens, ils n'apportèrent

Digitized by Google

pas moins de soins à s'écarter de leur fréquentation. Alors le gouvernement, se rendant compte de cet état de choses, comprit que les moullahs avaient cessé d'être réellement redoutables, et que pour les contenir il ne s'agissait plus d'affronter les susceptibilités de la conscience publique, mais seulement les vociférations payées de la lie du peuple. Un des premiers essais qui furent tentés d'appliquer la connaissance de cette vérité eut lieu à l'avènement de Mohammed-Schah, père et prédécesseur du souverain actuel. La ville de Tebryz fut troublée par une émeute que conduisait un moullah et qui menaçait le palais. Le roi fit saisir le perturbateur et donna l'ordre de l'étrangler à la vue du peuple. Aussitôt l'attroupement se dissipa, et les habitants de Tebryz louèrent le roi de sa justice. Plus tard, à Ispahan, des atrocités ayant été commises sur la population paisible par des bandes de vauriens qu'excitait le mouschtehed ou chef du clergé, Mohammed-Schah entra dans la ville avec du canon, arrêta les principaux mutins, les fit mettre à mort, fit tuer des moullahs et exila le mouschtehed. La Perse entière apprit ces nouvelles et accueillit avec une froideur ironique les plaintes de la caste dépossédée de son prestige. A dater de ce moment, l'autorité royale marcha d'un pas très ferme dans la réaction contre un pouvoir qui l'avait souvent gênée et qui toujours lui avait fait grand'peur. Le prince s'attribua la nomination des mouschteheds, ce qui n'avait pas lieu autrefois. Il ne les reconnut plus comme

Digitized by Google

inamovibles ; il n'admit même plus que leurs délits échappassent à sa connaissance. A son gré, il les cassa, les envoya en exil, les mit en prison, leur fit payer des amendes ; en un mot, il en fit des fonctionnaires tout aussi humbles, tout aussi désarmés que les autres, et les moullahs ont si bien conscience de leur faiblesse, qu'ils n'osent plus dire ni faire que ce que le gouvernement leur permet ou leur indique. Aussi une sorte de faveur leur est-elle revenue depuis sept ou huit ans, et, par un revirement assez naturel, il semblerait quelquefois que le souverain et ses conseillers craignent d'avoir été trop loin dans l'abaissement infligé à la caste sacerdotale et voudraient lui rendre un peu de crédit. Mais ce n'est pas chose facile. En vain le roi lui-même daigne-t-il aller une fois l'an, en cérémonie, honorer d'une visite les principaux personnages ecclésiastiques de sa capitale et leur témoigne-t-il, à l'occasion, par les titres pompeux dont il les décore dans ses rescrits, un respect officiel. Le public ne s'en émeut pas et n'en est pas ébloui. L'habitude est prise de ne plus respecter les moullahs, et on ne les respecte plus. D'ailleurs le gouvernement ne peut s'empêcher de défaire d'une main ce qu'il semble vouloir rétablir de l'autre, et il est si prompt à maltraiter le clergé quand le clergé le mécontente, que l'impuissance radicale de celui-ci se manifeste trop. Ensuite il en obtient une obéissance trop facile. On en a vu la preuve plus haut, dans ce que j'ai dit de la prédication de la guerre sainte à propos du démêlé

Digitized by Google

avec l'Angleterre. Mais encore pouvait-on concevoir que, sans blesser sa conscience, le clergé donnât son concours à une affaire de ce genre. En voici une autre qui ne saurait être envisagée de la même manière.

Le roi Nasreddin-Schah est jeune et doué d'une active imagination. Sa piété est vive, mais, pas plus que celle de son père, elle n'est contenue dans les limites du strict islam ; et il ne peut en être autrement, puisque Nasreddin-Schah est essentiellement un Persan, et doit avoir les sentiments, les instincts, les entraînements qui ont toujours existé dans son peuple. Il a donc voué, entre autres pratiques de dévotion, un culte particulier aux saints ; il manifeste sa piété en remplissant ses appartements de portraits et d'effigies sacrés auxquels il se plaît à adresser ses prières.

Il y a environ un an, il annonça qu'une image authentique d'Aly était en sa possession ; que cette image, apportée de l'Inde, avait une origine qui ne pouvait en faire suspecter la parfaite ressemblance, et qu'en conséquence c'était pour la nation le plus précieux des palladiums ; qu'inspiré par son respect pour le gendre du Prophète et la source de l'Imamat, il avait résolu de se décorer officiellement de ce portrait sacré ; que cette circonstance devait donner lieu à une solennité digne de la religion et du trône. En effet, les grands de l'État furent convoqués à jour dit au palais de Téhéran, les troupes se mirent sous les armes et le corps des moullahs, ses chefs en tête, vint faire ses compli-

Digitized by Google

ments au roi, approuver sa piété et lui pendre au cou la sainte effigie. Jamais rien de semblable ne s'était vu en Perse depuis l'invasion arabe, et tout le monde le remarqua. Tout le monde fit cette observation que le roi avait raison d'avoir une religion à sa manière, et cette observation est essentiellement persane ; mais on ajouta que les moullahs étaient forcés d'être strictement musulmans, vu que sans cela ils n'avaient pas de raison d'être, et que si un point était clair dans le Koran, c'était la défense de figurer la forme humaine, à plus forte raison celle des imams. On en concluait que les moullahs étaient sans pouvoir de résistance comme sans honneur, puisqu'ils ne s'étaient pas refusés à accomplir un acte qu'ils ne pouvaient pas approuver, et leurs déconsidération s'en serait accrue si la chose eût été possible.

Par ce que j'ai vu, je crois cette déconsidération on ne peut plus méritée. Un des principaux chefs du clergé de Téhéran est une espèce de bouffon célèbre par des escapades de jeune homme ; un autre, non moins élevé en rang, s'était fait le dépositaire de l'argent que me volait un de mes domestiques, et, quand j'eus congédié celui-ci, il refusa de lui rendre la somme. Peu de temps après, le gouverneur le fit arrêter pour une fredaine qui passait un peu les bornes. En un mot, le clergé musulman de Perse mérite, dans sa grande généralité, le mépris et la haine qu'il inspire à la nation ; je ne doute pas toutefois qu'il ne renferme encore des exceptions dignes de respect. A la vérité, je

Digitized by Google

n'en ai pas vu, mais on m'assure qu'il y en a et cela peut être. Sodome et Gomorrhe seules ont été tellement perverties que Dieu lui-même n'a pu y découvrir dix honnêtes gens. Quoi qu'il en soit, ces exceptions ne peuvent sauver un corps tout entier.

Il est arrivé dans d'autres milieux, et pourquoi craindrais-je de le dire ? il est arrivé dans le catholicisme lui-même que la corruption du clergé ne mettait pas en danger la religion. Les désordres des clercs aux XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles ont sans doute fait beaucoup de mal et créé la plaie du protestantisme ; mais, en somme, la foi catholique est sortie triomphante et intacte de cette épreuve, et jamais elle n'a été plus vigoureuse qu'au XVII^e^ siècle et de nos jours. Mais il ne saurait en être de même pour l'islamisme persan. En mettant à part toute considération sur la valeur respective de la foi catholique et de l'œuvre de Mahomet, j'ai expliqué comment cette dernière avait réussi en Perse et pourquoi. Importée dans les désordres d'un empire caduc et en dissolution par une vigoureuse farandole de bandits, eux-mêmes peu croyants, mais jouant le tout pour le tout et gagnant d'autant plus de provinces qu'ils n'avaient pas grande envie de retourner en arrière et de rentrer dans leurs sables, elle fut accueillie comme une vengeance par des castes infimes opprimées. Elle ne leur demanda pas un bien grand apport de convictions et n'en obtint pas d'elles. Tout ce qui était riche, instruit, réfléchissant, et

Digitized by Google

qui se soumit, accepta la foi nouvelle sous bénéfice d'inventaire, et les moullahs seuls, dans l'intérêt de leur domination, purent concevoir l'idée d'échafauder un monument dogmatique sur le sol étroit et stérile que l'Arabie leur livrait. Sans les moullahs, pas d'islamisme en Perse. Du jour où on n'a plus eu foi en eux, on n'a plus cru à rien de ce qu'eux seuls préconisaient, et c'est ainsi que dans les masses persanes l'islamisme est perdu, et on peut affirmer qu'aujourd'hui les anciennes religions secrètes du temps des Sassanides non seulement ont repris tout le terrain que les premiers siècles de la domination musulmane leur avaient fait abandonner, mais encore qu'elles se sont bien autrement propagées qu'elles n'avaient réussi à le faire, malgré l'inquisition des mobeds. Considérer ces cultes ou ces opinions étouffées est donc le seul moyen de se rendre compte des idées des Persans en matière de foi. Je vais le faire d'après l'étendue où j'ai pu parvenir à comprendre une matière nécessairement si difficile, car on ne perd pas de vue que quel que soit le Persan à qui l'on parle, il faut souvent beaucoup de temps, dans tous les cas il faut lui inspirer beaucoup de confiance pour qu'il cesse de vous affirmer que Mahomet est le prophète de Dieu. Par conséquent aborder un pareil sujet, c'est s'enfoncer sous de triples voiles.

Les opinions schyytes, étant une branche de l'orthodoxie, ont naturellement donné naissance à des rameaux dissidents, et en assez grand nombre.

Digitized by Google

Mais ne pouvant pénétrer bien avant dans les masses, puisque en réalité celles-ci ne sont pas musulmanes, ces hérésies vivent quelque temps dans un cercle plus ou moins étendu de théologiens et d'adeptes et finissent par disparaître pour faire place à d'autres qui se renouvellent incessamment. Celle qui paraît être le plus à la mode à cette heure, c'est la doctrine des scheykhys, inventée par un docteur du sud de la Perse, il y a soixante ou quatre-vingts ans. La partie dogmatique s'occupe surtout de la nature du dernier des imams, l'imam Mehdy, qui, suivant les croyances de tous les peuples mahométans, doit reparaître à la fin des siècles. Mais les docteurs schyytes affirment qu'il ne faut pas entendre par là une rentrée dans le monde matériel et visible, mais seulement la manifestation d'un fait toujours existant, quoique caché. En un mot, ils enseignent que l'imam Mehdy n'a jamais quitté la terre et ne la quittera pas jusqu'au jour du jugement, car le monde ne se soutient et ne peut exister qu'en vue des mérites des imams, résumés en quelque sorte dans le dernier d'entre eux, et, si celui-ci disparaissait, le monde n'aurait plus de raison d'être. Cette idée est un des fondements de la foi schyyte et une des grandes pierres de scandale pour les sunnites, qui se plaignent, non sans quelque apparence de raison, qu'au milieu de cet enthousiasme pour les imams, le Prophète lui-même devient très peu de chose.

Mais la question soulevée par les scheykhys est

Digitized by Google

celle-ci : De quelle façon l'imam Mehdy est-il présent sur cette terre, bien qu'inconnu ? Les théologiens officiels répondent qu'il existe, avec pleine conscience de lui-même, caché sous une apparence ou sous une autre, et traversant les siècles sans mourir. Sachant que la divulgation de ce qu'il est ne doit avoir lieu qu'à la fin des temps, il prend soin de se dissimuler aux regards qui pourraient le reconnaître, et évite de prolonger trop sa présence dans un même lieu, où différents indices conduiraient à le faire découvrir. Les scheykhys traitent cette explication de grossière et affirment que l'imam n'a pas conscience de lui-même, et que sa nature est l'esclave de la volonté divine tout comme celle du plus humble d'entre nous ; qu'il passe successivement dans le corps d'une série de personnages qui se tiennent pour des hommes semblables à tous les autres, qui n'ont aucune prérogative particulière et qui meurent à la façon accoutumée. Seulement leur âme, au lieu de rentrer par la mort dans le monde immatériel, reprend immédiatement une nouvelle demeure charnelle. Quant à la morale, les scheykhys soutiennent que la pluralité des femmes est une mauvaise chose, que le Prophète l'a tolérée à tort, et que le mieux est de s'en abstenir. Ils doutent que la nature féminine soit inférieure à la nature masculine. Enfin plus que tous les autres schyytes qui cependant ne s'en font pas faute, ils sont d'avis que le Koran, tout sacré qu'il peut être, contient des choses que Mahomet aurait aussi bien fait

Digitized by Google

de n'y pas mettre, et que très certainement l'ange Gabriel ne lui a pas dictées.

Les scheykhys, qui comptent un certain nombre de partisans parmi les moullahs, ont été persécutés en différentes occasions ; mais persécutés à la manière persane, c'est-à-dire qu'on a évité de mettre en cause ceux qui ne parlaient pas trop haut et qu'on s'est seulement occupé des esprits trop belligérants. Dernièrement, les chefs du clergé de Téhéran ont voulu renouveler ces sévérités sur un de leurs confrères qui les avait assez vivement pressés dans une discussion publique, et les avait trouvés à court d'arguments pour la défense de l'orthodoxie. Ils demandaient donc que l'hérétique fût mis à mort ; mais le gouvernement les engagea à se calmer, et les choses en restèrent là.

Je ne cite guère les scheykhys que pour montrer un exemple du désordre qui existe dans l'islamisme persan, et je passe maintenant aux opinions des anciens dissidents.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES SOUFYS

Parmi les populations des villes, tout homme appartenant à ce que nous appellerions la bourgeoisie, c'est-à-dire les employés du gouvernement, les marchands, les principaux artisans, peut être considéré comme soufy. On doit comprendre par cette expression ce que nous entendons nous-mêmes lorsque nous disons d'un homme qu'il a des opinions philosophiques. On indique par là que le personnage en question n'accepte aucune religion positive. C'est en effet ce que sont les soufys persans.

Un certain nombre d'entre eux, et dans leurs rangs il faut compter beaucoup de derviches, rejettent l'islamisme non pas comme absolument mauvais, mais comme indigne d'une âme un tant soit peu éclairée par la lumière céleste. C'est le lait des enfants, et ils veulent le pain des forts, qui consiste à repousser toute croyance dogmatique

Digitized by Google

et toute obligation morale étrangère à celle-ci : la réunion de l'âme humaine à Dieu par l'extase. Lorsque cette union est complète, l'âme se transformant devient elle-même participante à la nature de l'être incréé, et l'homme est Dieu. Il y a eu autrefois des enthousiastes mis à mort pour avoir crié par les rues l'opinion exaltée qu'ils avaient d'eux-mêmes. A côté du très petit groupe de ces esprits excessifs, un grand nombre de gens n'acceptent de cette doctrine que la liberté de se moquer du Prophète et de toute prescription morale. Quant à leur union avec Dieu et leur apothéose, ils l'ajournent. Leur croyance active se reporte sur un ensemble de superstitions dont l'origine est très difficile à démêler, probablement impossible mais qui date certainement de loin. On en trouve les analogues dans toute l'Europe. C'est une vague terreur ou une confiance également vague aux génies bons et mauvais ou à telle ou telle action, faits ou écrits, à des présages, à la chiromancie, à la sorcellerie, à ces pratiques bizarres dont on doit penser que plusieurs ont appartenu à des rites tout à fait primitifs et dont le sens véritable s'est perdu. Dans tous les cas, ces philosophes croient à quelque chose de surnaturel, car c'est un principe qu'il faut pour tous les Persans : on n'en rencontre pas un seul qui soit dogmatique matérialiste, et je suis porté à admettre que ce genre de doctrine n'est pas possible en Asie. J'ai vu des hommes extrêmement sévères pour toutes les religions positives, et ils étaient couverts d'amulettes. Ils vi-

Digitized by Google

vaient sans respect d'aucune loi morale, sauf leurs instincts personnels du bien ; mais qu'il y eût une part surnaturelle dans les choses qui sont, ils ne la mettaient pas en doute.

Il se trouve des soufys qui acceptent quelque chose de l'islamisme. Mahomet, suivant eux, est un personnage très éminent, peut-être même a-t-il eu réellement des communications avec l'ange Gabriel ; mais, en ce cas, il ne l'a pas toujours compris, et son livre n'est bon que sauf beaucoup de corrections. Dans une espèce de déisme dont ils règlent eux-mêmes, dont ils font et défont les limites, ces gens-là trouvent que les sunnites se rapprochent plus de la vérité que leurs docteurs, et les Wahhabites plus que les sunnites. Cependant ils blâment les uns et les autres et se garderaient de s'unir à eux, parce que le culte des imams les retient.

Il existe aussi des soufys qui ont entendu parler de Voltaire, et le regardent décidément comme un grand homme. On peut considérer les Russes comme la source de cette doctrine, qui fait d'autant plus de prosélytes qu'elle ne voit uniquement dans Voltaire que l'ennemi du clergé et des prêtres. Penser comme Voltaire, c'est détester les moullahs, et la chose va de soi, personne n'y contredit ; on trouve aussi une grande satisfaction à avoir de son parti un sage européen. Cependant, malgré cette faveur, aucun ouvrage de Voltaire n'a été traduit, sauf, je crois, et encore n'en suis-je pas très sûr, l'histoire de Charles XII, qui n'a aucun rapport avec les idées philosophiques.

Digitized by Google

Enfin, pour en finir avec les soufys, une partie assez notable d'entre eux ne reconnaît que l'existence d'un Dieu qui ne s'occupe pas du monde, et celle de génies bons et méchants avec toute l'escorte d'idées thaumaturgiques qui en ressortent, des magiciens, des enchanteurs, des sorciers, et par-dessus tout cela, le grand œuvre, la transmutation des métaux. De très grands personnages s'arrêtent à un ordre d'idées où ils ont pour compagnons beaucoup de derviches.

Parmi ces derniers, on estime surtout ceux qui viennent de l'Inde comme étant les plus savants, les plus expérimentés, les mieux vus des puissances élémentaires et ceux qui possèdent les résultats les plus merveilleux. Il y a peu d'années qu'un homme de cette espèce arriva à Téhéran, il revenait de Kachemyr. Il était vêtu d'une robe de coton blanc toute déchirée, ses bras longs et maigres sortaient de deux manches qui ne tenaient plus. Il marchait nu-pieds. Sa tête était couverte d'une forêt de cheveux ébouriffés et incultes. Des yeux d'un éclat extraordinaire, des dents d'une blancheur éblouissante semblaient rendre encore plus noire sa carnation basanée. Cet homme avait parcouru l'Inde entière, le Turkestan et la terre orientale, et le bruit ne tarda pas à se répandre qu'il était en possession des plus beaux secrets.

Alors vivait dans la capitale un prince fils du roi Feth-Aly-Schah, occupé avec une ardeur peu commune de la recherche de la pierre philosophale. Il avait déjà dépensé beaucoup d'argent

Digitized by Google

dans cette étude et n'était encore arrivé qu'à exagérer ses espérances de succès. Continuellement il rêvait à sa passion, et s'entourait de tous les hommes qu'il supposait propres à le servir. Un jour qu'il était dans son palais, assis comme à son ordinaire, au milieu de gens doctes et s'occupant de ses recherches favorites, il vit entrer le derviche indien, dont le bruit public lui avait déjà appris l'arrivée. Celui-ci le salua de la porte avec humilité, et, sur l'autorisation qui lui fut accordée, s'assit en dehors du tapis, et le plus loin possible des places d'honneur. Cette modestie est toujours très goûtée en Asie, et ne passe nullement pour une marque du peu de mérite de celui qui l'affecte, mais, au contraire, d'une modération qui indique le sage.

Les premiers compliments échangés, le Schahzadeh remit l'entretien sur le terrain où il était avant l'arrivée du derviche, et fournit à celui-ci l'occasion de montrer s'il entendait réellement quelque chose à ces matières ardues. L'Indien répondit d'abord, d'une voix basse et soumise, aux questions qui lui étaient adressées, donna à l'assemblée la plus haute opinion de son mérite, puis s'emparant graduellement de la direction du propos, il souleva à son tour des difficultés, et toutes ne furent pas résolues par les gens habiles de la réunion ; alors, il présenta la solution, et laissa entrevoir qu'en somme, c'étaient là des jeux d'enfants, peu dignes d'occuper de vrais philosophes ; que ses voyages l'avaient fait pénétrer

Digitized by Google

dans des sphères bien supérieures, que les secrets réels de la nature avaient toute une autre portée, puis, comme en ayant dit plus qu'il ne fallait, il laissa tomber la conversation, et à toutes les attaques indirectes, il s'arrangea de façon à répondre d'une manière évasive.

Le Schahzadeh était hors de lui de satisfaction et de curiosité. Il venait enfin de rencontrer un de ces hommes rares dont les livres parlent tant, et que l'époque actuelle montre si peu, un de ces hommes absolument détachés du monde, complètement voués à la science, et qui, s'enfermant pendant de longues années dans les cavernes pour se livrer sans distraction à la méditation et à l'étude en sortent un beau jour comme métamorphosés, n'ayant plus d'humain que la forme extérieure, mais tout divins par l'intelligence. Qu'un pareil personnage eût daigné venir de lui-même visiter le prince, c'était une marque à peu près certaine qu'il était d'avance consentant à ne pas cacher ce qu'il savait, et on pouvait en attendre les plus sûrs effets quant à la découverte du grand œuvre.

Rempli de ces flatteuses espérances, le fils du roi ne permit pas plus longtemps que le derviche gardât la place inférieure à laquelle il s'était mis. Il l'appela auprès de lui, l'accabla de prévenances et d'attentions, et ne pouvant se contenir davantage, se pencha à son oreille et lui demanda son aide dans les travaux qu'il avait entrepris. Le derviche baissa la tête en souriant, et répondit au prince qu'en vérité il se contentait de bien peu de

Digitized by Google

chose ; que faire de l'or à volonté était une misère en comparaison de la destinée qui l'attendait, que, lui, derviche, ne se risquait pas, sans raison majeure, à importuner un si grand personnage, et qu'il ne voulait pour l'en instruire d'autre délai, voyant l'impatience de Son Altesse, que le moment où ils seraient seuls.

En effet, aussitôt que la compagnie se fut retirée, le derviche, pressé par le Schahzadeh, exposa ce qu'il avait à dire. Il était venu tout exprès du Kachemyr pour voir le prince à Téhéran, et son voyage n'avait d'autre but que de s'acquitter des ordres d'une personne à laquelle il n'était pas possible de faire résistance. Cette personne c'était la fille du roi des génies, ou comme on dit en persan, une *péryzadeh*. Cette péryzadeh, donc, qui d'ailleurs connaissait le derviche de longue main, lui avait avoué qu'ayant aperçu le prince un jour à la chasse, elle n'avait pu se défendre de concevoir pour lui une passion irrésistible, qu'elle avait lutté longtemps pour étouffer un sentiment qui ne pouvait pas convenir à un être de son espèce ; mais enfin que, dans l'impossibilité de se vaincre, elle prenait le parti de s'adresser à un ancien serviteur, à un homme dont elle connaissait la fidélité, la capacité, la discrétion, pour aller révéler, à l'objet d'un attachement si passionné, les résolutions qui lui étaient inspirées et prendre les mesures nécessaires pour un mariage devenu indispensable.

Je ne sais, ajouta le derviche, ce que Votre

Digitized by Google

Altesse pensera de cette affaire, mais, en tout cas, je vous demande une prompte décision, afin de la transmettre à la personne de qui je dépends.

Comme on peut aisément le supposer, le Schahzadeh tomba dans une stupéfaction profonde, et il n'en sortit que pour accabler le derviche de questions, lui demandant où, comment et pourquoi l'apparition de la péryzadeh avait eu lieu, quelles circonstances avaient accompagné un événement aussi extraordinaire, enfin tout le détail. Le derviche répondit que c'était à Kachemyr et dans les jardins délicieux de cette vallée célèbre que l'être merveilleux avait paru devant lui, que, dans cette contrée favorisée, de tels faits, tout en gardant toujours assurément leur prix, n'étaient pas aussi rares qu'ailleurs ; qu'il fallait également tenir compte de sa situation particulière, de son dévouement déjà ancien aux sciences occultes, des relations qui en étaient résultées pour lui avec le monde surnaturel ; enfin, il répondit à tout, leva toutes les difficultés, ne fut embarrassé de rien, et le prince enchanté ne conserva plus aucun doute. Il déclara donc au derviche que, profondément touché de l'affection dont la péryzadeh voulait bien l'honorer, et pénétré de ses bontés, il sentait naître en lui une ardeur pour le moins égale à celle dont on venait de lui exposer la force, et aspirait avec une impatience indicible au jour d'une union qui ne pouvait avoir lieu assez tôt à son gré.

Le derviche félicita Son Altesse des sentiments

Digitized by Google

qui lui donnaient à lui le bonheur d'avoir réussi dans sa mission. Il observa que, devant la sympathie très naturelle qui venait de se manifester dans l'âme de son royal auditeur, il était désormais inutile qu'il insistât sur les avantages inouïs d'une telle alliance. Richesses inépuisables, pouvoirs dépassant de beaucoup l'autorité des plus grands monarques, existence délicieuse dans un monde enchanté, étaient peu de chose, comparés à la félicité parfaite qui attendait l'heureux élu dans les bras d'une épouse dont la nature surnaturelle faisait déjà présager la beauté sans égale, et l'esprit sans comparaison possible ; il ne restait donc plus qu'à se préparer au jour des noces, et là se présentaient quelques difficultés.

La nature des péryzadehs est tellement délicate, fine et exquise, que tout contact avec l'espèce humaine devient, pour ces créatures merveilleuses, une épreuve difficile à passer. Elles arrivent pleines d'entraînement, et si, par malheur, ce qui est presque inévitable, une circonstance quelconque, une façon d'être, une parole, un geste, moins que rien les choque, leur amour se change immédiatement en haine, et au lieu de tendresses infinies, il y a grandement à craindre d'en recevoir les plus mauvais traitements.

Cette révélation fit réfléchir le prince et jeta un peu de froid dans l'expression de ses transports. Il se demanda même s'il ne ferait pas mieux d'éviter une aventure qui pouvait tourner tout autrement qu'il ne le souhaitait. Mais le derviche, s'aperce-

Digitized by Google

vant des craintes que sa dernière confidence venait de faire naître, s'empressa de les tempérer. Il dit au Schahzadeh que les pérys étaient délicates, mais non pas capricieuses ; qu'en particulier, celle dont il s'agissait, bien connue de lui, était incapable d'emportements immérités, et que, quant à le mettre, lui prince, dans un état tout à fait irréprochable, et le rendre aussi pur que les intelligences élémentaires elles-mêmes, il en faisait son affaire propre, et que, pour peu que ses avis fussent écoutés, le marié ne courrait pas le moindre risque de choquer en quoi que ce fût la sensibilité de sa vaporeuse épouse.

Le prince reprenant courage se déclara prêt à tout pour arriver à un résultat aussi heureux ; alors le derviche lui fit subir un interrogatoire en forme, entremêlé de prescriptions souveraines. Avait-il l'habitude de boire du vin ? Le prince avoua que quelquefois, le soir, lorsque des amis étaient réunis autour de lui, il ne s'en abstenait pas absolument. Le messager de la fille du roi des pérys défendit le vin rigoureusement. Le prince avait-il du goût pour le jeu ? Le prince, en effet, jouait, il lui fut intimé d'y renoncer. Enfin, et plus que tout le reste, cela se comprenait assez, la recommandation de n'approcher du harem ni de près, ni de loin, sous quelque prétexte imaginable, fut décrétée sans appel. Mais c'étaient là les interdictions destinées à faciliter la purification intérieure ; pour l'obtenir réellement, le derviche prescrivit quelques prières qui devaient

Digitized by Google

occuper les journées et une grande partie des nuits. Le prince devait s'efforcer d'avoir toujours la pensée tendue vers sa fiancée, et ne devait s'abandonner à aucune autre idée, quelque innocente d'ailleurs qu'elle pût être.

En même temps que l'esprit et l'âme allaient s'épurer par ce régime, il fallait aussi que le corps se raffinât en proportion. Le prince ne dut manger que très peu chaque jour, et seulement des végétaux accommodés de la manière la plus simple, un peu de lait et de sucre, mais rien qui eût eu vie. Il devait s'entourer constamment de parfums brûlant dans des cassolettes et s'inonder d'essences. Au bout d'un mois de cette manière de vivre, le derviche croyait pouvoir répondre qu'il n'y aurait plus aucun danger dans le rapprochement des deux époux, et il s'engageait à ne pas le retarder davantage.

Dès le jour même, le prince se mit à l'œuvre. Se confinant dans une solitude absolue, il ferma sa porte à tout le monde et passa ses journées avec le derviche, qui ne le quittait que pour se retirer dans une chambre écartée où il faisait à certaines heures des conjurations destinées à évoquer la péryzadeh, avec laquelle il avait de longs entretiens. Il en rapporta d'abord des nouvelles à son pénitent devenu fou d'amour, et bientôt aussi des lettres qui peignaient avec la vivacité la plus brûlante les sentiments de la fille du roi des génies. Le prince répondit sur le même ton et d'une manière plus emportée encore, de sorte qu'une correspon-

Digitized by Google

dance s'établit qui amortit quelque peu les transports impatients de l'amoureux Schahzadeh. Cependant ce n'étaient pas des lettres qu'il lui fallait, et il pensa mourir dix fois d'angoisse et de désir dans l'attente de cette fin de mois.

La veille du jour marqué arriva. Le derviche déclara que le prince pouvait se considérer comme parfaitement préparé, et affirma que la péryzadeh serait contente. L'état de la lune lui parut favorable, la conjonction des astres on ne peut plus heureuse ; bref, tout marchait au mieux et le lendemain, sans faute, devait avoir lieu l'union fortunée. Pour qu'aucun accident ne vînt les troubler, il conseilla au prince de quitter la ville et de célébrer la fête nuptiale dans une de ses villas voisines de Téhéran, idée que le prince trouva admirable. Le jardin était charmant, situé au milieu du désert, plein d'arbres, de fleurs et de fruits ; des ruisseaux frais et limpides le traversaient en tous sens. On n'y voyait qu'ombrages touffus, asiles du silence et d'un repos enchanteur. La maison était petite à la vérité, mais bâtie à neuf, ornée de peintures dans toutes les chambres et dorée de toutes parts. Le prince y fit porter ses plus magnifiques tapis de Faraoun et du Khorassan, ses vases d'or et d'argent les plus précieux, ses bijoux, de beaux coffres sculptés, des porcelaines de Chine ; bref, ce qu'il possédait de mieux. Il ne voulut pas qu'un seul de ses domestiques restât avec lui, il les renvoya tous à Téhéran et passa le temps en compagnie du derviche à

Digitized by Google

remplir les vases de fleurs et à orner la chambre nuptiale. Ainsi que cela était convenable, la nuit fut employée tout entière à l'oraison et le derviche estima, lorsque l'aube parut, que, par surcroît de prudence, il était bon de jeûner une dernière fois.

Cette journée parut presque aussi longue au prince que tout le mois ensemble, et une lettre des plus tendres qu'il reçut de la péryzadeh ne fit que rendre l'attente encore plus lourde ; pourtant le soleil inclina à l'horizon, et la fiancée devait apparaître dans la chambre nuptiale une heure après le coucher du soleil ; le prince se rendit au bain. Épuisé comme il était par tant de jeûnes, d'oraisons, de privations, et surtout d'exaltation, il s'y endormit, et quand il ouvrit les yeux, la nuit était déjà complète et profonde. Il craignit d'être en retard et d'avoir fait attendre la fée. La peur le prit, et, à demi vêtu, il s'empressa de courir vers sa chambre. Les flambeaux n'étaient pas allumés. Il appela le derviche ; personne ne répondit. L'idée qui s'était déjà présentée à son esprit l'assaillit de nouveau : la fée était venue, et, l'ayant trouvé endormi, s'en était blessée et l'avait abandonné. Il passa dans le jardin pour conférer avec son confident et rajuster cette affaire, maudissant son imprévoyance ; mais il eut beau chercher partout, appeler, crier, le confident ne venait pas. D'exalté qu'il était, il devint à moitié fou, et plusieurs heures se passèrent ainsi à chercher, à fouiller dans les ténèbres, avant qu'il n'eût la présence d'esprit nécessaire pour faire

Digitized by Google

au moins de la lumière. Aussitôt qu'il y vit clair, son étonnement redoubla : la maison était absolument mise à nu. Si la fée était venue, elle n'avait pas borné son ressentiment à s'en aller simplement, elle avait eu aussi la malice de tout emporter : tapis, vases précieux, porcelaines, car rien ne restait que les quatre murs. Mais ce qui était non moins extraordinaire, c'était la disparition du derviche ; dans son indignation, la fée l'avait-elle contraint à la suivre ?

Tandis que le pauvre prince se posait toutes ces questions et que, dans son désordre, il ne savait comment les résoudre, il se jetait à terre en pleurant, il se frappait la tête contre les murs ou courait à travers le jardin en insensé, appelant tantôt le derviche, tantôt la péryzadeh. S'il y avait eu dans le voisinage quelque habitation, on l'eût entendu ; mais la maison était isolée dans le désert, et il n'avait pas voulu qu'un seul de ses hommes restât près de lui. Enfin le jour naissait et le prince s'était laissé tomber sur l'herbe épuisé de fatigue, lorsqu'il entendit le bruit de plusieurs voix qui l'appelaient et semblaient venir du ciel. L'espérance se ralluma dans son cœur qui battit violemment ; il regarda de toutes parts et aperçut quelques hommes qui le considéraient du haut du mur de son jardin. Le prince leur exposa sa détresse, et il était tellement ému qu'il leur raconta toute son histoire sans en rien réserver, concluant par le malheur qu'il avait eu de blesser involontairement la juste susceptibilité d'une personne

Digitized by Google

à laquelle, il ne pouvait se le dissimuler, il avait manqué d'égards. Mais de ne plus retrouver le derviche l'étonnait plus que tout le reste, et ce dernier fait passait son intelligence. Ses interlocuteurs lui répondirent qu'ils étaient des paysans qui allaient de bonne heure vendre leurs fruits à Téhéran ; qu'en passant non loin de là ils avaient été surpris de voir une échelle appliquée contre le mur ; qu'ils avaient soupçonné quelque vol, étaient montés pour s'assurer de ce qui se passait à l'intérieur et l'avaient alors entendu lui-même.

Avec l'aide de ces gens officieux, le prince réussit à ouvrir la porte d'entrée qui avait été solidement fermée, suivant ses propres ordres. Il s'habilla et retourna à la ville ; mais si les Persans ont l'imagination très vive et assez crédule, ils sont aussi fort goguenards et particulièrement impitoyables dans leurs moqueries pour les erreurs qu'ils ne partagent pas. L'histoire du Schahzadeh, du derviche et de la fille du roi des génies, courut le bazar ; je ne sais comment les beaux esprits l'arrangèrent, mais ils prétendirent que l'Indien était un bon apôtre qui, mettant à profit la faiblesse de tête du prince, avait inventé la commission qu'aucune fée n'avait jamais pu lui donner, et, après avoir rendu son malheureux disciple à moitié fou, l'avait abandonné en lui emportant son bien, sans doute à l'aide de quelque compère. Ce qui est certain et indubitable, c'est que le Schahzadeh n'épousa pas la fille du roi des génies ; qu'il n'eut jamais ni vent ni nouvelle de ce qu'elle lui avait

Digitized by Google

pris ; que le derviche ne reparut pas, qu'on ne le trouva nulle part, et que le roi Feth-Aly-Schah, ennuyé des interminables plaisanteries bonnes et mauvaises du bazar, et des broderies qui s'y ajoutaient chaque jour, exila le prince son fils.

Des histoires aussi compliquées que celle-ci ne sont pas absolument communes en Perse, mais elles ne sont pas non plus très rares : l'esprit de la nation est porté au merveilleux. Le feu roi Mohammed-Schah ne doutait pas que son premier ministre Hadjy-Mirza-Agassy, vieux moullah qui avait été son précepteur, n'eût des communications directes et fréquentes avec la divinité et fût en lui-même un être d'une espèce peu ordinaire. C'était, en tout cas, un des originaux les plus complets que l'imagination puisse inventer. Les faiseurs d'or se rencontrent en foule ; enfin parmi ceux qui se moquent de ces adeptes, le plus grand nombre a d'autres fantaisies qui ont l'avantage incontestable de ne pas être aussi ruineuses, mais qui, en fait de singularité, n'ont rien d'inférieur. Tous ces gens-là sont compris sous la dénomination, comme on voit, très vague de soufys. Les mystiques proprement dits, qui, en Turquie, sont nombreux, se rencontrent rarement parmi les Persans, et il est remarquable que leurs principaux livres classiques, bien que composés dans la langue de l'Iran, se lisent plus à Constantinople qu'ailleurs.

En face de ces groupes philosophiques, je ne crois pas pouvoir mieux faire que de placer deux

Digitized by Google

autres espèces de croyants fort différents. Les premiers habitent certains villages du Khorassan. Ils professent pour les vaches un grand respect et n'admettent pas qu'on puisse tuer les veaux sans commettre un crime à peu près irrémissible. On serait tenté de considérer ces religionnaires comme les restes d'une colonie venue de l'Inde à une époque inconnue ; mais dans les anciennes idées des Guèbres, il se rencontre aussi beaucoup de traces d'une semblable vénération pour ces animaux, et il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que les gens dont je parle fussent les descendants d'une secte aborigène, et non pas des étrangers émigrés. Quoi qu'il en soit, je ne les ai vus qu'en petit nombre, et ils appartenaient aux classes les plus humbles. Naturellement ils ne se complaisaient pas à donner des détails sur leurs croyances, et je n'en ai pas su plus que ce que j'en rapporte. Ce serait cependant un point digne d'examen.

La seconde catégorie de dévots s'est formée depuis une centaine d'années tout au plus dans la Perse orientale ; elle a pour prophète un certain Séyd-Khayr-Oullah, qui se donne pour une incarnation de la divinité. Lorsqu'il devient vieux et que les infirmités commencent à le fatiguer, il réunit ses disciples et leur annonce qu'il va rajeunir, et qu'ils aient à ne pas s'étonner en le voyant paraître sous une forme qui ne leur est pas connue. Ayant ainsi prémuni son monde contre toute surprise, il entre dans un caveau où il a fait disposer d'avance un bain d'eau forte. Il se plonge dans la

Digitized by Google

cuve, et au bout de peu d'instants les fidèles restés en dehors, occupés à prier, voient sortir de là un très jeune homme qui n'est autre que le Séyd-Khayr-Oullah transformé. Depuis la première incarnation de ce divin personnage, il a changé deux fois de corps. Cette secte a fait de grands progrès dans le Seystan et dans le Khorassan, et elle s'est aussi étendue du côté de l'Inde. J'ai entendu dire que le Séyd était actuellement à Bombay ou dans les environs. Il est probable que cette religion, dont je ne connais pas d'ailleurs les dogmes ni la partie morale, n'est qu'une doctrine indienne plus ou moins défigurée. Outre ces deux sectes, il en existe bien d'autres, toutes plus étranges les unes que les autres ; il y a ensuite les restes des Sabéens, qui vont disparaître en laissant leurs idées un peu partout ; il y a encore les variétés multiples des yézydys, dans le Kurdistan ; mais tous ces cultes, en définitive, ne comptent pas de bien nombreux sectateurs. Je vais donc parler maintenant de la religion vraiment importante de la Perse, et par ses dogmes, et par le chiffre de ses adhérents, et par leur qualité. C'est la religion des *Ehl-è-Hekk*, ou *gens de la vérité*, appelés Nossayrys par les Arabes et les Turcs, et Aly-Illahys par les Persans.

Ces deux dernières dénominations indiquent l'une et l'autre une compréhension erronée du culte des religionnaires en question. La première, celle de *Nossayrys*, paraît les assimiler aux chrétiens, avec lesquels ils ont d'ailleurs certains rapports

Digitized by Google

assez curieux. L'autre suppose qu'ils considèrent Aly comme Dieu et n'adorent que lui. Une secte de ce genre, en effet, existe en Perse ; elle a aussi des partisans dans toute l'Anatolie, et, ce qui est plus singulier, c'est que l'histoire musulmane raconte qu'elle s'est formée du vivant même d'Aly, et que celui-ci, musulman zélé et convaincu s'il y en eut jamais, fut une fois tellement scandalisé des adorations qu'on lui offrait, qu'il tira son sabre pour en frapper celui qu'il regardait comme un idolâtre de la pire espèce. Malgré cette résistance du dieu, la religion dont il était l'objet persista et même s'étendit, et, je le répète, elle compte des représentants en Perse, ou plutôt il est difficile de les distinguer des musulmans schyytes un peu exaltés. Compris par ces imaginations ardentes, on conçoit ce que le culte exagéré des imams peut devenir. Ce n'est pas une singularité médiocre dans l'histoire de l'esprit humain qu'une religion prenant un homme pour son dieu, malgré cet homme, et lui survivant pendant de longs siècles. Les Aly-Illahys regardant le gendre de Mahomet comme une incarnation de la divinité, il est vraisemblable que les musulmans les jugent uniquement sur ce dogme, et, pour ce fait, les ont assimilés aux chrétiens.

Les Ehl-è-Hekk ont une doctrine bien autrement complexe que les Aly-Illahys, et aussi bien autrement digne d'étude. Musulmans d'extérieur, comme tous les autres dissidents, ils professent plus qu'eux, et tout autant que les juifs et les chré-

Digitized by Google

tiens, la haine et le mépris de l'islam. Ils considèrent le Prophète koreyschyte comme un imposteur pur et simple ; ils ne fréquentent pas les mosquées et ne font la prière que lorsqu'il le faut absolument. Pour les chrétiens, ils sont bienveillants ; ils n'en ont jamais reçu d'injures. Ils les considèrent à beaucoup d'égards, et d'accord en ceci avec l'idée que se sont faite les musulmans des deux cultes, comme des demi-coreligionnaires. D'ailleurs, il est chez eux un grand point qui les empêche de ressentir un éloignement aussi marqué que les musulmans à l'égard des croyances différentes de la leur : ils ne reconnaissent pas d'impureté légale. Si donc ils réprouvent l'islam, c'est comme doctrine dominante, oppressive, devant laquelle ils sont obligés de se cacher, et qui les gêne.

Une telle tolérance est tout à fait opposée aux principes des religions antiques. Toutes étaient basées sur la séparation de la nature en êtres et en choses pures et impures. Les Arians iraniens maintenaient sévèrement cette distinction, les Hindous de même. Les Grecs, dans leurs cultes mystiques, à Éleusis et ailleurs, ne reconnaissaient comme purs parmi les créatures humaines que les initiés. Les Italiotes repoussaient de même les profanes, dans une catégorie à part. Toutes les religions sémitiques, le judaïsme aussi bien que le culte d'Anaïtis, de Mylytta et du Melkart de Tyr, enseignaient des doctrines analogues. Enfin, l'Égypte n'était pas moins stricte que l'Inde dans

Digitized by Google

cette séparation de la nature animée et inanimée en deux catégories hostiles et irréconciliables. L'islamisme, en mitigeant ce principe chez les Sunnites, l'a pourtant adopté ; chez les Schyytes, il lui a laissé toute sa roideur, toute sa sévérité primordiale. Deux religions seulement dans le monde l'ont absolument supprimé, et l'une et l'autre, le bouddhisme et le christianisme, sont deux théories de réforme. Les nossayrys, comme elles, avec elles, par elles, ne reconnaissent pas d'autre impureté pour l'homme, même incroyant, que l'impureté morale provenant, non de ses opinions, mais de ses fautes. Ils n'en voient pas dans la nature, et le chien ni le porc ne sont impurs à leurs yeux. De même ils boivent du vin et en blâment l'abus et non pas l'usage.

Ils n'autorisent pas la polygamie. C'est un usage musulman que plusieurs grands seigneurs nossayrys ont adopté, il est vrai, par politique, non par relâchement, mais la religion le réprouve, l'opinion publique des sectaires les voit avec mépris, et cette déviation de la règle est rare. En principe, les femmes ne sont pas astreintes à la réclusion et peuvent se montrer aux étrangers sans violer aucun précepte; dans la pratique, tous les nossayrys doivent passer pour musulmans, comme tels ils sont alors contraints d'observer celle des règles sociales à laquelle les musulmans attachent le plus d'importance, et ils se bornent à recevoir facilement dans leur intérieur ceux de leurs coreligionnaires qui les visitent ordinairement, sans

Digitized by Google

d'ailleurs leur être apparentés en aucune manière. Dans les réjouissances nuptiales, ils vont plus loin encore : ils forment des danses, des espèces de rondes qui durent toute la nuit et auxquelles les femmes prennent part, donnant la main aux hommes et sans voile. Seulement, on a soin de mettre un surveillant à la porte de la maison, pour qu'aucun musulman ne puisse entrer. Ce fait est très ordinaire et aussi innocent qu'en Europe.

Les nossayrys épousent facilement des filles musulmanes. A la vérité, elles adoptent presque immédiatement la religion de leurs époux. Cette circonstance fait considérer de pareils mariages comme désirables. On assure que, de leur côté, les nossayrys ne donnent pas leurs filles à des musulmans. Ceci peut être vrai en théorie ; mais on citerait cependant des exemples du contraire, surtout dans les classes riches. Il est probable que le peuple est plus rigide, ayant moins de tentations de violer le précepte. Ce qui est positif, c'est que le divorce n'est pas admis, et si, par hasard, quelqu'un usant du bénéfice de la loi du Koran se le permet, il tombe aussitôt dans le mépris et est considéré comme un apostat.

Les nossayrys classent de la manière suivante les religionnaires avec lesquels ils sont en contact, et leurs propres fidèles : les *Ehl-è-Scheryet*, gens de la religion légale ; les *Ehl-è-Méréfet*, gens de la religion réfléchie ; les *Ehl-è-Terighet*, gens du progrès ; enfin les *Ehl-è-Héghighet*, gens de la religion vraie, ou *Ehl-è-Hekk*.

Digitized by Google

Les caractères auxquels ils reconnaissent les *Ehl-è-Scheryet* sont que ceux-ci ne font pas les prières nossayrys et ne les connaissent même pas, d'ailleurs n'observant rien des obligations qu'elles prescrivent. Aussi, bien qu'on ne considère aucunement ces gens comme impurs, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, s'abstient-on de leur parler jamais des matières de foi, et on n'entretient avec eux que des rapports purement mondains. On a surtout en vue, sous la dénomination d'*Ehl-è-Scheryet*, les Schyytes. Cependant les juifs, les guèbres, les chrétiens eux-mêmes, sont aussi, théoriquement parlant, compris dans la même dénomination, bien qu'on n'éprouve de répulsion réelle que pour les premiers.

Les *Ehl-è-Méréfet*, dont le nom éveille l'idée de gens qui commencent à réfléchir, qui approchent plus de la vérité que les autres, sont représentés par plusieurs classes de soufys. Ces hommes ne sont pas tenus pour nossayrys, sans doute ; mais, ayant renoncé aux autres cultes, on les suppose en voie de le devenir. Par les doctrines panthéistiques qui ont conduit plusieurs d'entre eux à se considérer comme des émanations plus ou moins directes de la divinité, et qui, quelquefois, les ont exposés à de graves persécutions, et même au martyre, ils arrivent presque, en effet, à se confondre avec les nossayrys et dans les basses classes de ces derniers principalement ; un certain nombre de saints soufys sont considérés, bien qu'à tort, du même œil que les personnages réellement sacrés

Digitized by Google

de la foi. Ce résultat est assez naturel dans l'état moral où se trouvent toutes les sectes religieuses de la Perse depuis un temps immémorial. Aucune n'est sans mélange ; toutes ont emprunté quelque chose à d'autres doctrines, même à celles qu'elles exècrent davantage ; l'islam persan est à demi hindou, à demi guèbre ; le parsisme ne se ressemble plus à lui-même ; rien de plus naturel donc que de voir quelques-unes des branches innombrables qui se partagent les soufys incliner avec force vers le nossayrysme. Il en résulte, chez les sectateurs réels et positifs de cette dernière religion, qu'ils se servent eux-mêmes du soufysme pour se dérober aux inquisitions musulmanes. Si leur dédain pour le culte, si leur oubli de la mosquée, si les propositions malsonnantes qui peuvent leur échapper attirent l'attention sur eux et leur font adresser des questions embarrassantes, ils s'empressent de se déclarer soufys et de traduire dans un sens figuré, qui se plie toujours à des interprétations orthodoxes, ce qui, dans leur langage, aura d'abord paru suspect. Et, en fait d'interprétations et de rapprochements, il n'y a rien au monde d'indulgent comme une intelligence persane.

A la faveur de cette confusion intéressée, dont les gens habiles parmi les nossayrys sont les premiers à se rire quand ils sont en confiance, l'habitude a été prise de vanter à l'excès et de mettre en avant, en toutes circonstances, les noms des soufys illustres auxquels les musulmans eux-mêmes sont accoutumés, avec beaucoup d'inconséquence, à

Digitized by Google

rendre d'éclatants hommages. Ainsi, par exemple, Djelaleddyn Roumy, l'auteur du Mesnevy ; Ferid-Eddyn-Attar, qui a écrit le Pend naméh, et surtout Baba Taher, dont les poésies en dialecte loure sont extrêmement estimées ; sa sœur, Byby Fatmèh, et le Scheykh Hémyr ; mais ce dernier, que les musulmans prennent pour un soufy, était, au fond, un véritable nossayry, et reconnu comme tel par les gens compétents.

Malgré les relations qui existent entre les *Ehl-è-Méréfet* et les nossayrys, la conscience et l'intimité de ceux-ci restent fermées à ceux-là. On les regarde avec faveur et bienveillance ; mais ils ne sont jamais admis à la participation des mystères ; on ne leur enseigne pas les prières, on ne leur indique pas le temps du jeûne, on ne leur fait pas connaître les principes de la foi.

D'un degré plus rapproché sont les *Ehl-è-térighet*, ou gens qui ont déjà progressé vers la véritable foi. Ceux-là, ce sont les Aly-Illahys proprement dits. Les Ehl-è-Hekk les considèrent d'assez bon œil, quoiqu'en réprouvant, en méprisant même ce que leur doctrine a, suivant eux, d'étroit et d'incomplet. Ils leur reprochent de s'arrêter au seuil de la vérité, et, en conséquence, les disent incapables de connaître et de comprendre leurs dogmes. Les droits et les prérogatives de la bonne croyance n'appartiennent donc ainsi qu'aux seuls *Ehl-è-heghighet*, ou gens de la religion certaine, autrement dits *Ehl-è-Hekk*, gens du vrai.

Ils se partagent en huit différentes sectes, qui

Digitized by Google

sont : les ibrahymys, les daoudys, les myrys, les sultan-Babourys, les khamouschys, les yadigharys, les schah-è-eyazys, les khanétaschys. Probablement il existe d'autres subdivisions, et on va voir tout à l'heure, par le principe fondamental de la religion même, combien il est difficile qu'il n'y en ait pas ; mais je n'ai jamais entendu citer que celles-là. Il me paraît de même probable que le nom de *khamouschy* est une expression générique injurieuse attribuée par les musulmans aux yézydys et transportée de ces sectaires aux nossayrys, avec lesquels les yézydys n'ont rien de commun. C'est l'abréviation de *tchéragh khamouschy*, les *éteigneurs de lumières*, et ce nom leur a été donné parce que les moullahs zélés ont répandu l'opinion parmi leurs ouailles que les nossayrys ont l'habitude, dans leurs assemblées nocturnes, où les hommes et les femmes sont tous réunis, d'éteindre les lumières et de s'accoupler au hasard, le père avec la fille, la mère avec le fils. Cette calomnie, appliquée à bien des sectes et partout, un peu trop violente pour ne pas être absurde, est d'ailleurs tout à fait en contradiction avec l'ensemble des opinions nossayrys. Elle ne contribue pas peu à augmenter l'aversion des Ehl-è-Hekk pour les moullahs. Un de leurs chefs donnait un jour à un chrétien une démonstration assez curieuse de la fausseté de l'accusation. Sa manière d'argumenter ne serait pas à la disposition de tout le monde. Ce saint personnage a sept fils, qui tous, sans exception, lui ressemblent d'une manière frappante. Il

Digitized by Google

disait en les montrant : « Moins que personne je dois être soupçonné de me soustraire aux obligations de ma croyance. Si donc l'infamie dont on cherche à nous noircir était usitée chez nous, comment mes sept enfants pourraient-ils m'être si semblables ? »

En retranchant donc le nom des khamouschys, il reste sept sectes. Mais, à l'appui de ce qui a été dit, qu'il devait y en avoir davantage, on peut ajouter que le personnage cité tout à l'heure est lui-même en voie d'en former une. Par sa naissance, il est déjà vénérable aux yeux de ses coreligionnaires ; et, en outre, il a su prendre sur sa secte particulière une telle autorité, et inspirer une si haute idée de ses vertus et de son pouvoir mystique, que, de son vivant, beaucoup de gens le considèrent comme un nouveau point de départ pour une réforme de la religion antique. Il n'est pas le seul dans cette situation ; et chaque grande division de la Perse, à toutes les époques possibles, a vu et voit surgir de tels hommes, dont le souvenir s'efface plus ou moins rapidement, mais quelquefois subsiste. Les sept sectes reconnues doivent leur existence à des individualités de cette espèce.

Tous les nossayrys sont unanimes pour admettre qu'avant les temps, Dieu existait seul, dans un état d'immobilité qui n'était pas la mort, mais qui n'était pas non plus le mouvement. Cette situation, appelée *serr*, le mystère, et qui formait l'état normal de la divinité, état auquel elle retournera, n'est interrompue que par l'existence du monde.

Digitized by Google

Cette existence est purement accidentelle et transitoire. La nature animée et la nature inanimée sont des formes différentes d'émanations divines qui toutes s'évanouiront un jour, laissant dans sa nudité réelle l'irradiation qui leur donna la vie, qui est en elles la seule existence positive, et qui retournera à sa source, c'est-à-dire au dieu immobile. Autrement dit, sous différentes apparences et dans différents états, et à différents degrés de liberté sous l'enveloppe et la contrainte des formes, il n'y a pas autre chose dans l'univers que Dieu, et l'univers lui-même est Dieu. Et ce point est si net dans l'esprit des nossayrys de toutes les classes qu'un d'entre eux, peu lettré, que je raillais un jour de s'être servi de l'expression *Khodavend-è-Alem*, le maître du monde, attendit qu'il n'y eût plus de musulmans dans la chambre et me dit en levant les épaules : « C'est pour ces ânes que je parle ainsi. On sait bien qu'il n'y a pas de Dieu et qu'Allah est une sottise. »

Dieu, et on voit ce qu'ils entendent par ce mot, c'est-à-dire l'énergie primordiale que, suivant l'usage soufy, on désigne le plus ordinairement par des comparaisons, telles que *doura*, la perle ; *padschahem*, mon roi ; *khavendkâr*, le maître ; *sultan Ishak*, ou *Schah Khouschyn*, et bien d'autres ; Dieu s'étant tourné vers l'œuvre de la création, une partie de son essence y fut employée ; la matière forma les sept climats qui divisent la terre, le globe reposa sur le dos du bœuf mystique, dont les pieds s'appuyèrent sur le dos du poisson.

Digitized by Google

Ces idées, toutes indiennes, ont été également adoptées par l'islamisme. Alors une autre fraction de la nature divine, se transformant sous une nouvelle influence, donna naissance aux êtres animés.

A la tête de ceux-ci, parurent d'abord des personnages dont le caractère humain est si vague qu'on y reconnaît sans peine les bodhisattwas primitifs ou partisans de Sakya-Mouny. Ils sont placés tout près de Dieu, et la formule théologique définit ainsi les cinq individualités : Pyr Padscham ou Pyr Benyamyn, est *la loi*, la divinité pure et le *mystère ;* Pyr Daoud est le *croyant ;* Pyr Rezbar est le *communiant ;* Pyr Mousy est le *registrateur.* L'absence d'une seule de ces créatures ou de ces créations, ou, pour mieux dire, de ces émanations, aurait rendu la formation de l'univers impossible.

Les cinq puissances, ayant pris leur rôle, se mirent aussitôt à le remplir. Pyr Padscham, ou l'Essence divine non transformée, promulgua la règle du monde ; et, pour lui donner la vitalité, commença lui-même par la suivre. Il fallut que chacun, ici-bas, fût placé dans une dépendance religieuse vis-à-vis d'un personnage saint, image de la loi et source de la règle à son égard. L'Essence divine, se conformant la première à ce précepte, choisit pour *Pyr*, ou guide spirituel, Benyamyn. Il devint ce que les nossayrys appellent son recommandé, *ser-sepourdeh*, et fut ainsi, à certains égards, dans sa dépendance.

Pyr Benyamyn, le guide spirituel de l'Essence divine, son *rahber*, et l'incarnation de la loi, de la

Digitized by Google

condition sous laquelle l'existence du monde est possible, fut le résumé des prescriptions religieuses de toute nature. Ces règles ont pour symbole et pour consécration un jeûne annuel de trois jours. Mais tous les nossayrys n'acceptent pas la nécessité canonique de cette pénitence. Quatre sectes seulement, les ibrahymys, les daoudys, les myrys et les sultans-babourys, s'y soumettent ; encore les daoudys se distinguent-ils des autres en avançant d'un jour l'époque du jeûne et en le rompant un jour plus tôt. Cette période expiatoire se place à l'équinoxe d'automne ; elle diffère du jeûne musulman, non seulement par sa durée, qui est infiniment moindre, mais surtout par sa sévérité. Il n'est pas permis de manger ni avant le lever du soleil, ni après son coucher, au delà de ce qui est strictement nécessaire pour soutenir les forces.

Pyr Daoud, incarnation de la foi, donna aux quatre autres manifestations divines l'énergie nécessaire pour poursuivre leur œuvre. Sans lui, l'action n'était pas possible, ni le mouvement, ni le progrès, ni le salut. Si donc l'Essence divine pure se tourna vers Pyr Benyamyn dans l'attitude de la soumission, ce fut sous l'influence de Pyr Daoud. Mais la foi envers la loi entraîne nécessairement un mode de conduite conforme à la loi. Si la foi est le mobile du mouvement, elle n'est pas le mouvement lui-même. Ce fut Pyr Rezbar qui le donna, en indiquant la route dans laquelle le croyant devait marcher et au bout de laquelle se trouvait le salut.

Digitized by Google

Les nossayrys n'admettent pas, en effet, la justification sans les œuvres ; et le caractère de celle-ci est lié étroitement à une morale rigoureuse et sévère, par ce motif que, tous les hommes, tous les êtres, toutes les choses n'étant, en réalité, et sous toutes les apparences possibles, que des émanations divines, mal agir vis-à-vis de l'homme, maltraiter les animaux, abuser des choses, c'est directement offenser la divinité, non pas, comme dans les idées chrétiennes, parce que c'est aller contre ses ordres, mais parce que c'est s'attaquer à elle positivement et lui faire la guerre, pour ainsi dire, corps à corps. Pyr Rezbar fixa donc les devoirs étroits d'une moralité rigide comme absolument inséparables de la foi. Il n'admit pas, et les nossayrys n'admettent pas qu'on puisse être un croyant en manquant à quelqu'une de ces obligations morales. Le vol, l'adultère, le mensonge sont, non pas des fautes, non pas des péchés, non pas même des crimes, mais de véritables sacrilèges, et, pour ainsi dire, des déicides. Il en résulte que la morale, chez les nossayrys, est de beaucoup la partie la plus importante de la religion ; elle est même presque tout, car la prière passe, aux yeux des Ehl-è-Hekk, pour de peu de nécessité, et le culte y est très secondaire. Si l'on se reporte aux doctrines bouddhistes de l'Inde, aux époques primitives des développements de cette foi, on trouvera presque partout le même état dogmatique.

Ce point de vue admis, la charité en est assurément l'expression la plus directe. Aimer les hommes

Digitized by Google

et les servir toujours, c'est s'aimer soi-même ; et les nossayrys, qui donnent aux autres religionnaires le nom d'*aghyar*, *étrangers*, s'appellent entre eux, *yar*, *amis*. Ils doivent vivre dans la concorde et la paix. Aussi Pyr Rezbar porte-t-il communément le titre de : *préposé à l'office du pain*, et c'est lui qui institua la communion. Cette cérémonie, le grand point du culte, s'appelle comme le sacrifice de la messe, l'Office, *Khedmet*. Il n'y a point d'époque régulière pour sa célébration ; mais tout événement de quelque valeur, toute disposition à faire acte de foi y donne lieu. Le premier Office qui se soit accompli dans le monde le fut après la création par les cinq premières Manifestations Divines. Elles se réunirent, prirent un bœuf, et, l'ayant sacrifié, en firent un repas commun. Lorsqu'elles se trouvèrent en présence du festin mystique, Pyr Daoud fit la prière. Après la prière, il invita Pyr Rezbar à diviser le mets en autant de portions qu'il y avait d'assistants ; celui-ci obéit. Sur une seconde injonction, il remit à chacun la part qui lui revenait. Ainsi tous mangèrent, sous l'inspiration d'un même sentiment de fraternité et d'union, après avoir rendu hommage en commun à la puissance divine dont ils étaient émanés. L'amour mutuel qui les animait, le désir de se plaire et la crainte de s'offenser, se manifestèrent ainsi et constituèrent le premier acte louable qu'ait vu la création. Il fut aussitôt inscrit par Pyr Mousy, chargé de cette fonction.

A l'égard des quatre autres puissances divines,

Digitized by Google

l'emploi de Pyr Mousy ne paraît pas avoir une grande importance. Il est peu essentiel que ne se perde pas le souvenir des bonnes actions d'êtres si purs qu'ils n'en peuvent guère commettre de mauvaises que par surprise. Mais, vis-à-vis des autres émanations qui constituent plus communément l'ensemble des êtres et des choses, cet enregistrement était d'une nécessité absolue.

En effet, après les cinq grandes personnalités célestes dont il vient d'être question, et dont l'une, *Pyr Padscham*, ou l'Essence divine restée incorporelle, retourna bientôt à son repos organique, parurent les multitudes d'émanations qui constituent l'univers, chacune avec sa forme et son apparence spéciale, et, parmi elles, les hommes. Ceux-ci vinrent au monde pourvus de deux moteurs moraux ; l'un est *ègl*, la raison, le discernement, qui ne peut que les pousser au bien ; l'autre, est *néfès*, la concupiscence, qui les entraîne constamment vers le mal. Ils ont à écouter l'une et à se défendre de l'autre, de sorte que, malgré la divinité fondamentale de leur nature, ils sont exposés à des chutes nombreuses. C'est ici que l'intervention de Pyr Mousy devient nécessaire. Il pèse les actions des hommes et tient compte de chacune suivant sa qualité et sa valeur.

Abandonnés à eux-mêmes, les hommes n'auraient pu garder l'équilibre entre leurs deux moteurs, car la force de la concupiscence est sensiblement supérieure à celle du discernement. Mais l'ordre qui présidait à l'organisation du monde

Digitized by Google

vint en aide. Les quatre émanations célestes qui, les premières, avaient paru dans la création, et, concurremment avec Pyr Padscham, en avaient déterminé les lois, les observèrent de tous points, comme Pyr Padscham avait fait lui-même, et moururent. Mais après elles, une série d'incarnations supérieures se montrèrent sur la terre et vinrent, d'époque en époque, renouveler le sentiment du vrai et du juste et rallier les intelligences obscurcies autour de l'idée ravivée du devoir. Les nossayrys déclarent qu'il y a un nombre infini de ces apparitions d'existences réformatrices qui ont eu lieu dans les pays les plus différents et, à bien dire, dans toutes les contrées de la terre. Mais ils reconnaissent aussi que, pour leur compte, ils ont oublié ou même ignoré la majeure partie de ces manifestations dont beaucoup, d'ailleurs, ne les concernaient pas. Celles dont ils font mention se ressentent du milieu dans lequel ils vivent. Ainsi, ils reconnaissent pour des incarnations divines Abraham, Zoroastre, Moïse, Jésus-Christ, Aly et bien d'autres ; et, s'ils étaient en contact ordinaire avec les Chinois, avec les Indous, avec les protestants d'Europe, il est probable qu'ils ne feraient aucune difficulté d'accepter aussi comme des incarnations Confucius, Brahma, Luther et Calvin. Cependant, ils ne se croient obligés qu'à du respect envers la mémoire de ces dieux de passage, d'abord parce que ce n'est pas directement pour eux-mêmes que ceux-ci sont venus, ensuite parce que, depuis lors, d'autres se sont révélés

Digitized by Google

qui ont réellement vécu pour les croyants de la Perse. Ce sont les pyrs particuliers des sept sectes nossayrys.

On place communément l'existence de ces incarnations vers l'époque des premiers khalifes abbassides. Plusieurs ont paru en même temps. Ainsi Pyr Daoud, le dieu des daoudys, était contemporain de Pyr Ibrahym, le dieu des ibrahymys.

Voilà le grand point de la doctrine des nossayrys. Ils reconnaissent, sans nul doute, un dieu dont ils font partie eux-mêmes et auquel ils se déclarent inférieurs, comme la partie l'est au tout, mais ils ne s'adressent jamais à lui. Ce dieu-là, d'où la nature entière, les choses, les êtres sont émanés, est trop absorbé dans le résumé de toutes les conceptions qu'il représente. Il est, il existe ; il est la source de la raison suprême, bien plus, comme on va le voir, il est la fin, le but de toute la création ; mais, dans la durée de l'existence terrestre, ce ne sont que ses manifestations apparentes qui peuvent avoir quelque intérêt pour l'homme, parce que, seules, ces manifestations apparentes, en redressant l'erreur morale, en relevant l'entendement, en dirigeant d'une manière plus sûre les efforts vers le bien, exercent sur l'humanité une influence salutaire. Les nossayrys ne se préoccupent donc absolument que des pyrs, comme les gnostiques ne se préoccupaient que des éons. Les prières qu'ils adressent à ces dieux se ressentent fortement de la préoccupation des idées de moralité qui surtout les dominent. Ce sont, par le fait,

Digitized by Google

des conseils que les croyants donnent à leurs auditeurs et se donnent à eux-mêmes sous forme d'hommage à celui qui est venu les diriger vers le bien. Les formules d'adoration sont rares, brèves ; et, en effet, l'homme n'étant qu'une parcelle de Dieu tombée, étant un dieu comme son Pyr, comme l'essence divine pure elle-même, c'est perdre des paroles sans nul profit et sans nul motif valable, que de multiplier les effusions de respect. L'utile, c'est de s'efforcer soi et les autres d'être toujours en garde contre la concupiscence pour empêcher la chute de devenir plus profonde, et exciter l'entendement pour donner lieu à Pyr Mousy d'enregistrer une somme d'actions louables qui puisse déterminer une élévation dans la condition dégradée du dieu déchu. L'important est d'amener ces résultats ; tout ce qui constitue cette espèce de culte n'a d'autre but que d'activer cette restauration de l'homme dans la pure condition divine, et c'est pourquoi ce culte n'est que la reproduction perpétuelle de l'ordre établi, dès le commencement du monde, entre les cinq émanations divines primordiales.

Chaque nossayry possède de naissance, ou, lorsque c'est un converti, possède par choix un pyr dont il est le *recommandé*, comme l'essence divine pure a été le *sersepourdèh* de Pyr Benyamyn. Tous les pyrs étant également des incarnations célestes, tous sont également bons, et les règles qu'ils ont données sont également à suivre ; par conséquent leurs *sersepourdèh* marchent, les uns

Digitized by Google

comme les autres, dans la bonne voie. Cependant, chaque secte préfère naturellement son dieu et déclare sa doctrine plus élevée ou plus conforme aux vrais besoins de la régénération de l'homme, et quand cette doctrine est manifestement assez terre à terre, comme celle des khanétaschys, par exemple, elle est la meilleure pour ceux qui la goûtent, parce qu'elle est plus simple et suffisante. Il existe des différences semblables dans le bouddhisme, partagé en grand et petit véhicule. Des conflits graves ont éclaté souvent entre ces diverses observances. Si un nossayry s'aperçoit que les prescriptions de sa secte ne lui suffisent plus, il adopte celles d'une autre plus sévère ou plus relevée de doctrine, et cela ne constitue pas une apostasie.

Outre le Pyr ou patriarche, qui de son vivant était la règle visible et dont on suit les enseignements, chaque nossayry doit encore se fortifier par les conseils d'un contemporain que l'on appelle le *délyl*, le *motif*, la *cause déterminante*, parce que ce personnage est chargé de diriger la conduite de son disciple dans la voie droite et de l'éclairer de façon à ce qu'il ne puisse s'égarer. Par le fait, il tient la place du Pyr. Mais il semblerait que, dans les époques modernes, ces fonctions délicates ont beaucoup perdu de leur importance et se bornent à peu près à des pratiques cérémonielles. Lorsqu'un enfant vient au monde ou lorsqu'un étranger se convertit, on rassemble un certain nombre de fidèles. Le répondant de l'enfant ou

Digitized by Google

le néophyte lui-même paraît au milieu de la réunion, et se place debout devant le délyl. Celui-ci porte à son cou un mouchoir de soie dont le présenté a dû faire les frais. Il prononce quelques paroles sacramentelles qui admettent le néophyte au nombre des croyants, et aussitôt celui-ci va baiser la main de tous les assistants, en commençant par les plus éminents en dignité religieuse et finissant par les moindres. Ensuite on fait une prière qui, comme toujours, est un résumé de conseils moraux. La prière achevée, on s'asseoit pour la communion.

Chaque réception produisant un mouchoir de soie, au bout de quelque temps ces offrandes s'accumulent. Le délyl, alors, est en droit de les vendre, et leur produit lui appartient légitimement. Mais comme tous les délyls doivent être issus d'une origine commune qui remonte au premier d'entre eux, Djunéyd, contemporain des pyrs actuellement adorés, il arrive fréquemment qu'il n'y a pas de délyl dans la localité où s'accomplit la présentation. On obvie à cet inconvénient en choisissant un substitut qui remplit le rit consacré et reçoit le mouchoir au nom d'un délyl véritable. Lorsque trop de mouchoirs se sont amassés dans les mains de ce remplaçant, il doit également s'en défaire et en envoyer le prix au légitime possesseur, au délyl dont il est le vicaire. Si cette condition n'est pas à remplir, pour un motif ou pour un autre, le produit de la vente est appliqué à une communion. Il est remarquable que le don des

Digitized by Google

mouchoirs joue un grand rôle au Thibet, pays essentiellement bouddhiste.

La communion est la même cérémonie qui fut accomplie aussitôt après la création par les cinq intelligences divines réunies. Tous les comestibles sont convenables ; mais l'usage qui prévaut généralement dans les circonstances importantes, c'est d'acheter un mouton, et dans les occasions moindres, du sucre candi. Quelquefois le mets présenté pour l'office, *khedmet*, est l'offrande pieuse d'un des assistants ; mais le plus souvent c'est le produit d'une collecte que les fidèles ont faite entre eux. Ce mets destiné à la communion se nomme *myaz*, offrande, comme la somme d'argent employée pour se le procurer. L'action de tuer le mouton se nomme *gourban*, le sacrifice, et s'il s'agit d'un bœuf, circonstance rare et tout à fait solennelle, *gavbourân*, la *rection* du bœuf. Le pyr, ou à son défaut un de ses descendants, se place au milieu de l'assistance réunie pour la communion. Auprès de lui est le délyl. Chez les ibrahymys et les khanétaschys, peut-être aussi dans les autres sectes, il existe une dignité héréditaire spéciale pour l'accomplissement régulier de cette cérémonie: c'est celle du *khalifeh*, chargé, sous la direction du pyr ou du délyl, de faire les parts et de les distribuer à l'assistance. Lorsque dans une assemblée il n'y a ni pyr, ni délyl, ni khalifeh, on élit, pour la circonstance, des représentants de ces émanations célestes, qui opèrent comme elles auraient fait elles-mêmes, et la communion n'en est pas moins

Digitized by Google

sanctifiante et méritoire. Mais s'il se trouve présents des descendants de ces prêtres-dieux héréditaires, il va sans dire qu'ils occupent la place et les fonctions vouées à leurs ancêtres, et, fussent-ils en bas âge, on leur rend absolument les mêmes honneurs. Cette règle est tellement stricte et fait si bien abstraction de toutes circonstances accessoires qui pourraient passer pour dirimantes, qu'un homme nossayry que je connais et qui, dénué de toutes ressources, remplit un emploi assez mesquin de domesticité, ne prend pas moins dans les assemblées religieuses une place élevée, parce qu'il est descendu d'un pyr ; et des personnages de considération dans le monde, des riches auxquels il est appelé souvent à rendre les services que sa place indique, non seulement le traitent avec des égards marqués, en toutes rencontres, autant que cela se peut faire sans contrevenir à la règle du secret, mais, dans les réunions religieuses, ne s'approchent de lui qu'en lui baisant la main. Ainsi la transmission de la particule divine individuelle s'opère du pyr, du délyl, en second lieu, et en troisième du khalifeh, aux descendants de ces trois incarnations, sans emporter aucunement le même caractère de sainteté, de pureté, mais, toutefois, dans un degré supérieur à l'état où elle se trouve chez le commun des hommes.

Lorsque la communion va avoir lieu, le président indique à chacun sa portion, qui lui est remise par le personnage préposé à cet effet. Personne ne peut cependant y toucher, avant que le chef n'ait

Digitized by Google

donné un nouveau signal, en commençant lui-même à manger.

Il arrive, le plus ordinairement, qu'outre les parts des assistants, on en réserve encore un certain nombre pour des absents. Dans d'autres cas, les morceaux, se trouvant trop forts, ne peuvent être consommés sur place. Alors, on a trois jours devant soi, pour en assurer la remise ou la disparition. Si les trois jours sont prêts de finir sans que le résultat légal ait été atteint, on doit donner immédiatement ce qui reste aux membres de la secte qui a fait l'*office*, le *khedmet*, et qui habitent dans la localité. S'il n'y en a pas, à d'autres religionnaires nossayrys ; à leur défaut, à des aly-illahys ; mais s'il n'y a pas non plus d'aly-illahys, il faut rigoureusement le livrer aux chiens ou aux animaux, jamais à des musulmans, parce que, disent les nossayrys, si les animaux sont, dans leur essence divine, plus éloignés qu'un homme quelconque, fût-ce un musulman, de la pureté organique, du moins ils ne sont animés d'aucun mauvais vouloir systématique contre les fidèles.

Après que les dispositions nécessaires ont été prises pour la consommation des comestibles consacrés, le chef de l'assemblée fait une allocution qui dure plus ou moins longtemps, suivant la gravité de la circonstance et le degré de ferveur des assistants. Ensuite lui ou quelque autre chante, en s'accompagnant sur une espèce de mandoline appelée *târ*, des poésies religieuses empruntées presque toujours à des poètes soufys, et qu'ils

Digitized by Google

interprètent à leur manière. Il est remarquable qu'aucune de ces compositions n'existe en langue persane ; toutes sont en turc djaghatay ou azerbeïjdjany, en loure, ou en kurde. Plusieurs sont assez anciennes, sans cependant, du moins quant à celles que j'ai vues, dépasser une antiquité de trois ou quatre siècles au plus.

Ici se place la question de savoir si les nossayrys ont des livres. Les musulmans affirment que non ; les nossayrys eux-mêmes déclarent qu'ils n'ont rien d'écrit que les poésies dont je viens de parler. J'ai cependant des raisons de penser que ce n'est pas la vérité. Il doit exister, au moins dans deux ou trois localités, de véritables bibliothèques qui, autant que je peux le savoir, comprennent bien une vingtaine de volumes. Quant au contenu de ces ouvrages, dont je ne saurais pourtant affirmer l'existence qu'avec beaucoup de réserve, mais dont j'ai bien des raisons d'admettre la réalité, je ne le connais pas. L'intérêt serait grand à pouvoir s'assurer du fait d'une manière décisive ; je suis très enclin à admettre que la valeur historique de ces écrits doit être considérable, soit qu'ils se rapportent à des faits matériels, soit qu'ils appartiennent à la philosophie pure. Le principal de ces livres porte, dit-on, le nom de *Ketab-è-Sendjenâr*, le Livre de Sendjenâr, ou encore de *Ketab-è-Tchehar-Melek*, Livre des Quatre Rois. Ce que l'on m'en a dit paraît rapprocher si bien la doctrine des Ehl-è-Hekk des idées fondamentales du bouddhisme indien, que je n'ose reproduire ces détails, crai-

Digitized by Google

gnant que la façon dont j'ai interrogé n'ait dicté les réponses, ce qui arrive souvent en Perse. Par exemple, les noms des quatre manifestations primitives actives, Pyr Benyamyn, Pyr Rezbar, Pyr Daoud et Pyr Mousy, seraient de faux noms, ce qui est, en soi, très vraisemblable, et il faudrait mettre à la place des noms de Bouddhas connus par les livres de l'Inde. Je n'ose pas accepter ce fait pour très authentique, cependant il est possible. Mais voici un autre détail assurément digne d'être relevé : ces livres seraient écrits en kurde, le kurde serait considéré comme la langue sacrée. Cependant, comme le kurde des environs de Kirmanschah (et c'est de ce dialecte qu'il s'agit ici) a beaucoup de rapports avec l'ancienne forme du persan que l'on appelle *lekhy* et que les Guèbres emploient encore entre eux, il est probable que cette langue sacrée est du lekhy, fait qu'il serait encore très intéressant de rechercher et qui donnerait, s'il se vérifiait, l'âge exact de l'introduction du nossayrysme en Perse.

Les mouchoirs de soie offerts aux délyls ou à leurs représentants, à l'occasion du *khedmet*, ne sont pas la seule redevance que les fidèles payent à leurs supérieurs religieux. Il est aussi établi que chaque croyant doit donner, par an, sept schahys et demi, à peu près dix sous pour les pyrs. Cet argent, appelé *myaz*, est remis aux descendants de ces personnages, que l'on appelle *pyrzadehs*, du pyr, ou, à l'imitation des musulmans, *séyds*. Les séyds vivent jusqu'à un certain point de ces au-

Digitized by Google

mônes, qui leur permettent de consacrer une partie de leur temps aux fonctions pieuses.

Ainsi armés de moyens de sanctification et entouré de guides spirituels qui doivent venir au secours de sa faiblesse, l'empêcher de s'égarer, le nossayry n'est pas encore censé avoir tout ce qu'il faut pour lutter contre les instigations de la concupiscence. Sa religion lui impose de se choisir un frère, *burader*, ou, si c'est une femme, une sœur, *khaher*. Avec lui ou avec elle se partage le mérite ou le démérite de toutes ses actions. Serait-on le pire des hommes, si l'on a eu le bonheur de s'associer à un personnage vraiment saint, il est possible que, par tel ou tel arrangement, on fasse plus de progrès vers le salut que si l'on était soi-même dans les limites du devoir. D'ailleurs, le frère doit compter en toute occasion sur l'appui de son frère. Il vit dans son intimité et est en droit de le réprimander, lui, sa femme et ses enfants, toutes les fois qu'il le juge nécessaire, y aurait-il entre eux, au point de vue social, une grande différence de rang. En général, ces adoptions ont beaucoup d'influence sur la vie et les actions des nossayrys. Elles sont l'objet d'un profond respect, et ce lien créé par la religion est tenu pour au moins aussi sacré que celui de la nature. Il existe de même, dit-on, des associations fraternelles d'homme à femme. Ces adoptions sont les plus sacrées de toutes. Pour l'intérêt de la sœur ou du frère adoptif on doit quitter sa femme ou son mari, ses enfants et ses parents. Des rapports trop in-

Digitized by Google

times, intervenant dans un tel lien, sont considérés comme plus criminels encore que l'inceste. En général, ces sortes d'unions ne se contractent pas sans de mûres réflexions et sans l'avis du séyd, sous la direction spirituelle duquel on est plus particulièrement placé. Comme on le consulte dans toutes les affaires un peu graves, et surtout dans ce qui touche à la vie morale, à plus forte raison un homme a-t-il besoin de ses conseils lorsqu'il veut choisir une sœur, ou une femme lorsqu'elle prétend se donner un frère. Le séyd, avant d'exprimer une opinion, a toujours soin de s'enquérir de l'âge respectif des deux personnes qui se recherchent. Pour un jeune homme, il faut que la femme soit âgée ; pour un vieillard, autant que possible, une jeune fille convient. L'expérience et la froideur de tête de l'un doivent suppléer à ce qui manque à l'autre sous ces rapports. Ensuite, il est à propos que le directeur connaisse les caractères qui veulent se rapprocher. A un homme léger d'esprit, il ne recommandera pas l'union avec une femme d'humeur semblable. Enfin, quand il a donné son consentement, on fait comparaître les deux parties dans une réunion où l'on communie et désormais ils sont frère et sœur. Les nossayrys prétendent que ce lien a une influence très heureuse, dans la plupart des cas, sur la moralité de ceux qui l'ont contracté. Cependant, quelque soin que l'on prenne pour en maintenir la pureté, il arrive parfois des excès d'abandon et de tendresse qui passent les bornes prescrites. Il y a peu de

Digitized by Google

temps, un jeune homme des environs de Téhéran avait choisi pour sœur une femme d'une quarantaine d'années, ce qui est beaucoup en Asie. A force de vivre dans son intimité, il prit pour elle une passion violente. Il chercha à la lui faire partager ; voyant que ses efforts n'aboutissaient qu'à des remontrances, il employa la force. Elle se plaignit. Le coupable prit la fuite ; mais, signalé à tous les gens de la religion, il fut atteint dans le sud de la Perse et mis à mort. Les nossayrys prétendent que, si l'on n'usait pas des moyens les plus extrêmes pour maintenir intacte la pureté des unions fraternelles volontaires entre hommes et femmes, la religion perdrait un de ses plus puissants moyens de perfectionnement. On trouvera assurément remarquable une institution de ce genre en Asie. Telles sont les principales sauvegardes dont la moralité de chaque nossayry est entourée.

Cependant, malgré tant de précautions, tant de soins, tant de surveillance, le nossayry est homme ; il lui arrive de succomber, absolument comme aux sectateurs de toutes les autres religions, pour parfaites qu'elles soient. Mais, de même que ces dernières, la foi des Ehl-è-Hekk annonce au coupable l'inévitable châtiment. Si ses fautes ont été médiocres, il renaît sous la forme humaine, mais dans une condition plus ou moins misérable. Toutes les peines qu'il endure sont des conséquences de sa vie antérieure ou bien des nouvelles erreurs dans lesquelles il s'engage. S'il a commis des crimes

Digitized by Google

énormes, il revient les expier dans des conditions odieuses, comme reptile, comme insecte, comme bête de proie vouée à une existence tourmentée et sans repos. Mais ce châtiment n'est pas, à proprement parler, une vengeance : c'est une purification indispensable. Plus dure est sa vie, plus énergique est la correction, plus certaine et plus complète est alors la purification. La nature la plus rebelle, celle à laquelle le *néfès*, la concupiscence s'est le plus fortement attachée, parcourt ainsi un cercle de mille et une existences, et, au bout de ce temps, elle est inévitablement débarrassée de toutes ses souillures. C'est la plus longue expiation que l'homme-Dieu puisse subir dans les plus mauvaises conditions possibles. Mais il n'est pas nécessaire ni inévitable qu'il traverse une si longue série d'épreuves : c'est là que l'observation de la règle, en fournissant aux registres de Pyr Mousy un maximum de bonnes actions, concourt efficacement à la délivrance de l'étincelle divine. La créature qui, sous quelque forme que ce soit, observe les lois fixées par Pyr Padscham, arrive beaucoup plus rapidement que les autres au sommet de l'échelle ascendante des existences. Elle fait bien moins de pas en arrière. De degrés en degrés, de naissance en naissance, elle s'élève bientôt jusqu'au rang des pyrs, des dieux mortels, et parvenue à ce point, lorsque l'âme abandonne sa forme corporelle, elle retourne au foyer céleste d'où au jour de la création elle était émanée. Dès lors, elle ne s'en sépare plus. Elle est Dieu, comme

Digitized by Google

avant d'avoir commencé la série et l'enchaînement de ses incarnations. Elle n'est pas Dieu individuellement, parce que l'idée de Dieu repousse toute idée de fractionnement et de fini. Elle est Dieu dans son immensité incalculable. A la fin des temps, lorsque les dernières existences, les plus récalcitrantes, auront achevé leurs purifications, tout ce qui n'est que forme disparaîtra, et l'éternité, suivant toutes ses conditions d'amplitude, régnera seule. C'est ce moment, qu'en empruntant d'une manière inexacte l'expression musulmane de Rouz-è-Djéza, le jour du jugement, le jour de la distinction des bons et des mauvais, les nossayrys considèrent comme la fin des siècles.

Plusieurs saints personnages nossayrys ont porté témoignage de la réalité des existences successives. Scheykh Hémyr affirmait qu'il avait gardé la mémoire de quelques-uns des états antérieurs traversés par lui. Entre autres, il se souvenait d'avoir été fabricant de nattes de paille.

Comme tous les hommes pris ensemble ne sont qu'une fraction de la nature divine, tous les hommes sont solidaires. C'est pourquoi le nossayrysme a inventé tant de moyens de diriger la vie de l'individu. Mais les frères et sœurs d'adoption qui influent sur lui dans la vie intime et passent à son compte une part de leurs bonnes œuvres, mais les assemblées de communion qui entretiennent chez lui la ferveur, mais les séyds, les khalifehs et leurs représentants qui surveillent la pureté de sa foi, toute cette conception serait incomplète, il

Digitized by Google

lui manquerait un régulateur indispensable, s'il n'avait pas une direction suprême, et c'est à quoi l'organisation religieuse a veillé. Dans une des villes du sud de la Perse réside actuellement un personnage qui concentre entre ses mains l'autorité supérieure en matière spirituelle, qui sait et dit ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire. Son action s'exerce par l'intermédiaire des missionnaires qu'il envoie une fois l'an dans tous les lieux où il y a des fidèles. Ces délégués apportent aux séyds de chaque localité une sorte de lettre pastorale qui contient des instructions et des encouragements. Il paraît que la dignité de chef suprême de la religion n'est pas le partage exclusif des descendants des pyrs, et que le premier croyant venu peut y parvenir. Mais comment l'élection a-t-elle lieu ? c'est ce que j'ignore ; j'ignore aussi quels sont les électeurs. Ce que je puis affirmer, c'est que j'ai vu les ordres d'un chef spirituel de district exécutés par ses ouailles à près d'un mois de marche de sa résidence, et cet homme, vénéré comme un saint par ses coreligionnaires, était un des êtres les meilleurs, les plus honorables, les plus modestes et les plus doux que j'aie jamais connus.

Avec ce profond mépris pour la matière qui les anime, avec leur persuasion que cette matière n'est autre chose que l'impureté, qu'elle seule met obstacle à l'apothéose instantanée du Dieu complet, il n'est pas tout à fait rationnel de voir les nossayrys pousser à l'extrême le culte des reliques.

Digitized by Google

C'est cependant ce qui a lieu. On conserve en différents endroits des objets ayant appartenu à des pyrs, et ces témoins de l'existence de personnages si vénérés inspirent un grand respect. J'ai connaissance, entre autres, d'un tapis et d'un bonnet honorés d'une ferveur extrême. On les visite avec dévotion, et chacun d'eux a sa légende. On en a obtenu des miracles à différentes reprises. Mais autant que j'ai pu m'en assurer, les fidèles ne regardent pas ces objets comme pouvant à eux seuls produire des effets contraires à l'ordre ordinaire de la nature ; il faut encore que la puissance latente qui existe en eux soit mise en mouvement par la sainteté de celui qui l'invoque. On raconte ainsi qu'il y a peu d'années un saint très vénéré dans toute la Perse a pu contenir une inondation et faire rentrer un fleuve dans ses limites, en étendant le tapis dont j'ai parlé plus haut sur les flots débordés et en s'asseyant dessus. Il fut porté quelque temps ainsi sur la face des ondes, puis tout s'apaisa et rentra dans le repos. Le bonnet n'accomplit pas des prodiges moins étonnants. Posé par un saint sur la tête d'un homme qui vient d'expirer, il rappelle immédiatement le mort à la vie. Je n'ai jamais entendu parler des restes mortels de pyrs ou d'autres personnages révérés que l'on ait conservés de la même façon. Cependant il me paraît difficile qu'il n'y ait pas, dans l'immense quantité de tombeaux de saints qui couvrent la Perse et appellent constamment les pèlerinages, quelques sanctuaires visités par les schyytes, sur

Digitized by Google

la foi des on dit, dont l'origine ne soit plutôt due au nossayrysme. C'est une difficile question et un thème éternel de plaisanteries, que les doutes attachés à un grand nombre de sépultures dont personne au monde ne peut dire quel est le saint qui y a été inhumé, ni d'où il venait, ni ce qu'il a fait, ni même très sûrement comment il s'appelait. Cette circonstance, qui semble importante au premier abord, n'arrête cependant pas les dévots, qui ont mille raisons pour aimer les pèlerinages. Je ne doute pas qu'à la faveur de ce goût général poussé si loin, les nossayrys, sans trop se découvrir, aient pu avoir aussi leurs lieux de dévotion.

Des miracles opérés par les reliques des saints à la thaumaturgie, il n'y a qu'un pas, et les nossayrys le franchissent. Tout le monde en Perse, et les musulmans comme les autres, racontent avec foi les faits que je vais rapporter. A Kirmanschah, à Sana surtout, il existe des séyds ou descendants des pyrs, sur lesquels le feu n'a pas de puissance. On allume au milieu d'une chambre un vaste brasier, et, tandis qu'un musicien joue du târ ou du petit tambour appelé *dombeck*, le nossayry s'approche du foyer enflammé. Il commence à s'agiter, à s'exalter, il élève les bras et les yeux vers le ciel avec des contorsions violentes ; puis, quand il est tout à fait surexcité et que la sueur lui coule sur le visage et sur tout le corps, il saisit un charbon ardent et le place dans sa bouche, en soufflant de façon que les flammes lui sortent par le nez ; il n'en éprouve aucun mal. Puis il s'assied

Digitized by Google

au milieu du feu ; les flammes montent le long de sa barbe et la caressent sans l'entamer. Il est au milieu de l'incendie, et sa robe ne brûle pas ; enfin il se couche sur la braise et il n'en éprouve aucune atteinte. D'autres descendent dans un four de boulanger en pleine ignition, y restent autant de temps qu'ils le jugent convenable, et en sortent sans accident.

Ce que ces séyds peuvent à l'égard du feu, d'autres le pratiquent à l'égard de l'air. Ils peuvent se précipiter, eux, leurs enfants et leurs femmes, du haut des rochers, sans que la chute leur cause aucune douleur, de quelque élévation qu'ils soient tombés. Non seulement, je le répète, des nossayrys m'ont affirmé tous ces faits avec une foi profonde, mais des musulmans aussi ont prétendu en avoir été témoins et ne pouvoir se les expliquer. Cependant on trouve des incrédules même parmi les fidèles, et j'ai entendu des Ehl-è-Hekk très dévoués à leur religion, qualifier de charlatanisme beaucoup de miracles de cette espèce.

Voici, du reste, comment un pyrzadeh, ou descendant d'un pyr, s'y est pris pour m'expliquer des choses si extraordinaires : « Puisque, dit-il, dans la nature tout est Dieu, tout aussi recèle, d'une manière latente à la vérité, mais certaine, la plénitude de l'omnipotence. Pour la faire apparaître et la mettre en œuvre, il suffit de la foi ; et plus la foi sera intense et complète, plus les effets obtenus seront merveilleux. Ce n'est pas seule-

Digitized by Google

ment du feu ou de l'air que l'on peut tirer des prodiges, mais des objets en apparence les plus méprisables. Si l'on veut contraindre quoi que ce soit à mettre sa vertu intérieure en action, il suffit d'y appliquer l'instrument irrésistible de la foi, et alors rien n'est impossible. » Telles sont, dans leur ensemble, les idées des nossayrys.

Pour ma part, je n'hésite pas à penser que cette doctrine a de grands points communs avec le bouddhisme. Tout semble prouver qu'elle existe en Perse depuis le temps des rois Arsacides et qu'elle y avait été apportée par des missionnaires venus de l'Inde. Elle devait y être fortement établie lors de l'avènement des Sassanides, au IIIe siècle de l'ère chrétienne. Elle a eu l'influence la plus directe et la plus marquée sur l'école d'Alexandrie, et ensuite sur la formation des premières sectes chrétiennes orientales. Elle a donné et emprunté au gnosticisme et au manichéisme. Si les Mobeds avaient été impuissants à la détruire, ils avaient pu du moins la contraindre à se cacher, et elle s'habitua à ce régime. L'islamisme la trouva dans cette situation et ne put rien sur elle.

A en croire les intéressés, leur nombre est incalculable. Ils commencent par poser en principe, quand ils discutent, que leur religion, étant de sa nature universelle, a toujours existé, et qu'à l'heure actuelle des milliers de fidèles la pratiquent, sous différents noms, dans toutes les contrées de la terre. C'est en partant de pareilles données qu'ils se laissent aller volontiers à dire que, malgré

Digitized by Google

quelques apparences contraires, les chrétiens sont, au fond, des nossayrys, puisqu'ils admettent la doctrine de l'incarnation divine, la nécessité rigoureuse de la morale, et la pureté légale de tous les êtres, indépendamment du péché.

Ensuite, ils calculent que les princes de la maison d'Osman et la plupart de leurs sujets ne sont sunnites que de nom, mais qu'en réalité ils appartiennent à leur foi : car ils sont venus de Perse, et en Perse leurs ancêtres étaient nossayrys. Bien qu'en effet, nombre d'habitants de l'Asie Mineure méritent ce titre, l'assertion n'en paraît pas moins fort aventurée lorsqu'elle est présentée d'une manière si générale.

Les mêmes autorités déclarent que, dans le Turkestan, les nossayrys abondent et que tous les Hazarêhs et les Eymaks, tribus mongoles de l'Afghanistan, sont également à compter dans la même catégorie. Il y a de fortes raisons de croire que cette supposition est très exagérée.

Mais à ne s'arrêter qu'aux nossayrys incontestables, à ceux de la Perse, il n'est pas douteux que, dans les villes, dans les campagnes, dans le désert, en prenant ce qui habite des demeures fixes et ce qui vit sous les tentes, à tout le moins deux cinquièmes de la population totale de l'empire ne soient nossayrys, et ce sont précisément les tribus les plus belliqueuses, les hommes du Kurdistan et les nomades turques du Nord, qui ont le plus d'attachement à ces doctrines. Aussi inspirèrent-ils constamment une très grande

Digitized by Google

crainte au pouvoir politique, et ils s'abstiennent traditionnellement d'afficher leurs croyances, le gouvernement et les moullahs évitent aussi, de leur côté, toutes les occasions d'entrer en conflit avec eux. C'est ainsi qu'à Téhéran, pendant le Ramazan, où un musulman ne pourrait, sans s'exposer à des châtiments sévères, essayer de rompre le jeûne, on ferme les yeux sur les infractions continuelles et quelquefois publiques des nossayrys à cette règle. Le jour où la Perse serait placée sous une administration peu favorable à l'islamisme, on verrait naître de cette prépondérance foncière d'une religion si hostile aux règles du Prophète les résultats les plus inattendus.

C'est probablement aussi à la présence de cette doctrine qu'il faut attribuer ce phénomène remarquable qu'il n'y a pas de chrétiens persans. Il n'est pas impossible que la plupart des chrétiens, qui, dans les premiers siècles de l'Église, paraissent avoir été nombreux dans le pays, aient appartenu à des sectes gnostiques ; ils se seront fondus assez facilement parmi les nossayrys. En fait de chrétiens, il n'y a que des étrangers ; des Arméniens à Djoulfa, à Téhéran, à Tebryz ; des Chaldéens aux bords du lac d'Ourmyah, des Nestoriens du côté de Sana, sur la frontière turque.

Je termine cette revue des religions de la Perse par les guèbres.

De tout-puissants qu'ils étaient sous les Sassanides, trop puissants même, ils devinrent sous les Arabes et les premières dynasties turques des

Digitized by Google

subordonnés redoutés et redoutables. On eut grand'peine à les abattre. Les populations agricoles restèrent guèbres très longtemps. Elles s'appuyaient sur l'ancienne noblesse territoriale appelée les *Dekkans*, gens à la fois très fiers de leurs généalogies, instruits dans les annales du passé et habitués à la guerre. Elles avaient aussi des alliés assez forts dans quelques grands feudataires établis au milieu des montagnes du Nord, et qui, jusqu'au XI^e^ siècle de notre ère, conservèrent leur culte. Enfin ce qui les servit surtout, ce fut la politique des premières dynasties, rivales du khalifat. Celles-ci, se formant comme une réaction contre la conquête arabe, s'appuyèrent, quoique musulmanes, sur le sentiment national. Elles s'efforcèrent de ranimer tout ce qui en restait ; elles payèrent des historiens et des poètes pour parler aux peuples de leur histoire. Ainsi, tout en prétendant à une foi vive dans la religion de Mahomet, elles relèvent indirectement le magisme. Ce ne fut donc pas, à proprement parler, la persécution religieuse qui nuisit à cette foi, ce furent les circonstances politiques.

L'invasion des Mongols, puis ensuite celle des Tartares, troublèrent profondément la constitution de la propriété en Perse. Les possesseurs du sol étaient musulmans et ils furent ruinés ; ils se virent remplacés par des musulmans comme eux, mais les Dekkans guèbres dépouillés par le malheur des temps durent céder la place à d'autres qu'à des coreligionnaires. Une fois réduits à la misère,

Digitized by Google

ils tombèrent dans la classe des agriculteurs infimes et cessèrent d'être la partie instruite et savante de la société. Les poètes des XI^e^ et XII^e^ siècles avaient parlé d'eux avec admiration et respect. Désormais on ne les cita plus que pour leurs superstitions puériles. Une disposition spéciale du Koran leur fit alors beaucoup de mal. Il est dit, dans cette loi, que tout membre d'une famille infidèle qui se fait musulman hérite des biens vacants dans la famille au préjudice des autres ayants droit. Il arriva donc que, dans le déclin intellectuel, il se produisit beaucoup d'apostats, et comme les propriétés des guèbres étaient généralement territoriales, la presque totalité des gens restés fidèles à leur religion se trouva ruinée irrémissiblement par ses proches. On opprima dès lors tous les guèbres, non pas tant comme infidèles que comme indigents.

Cependant ces religionnaires comptaient encore trois cent mille chefs de famille au siècle dernier. La longue anarchie, les guerres interminables qui eurent lieu à cette époque, leur nuisirent beaucoup. Abandonnés de tout le monde, sans prêtres pour se conduire, sans livres pour s'éclairer, offrant ce triste spectacle d'hommes qui ignorent leurs dogmes les plus essentiels ; en grande partie, ils apostasièrent pour sortir d'une si profonde abjection. Les plus obstinés seuls persistèrent. Sous Feth-Aly-Schah on en comptait encore soixante mille. Enfin, aujourd'hui, sans avoir eu positivement à souffrir de nouvelles attaques, mais seu-

Digitized by Google

lement minés par la force des choses, ils sont tombés au nombre de huit mille ainsi distribués dans les provinces :

	Hommes.	Garçons.	Femmes.	Filles.
A Yezd	289	373	412	305
A Mouryabad	115	155	142	109
Nevymabad	18	17	23	24
Sur les terres de Hadjy-Aboul-kassem-Reschky. . . .	33	64	37	38
Kheremschah	144	234	335	154
Koutjek-Biyouk.	92	103	118	104
Nasserabad et les environs .	90	130	117	102
Aherestân.	87	112	103	79
Khayrabâd.	40	65	55	49
Rehmet-Abâd	8	6	8	1
Sur les terres de Hadjy-Séyd-Myrza	2	8	3	1
Wehnu	4	5	6	4
Zeyn-Abâd	49	70	57	53
Tschesem.	32	52	47	32
Mohammed-Abâd	14	23	15	12
Husseïn-Abâd	46	62	53	54
Djefèr-Abâd	47	69	59	54
Teffet	90	131	121	110
Refih-Abâd	3	10	4	6
Sur les terres du Kalanter .	28	39	33	28
Scheref-Abâd, Ahmed-Abâd (réunis).	69	68	87	48
Kerman	178	189	239	219

Ce tableau m'a paru intéressant à conserver et à citer ici, d'abord parce que c'est un fait qui ne peut laisser tout à fait indifférent, que de voir dans un détail si exact et si minutieux où en sont les derniers restes d'une religion antique, jadis

Digitized by Google

inspiratrice de si grandes choses ; ensuite parce que le document que je transcris est asiatique et dû à un véritable dévouement. Il est l'œuvre d'un savant parsy de Bombay, venu dans l'Iran pour rechercher, voir et consoler ses derniers coreligionnaires, et autant que possible, pour améliorer leur situation. Manukdjy-Lymdjy-Sahab a accompli cette œuvre de charité avec un zèle et une intelligence qui l'honorent au plus haut degré, et sa race avec lui. Il a parcouru toute la Perse, il est descendu dans les plus petits villages, jusque dans les derniers hameaux. Il a vu tout son monde. Il l'a compté, il l'a soutenu, relevé, il a cherché et, à l'heure qu'il est, il cherche à le tirer de son abaissement. J'avoue que je m'arrête avec plaisir au tableau de cette charité, qui vaut la peine d'être remarquée, et le missionnaire parsy n'est pas le seul à en avoir le mérite. Il agit comme représentant et mandataire de tous ces négociants dont j'ai parlé dans les débuts de ce livre et qui donnent volontiers pour une pareille œuvre tout l'argent nécessaire. Et ces gens-là ne s'occupent pas de savoir si les journaux parleront d'eux.

Manukdjy-Lymdjy-Sahab a entrepris une tâche au-dessus des forces humaines. Il n'y a rien à faire, à moins d'un miracle, pour sauver les guèbres. J'ai dit qu'ils ne connaissaient pas leur religion, il est presque incroyable à quel point ce fait est vrai. Les quelques individus qu'ils appellent leurs mobeds peuvent lire l'écriture sacrée de

Digitized by Google

l'Avesta, mais aucun d'eux n'en comprend la langue, de sorte qu'ils en ignorent les préceptes et sont incapables, par conséquent, de les enseigner à leurs fidèles. Tout ce qu'ils ont retenu traditionnellement s'applique à des théories de purification d'une valeur très médiocre, et le fond même de la foi leur est devenu tellement étranger, qu'ils n'hésitent plus à déposer leurs morts sur la terre nue, sacrilège insupportable au sentiment de leurs ancêtres. Ils sont fort occupés aussi de savoir si l'on peut manger de la chair. Les uns l'affirment, les autres le nient ; quelques-uns prétendent qu'on le peut, pourvu qu'on n'ait pas soi-même tué l'animal. Chaque jour des apostasies continuent à avoir lieu dans les rangs clairsemés de ces pauvres gens. Dans ce triste état, les malheureux descendants des contemporains de Darius et d'Artaxerce ne savent se soutenir qu'en imaginant les plus folles rêveries. Imitant le goût général de la nation pour les religions secrètes et voulant se donner une couverture d'apparence musulmane, ils ont prétendu que Zoroastre n'était autre qu'Abraham, et qu'ainsi l'Avesta était un livre révélé par l'ange Gabriel, comme les autres livres sacrés admis par les musulmans. Ils ont aussi cherché à se couvrir d'une soi-disant lettre de protection émanée d'Aly ; mais ce document est si mal fabriqué qu'il n'a pas été possible un seul jour à cette fraude maladroite de s'établir.

Malgré tout, cette religion en elle-même est très noble, très élevée, très pure, et montre encore

Digitized by Google

certains côtés dignes d'elle. Je ne répéterai pas ce que je viens de dire de la grande action de charité de Manukdjy-Lymdjy-Sahab et de la généreuse participation des marchands de Bombay à un tel acte. Mais je puis rappeler que les parsys de l'Inde sont originairement des guèbres émigrés de Perse ; qu'ils arrivèrent dans leur nouvelle patrie en fugitifs, et qu'aujourd'hui ils prétendent compter deux millions de sectateurs. L'étude éteinte chez leurs coreligionnaires de Perse a subi également chez eux d'assez longues éclipses, et de même qu'en ce moment les livres sont si rares à Yezd, à Kerman, qu'on y chercherait vainement un Avesta complet, de même aussi les guèbres du Guzerate eurent des époques où les connaissances les plus nécessaires, où les livres les plus indispensables leur faisaient faute. Aujourd'hui, ils les ont, et l'étude recommence à fleurir parmi eux d'une manière qui n'est pas à mépriser. Le premier résultat en est de repousser dans l'ombre deux choses très honorées jusqu'ici : l'influence des mobeds, purement tournés à l'observance judaïque de la partie cérémonielle du culte, et le livre appelé *Boundehesch*, amas de rêveries absurdes en effet et tout à fait contraires au véritable esprit du magisme. Les parsys éclairés vont si loin dans leur haine pour cette inepte composition qu'ils la déclarent inventée par leurs ennemis pour les décrier, ou bien composée par les Mazdakites à l'usage de cette secte abominable. Ce que l'on doit avouer cependant, c'est que la tendance moderne des

Digitized by Google

parsys de Bombay est un peu trop rationaliste pour une aussi vieille religion.

En Perse, les éloges qu'on peut faire du parsysme ne s'adressent pas à l'intelligence, mais au cœur. C'est un point de foi, qu'un prophète appelé Péchouten doit venir bientôt et rendre à l'Iran, avec son ancienne religion, son ancien éclat. J'ai entendu à ce sujet des conversations infinies. Tous les guèbres attendent Péchouten. La question est de savoir l'époque de son avènement ; quant au point de l'horizon par lequel il doit pénétrer dans l'Iran avec une nombreuse armée, on le connaît, c'est l'Inde. En ce moment, la plupart des guèbres penchent à croire que l'armée bénie sera composée d'Européens ; mais quels Européens ? Voilà le mystère. Les uns disent que ce sont les Anglais ; les autres parient, au contraire, pour les Russes. L'embarras est grand. En attendant, un guèbre de Yezd crut savoir, il y a quelque temps, et savoir par démonstration positive, que Péchouten et son armée étaient déjà en route et allaient pénétrer dans l'Afghanistan. Il était, comme on peut le croire, fort agité et dans une grande attente, lorsqu'il lui passa par l'esprit que, venant de l'étranger, les guerriers élus n'avaient pas pu, vraisemblablement, se munir de kostys ; c'est le nom de la ceinture sacrée que doivent porter tous les hommes de la loi pure. Or, de voir arriver les libérateurs sans ce signe essentiel, c'était de quoi tout gâter. Pour prévenir des malheurs imminents, le pauvre homme vendit tout ce qu'il possédait,

Digitized by Google

fit fabriquer douze mille kostys, loua des chameaux, les chargea de ses offrandes et prit le chemin de l'Afghanistan tout seul, jugeant l'affaire trop pressante pour attendre une caravane. On n'en a jamais eu de nouvelles. Il est probable que quelque bande de pillards, devançant Péchouten et son armée, se sera accommodée des chameaux et de leurs charges.

Un de mes amis, guèbre, et connu pour tel, traversait un jour une petite rue détournée d'Ispahan. La rue était déserte, et il cheminait tranquillement entre les ruines, quand il s'entendit appeler. Il se retourna et vit une vieille femme qui, d'un air mystérieux et suppliant, lui faisait signe d'entrer chez elle. Il s'approcha en lui demandant ce qu'elle voulait. Elle le pria de s'asseoir un instant dans sa maison ; lorsqu'il y eut consenti, elle s'empressa de lui présenter du thé et des fruits. Tandis qu'il mangeait, elle le regardait en soupirant ; bientôt ses yeux se remplirent de larmes et elle éclata en sanglots. Très surpris, mon ami lui demanda ce qu'elle avait : « Hélas ! dit-elle, j'ai désiré vous posséder un instant chez moi, parce que je sais que vous professez une religion excellente, qui était celle de mes aïeux. Autrefois, il y a bien longtemps, mon père pleurait aussi au souvenir de cette loi pure, qu'il ne connaissait que de nom. Et moi, comme lui, je ne me doute pas de ce que vous croyez ; mais je suis bien sûre que c'est meilleur que l'islam. »

Dans certaines villes de Perse, il est des familles

Digitized by Google

où, quand il meurt un homme, on ferme toutes les portes et on prend soin qu'aucun indiscret ne puisse approcher. Puis l'on allume un réchaud auprès de la couche funèbre, et on y jette des parfums. Quand la fumée s'élève, on passe plusieurs fois au travers un livre précieux caché à tous les yeux, sauf en ces occasions. Ce livre, qui n'est plus quelquefois composé que de quelques feuillets épars, c'est l'Avesta ou un débris de l'Avesta. Personne dans l'assistance n'est en état de le lire ni même ne sait ce que c'est. On ne regarde pas moins cette mystérieuse relique comme étant tout ce qu'il y a de plus sacré au monde. La cérémonie terminée, on fait le reste à la musulmane.

Voilà tout ce qui survit du magisme en Perse. On en pourrait encore trouver des traces dans le respect que l'on porte à l'astrologie. Que dis-je ? Le schyysme lui-même est plein de sentiments, d'idées, de prescriptions empruntées au magisme. C'est du magisme que vient cette doctrine de l'impureté légale des infidèles et de certains animaux, poussée beaucoup plus loin et plus systématiquement étendue que chez les Sunnites. De sorte que, quand la doctrine de Zoroastre sera morte pour les Iraniens, on pourra dire en toute vérité qu'elle persistera encore dans tous ses points essentiels, au sein des doctrines rivales. Mais enfin, comme corps dogmatique, elle est assurément bien malade.

J'ai tracé aussi rapidement que possible, et seulement à grands traits, le tableau du désordre

Digitized by Google

des croyances, de leurs amalgames bizarres, de leur caducité, de leurs défaillances, tel qu'il existe en Perse. Certains esprits en pourront conclure que le moment n'est pas loin où le christianisme pénétrant dans ce chaos, mettant à profit toutes les lassitudes, pourra s'asseoir triomphant sur un trône dominateur qu'aucun des cultes indigènes n'occupera plus désormais. En mettant à part ce qu'on peut supposer des volontés divines, et à raisonner seulement sur les probabilités humaines, le spectacle que j'ai vu et que j'ai voulu rendre m'a mille fois inspiré la réflexion contraire. Il me semble difficile qu'on ramène jamais à une religion saine, positive, définie, toutes ces imaginations blasées. Je crois que, si le christianisme n'avait eu pour se fonder et pour vivre que les populations de l'empire romain, il aurait été bien à plaindre et serait venu trop tard. Ce sont les consciences actives et juvéniles des barbares qui ont soutenu le catholicisme et tué dans l'Occident l'hérésie qui foisonna tout d'abord et pour toujours dans ce monde oriental. Des esprits habitués à des variations continuelles, façonnés au doute, et qui voient sans cesse étalé l'amas de toutes les opinions qu'on a pu soutenir dans le monde depuis la plus lointaine antiquité, peuvent être épuisés de ce panorama et doivent l'être, et, une fois habitués au doute, ils ne sauraient s'en tirer.

Ils ressemblent à ces hommes que dégoûte et fatigue la dissipation, mais qui n'ont pas la force d'y renoncer. Puis la pratique des religions se-

Digitized by Google

crètes rend une âme bien impropre à saisir les vérités d'une façon absolue. Sait-on jamais les objections que réserve celui qui est habitué à croire toute autre chose que ce qu'il avoue? N'arrive-t-il pas aussi qu'il adopte en même temps un peu des idées les plus discordantes ? Ne s'est-il pas rompu de longue main au sophisme, et n'a-t-il pas érigé l'inconséquence en dogme ? Précisément parce que c'est l'inconséquence, elle est insaisissable, et je crois que le christianisme transporté en Perse pourrait tout au plus s'y substituer à l'islamisme dans le poste de religion d'apparence, ce qui ne me semble ni un rôle digne de lui, ni un rôle bien fécond. Il y a eu d'ailleurs autrefois trois tentatives qui ont échoué et qui semblent, par comparaison, pouvoir appuyer mon avis.

Schah-Akbar dans l'Inde, et Nader-Schah en Perse, furent l'un et l'autre très frappés des inconvénients politiques de ces éparpillements des consciences de leurs sujets sur des terrains religieux si différents. Ils voulurent inaugurer une croyance nouvelle qui, construite à la manière éclectique, aurait contenu un peu de tout : un peu de christianisme, un peu d'islamisme, un peu de nossayrisme, du rationalisme et de la thaumaturgie ; de quoi satisfaire chacun. On les regarda faire, et ils n'eurent pas un néophyte. Schah-Akbar ne réussit à rien. Nader, plus obstiné, crut comprendre que son œuvre était trop évidemment humaine, et se condamnait par cela même. Il ordonna que tout le monde eût à se rallier purement et simplement

Digitized by Google

au sunnisme, afin que son pays fût véritablement musulman. On sembla lui obéir, et il s'aperçut encore qu'il n'avait pas changé un point à l'état des choses. Comme il était peu croyant de sa nature, et qu'il n'estimait de la question que le côté politique, il laissa aller et se résigna.

Mais Aureng-Zeyb était un autre homme que ces deux souverains. Il avait en toutes choses des idées absolues. Il n'alla pas chercher des plans compliqués pour réaliser sa pensée. Il voulut tout simplement un despotisme irrésistible exercé sur un peuple qui n'eût pas d'autre foi que l'islam ; ce qu'il avait voulu au commencement, il le voulut obstinément jusqu'à la fin de son règne, qui fut interminable. Il fit beaucoup de mal, laissa une mémoire détestée de tous les non-musulmans et n'obtint rien de décisif. Après sa mort, les choses retombèrent juste où elles étaient avant son avènement. Toute tentative analogue faite en Perse aurait le même résultat.

J'en conclus que, de même que le patriotisme persan est par sa nature au-dessus de toutes les transformations politiques, ou, si l'on veut, au-dessous, mais, dans tous les cas, peut les subir et traverser toutes les épreuves sans rien perdre de sa virtualité et de ses effets, de même la disposition religieuse des Iraniens, l'étonnante consommation d'idées dogmatiques qu'ils ont faite, l'amas informe mais gigantesque qu'ils en possèdent, constitue un dépôt de détritus que rien ne saurait balayer, et qui empêchera pour toujours

Digitized by Google

toute doctrine unique et complète de prendre place sur ce terrain. C'est une sorte de marécage où on ne saurait enfoncer solidement aucun pilotis, mais, qui, en revanche, peut engloutir tous les édifices qu'on tenterait d'y élever.

Je passe maintenant à l'examen de l'état des personnes.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

L'ÉTAT DES PERSONNES

A tout seigneur, tout honneur ; il convient de commencer par le roi.

Le souverain de la Perse n'est pas ce monarque absolu que l'on s'imagine en Occident. J'ai lu même dans certains écrits que l'on pouvait entrevoir des limites à l'autorité des autres souverains de l'Asie, y compris l'empereur de la Chine ; mais que le schah était une espèce de dieu terrestre, et que le froncement de son sourcil faisait trembler sans rémission toutes ses provinces. Les auteurs qui ont parlé ainsi ont pris un peu trop au pied de la lettre les protocoles des décrets royaux. Sans vouloir opposer un paradoxe à une erreur, je serais porté à croire au contraire qu'aucune dynastie ne se trouve dans le monde ayant une position aussi fausse que celle du roi de Perse.

Il faut d'abord écouter la loi fondamentale du pays, qui le déclare théoriquement illégitime ; qui

Digitized by Google

ne voit en lui qu'un usurpateur et ne commande de lui obéir que comme au gouvernant de fait mais nullement de droit. Voici l'exposé de cette singulière théorie : la plénitude de la souveraineté légale résidait dans les Sassanides. On peut s'apercevoir une fois de plus combien tout est ancien en Perse et prend sa source dans les institutions primitives. Car pourquoi les Sassanides étaient-ils légitimes ? C'est qu'ils avaient chassé les Arsacides, dynastie qui se réclamait d'Alexandre, un étranger, et repris la succession nationale. Ils étaient les vrais rois de Perse, et l'idéal sur lequel les souverains des siècles suivants devaient se modeler.

Lorsqu'ils tombèrent devant la conquête arabe, Aly succéda à tous leurs droits. D'abord, comme vainqueur religieux, le seul fait d'apporter la foi au pays justifiait son élévation ; puis comme imam. Dans cette dernière qualité, il était, de toute éternité, souverain de la Perse ; les autres droits se réunissaient naturellement aux siens. Ensuite son fils Husseyn ayant épousé Byby-Scheherbanou, fille du dernier roi sassanide et en ayant eu postérité, il est évident que les prétentions qu'auraient pu élever d'autres membres de l'ancienne famille royale se trouvaient écartées. Ainsi donc, après les Sassanides, devaient venir les Alydes ; mais les Alydes persécutés ne régnèrent pas, et à leur place les khalifes Aboubekr, Osmar et Osman usurpèrent le trône. Donc, la domination qu'ils exercèrent fut illégitime pour les Schyytes. Toute-

Digitized by Google

fois, elle fut régulière pour les Sunnites, et régulière aussi fut toute la lignée des Abbassides. Sur ce point il y a contestation entre les musulmans, et les uns disent oui, là où les autres disent non, mais bientôt ils sont d'accord. Très vite la domination des Abbassides sur la Perse fut purement nominale et les Emirs-el-Ouméras, commençant la longue suite des dynasties locales, obtinrent dans toute sa plénitude l'autorité royale. Ils n'étaient pas descendus des imams, ils demeurèrent donc usurpateurs aux yeux de la loi. En vain, sentant ce que cette position avait de fâcheux, ces princes, tous d'origine turque, comme je l'ai déjà dit, cherchèrent-ils à faire remonter leur droit plus haut que celui de Yezdedjerd, le dernier des Sassanides. En vain ils arborèrent des généalogies qui les rattachaient au roi précédent et dans des lignes plus directes que la sienne. Outre que ces documents étaient grandement suspects, ils tournaient et ne résolvaient pas la difficulté, car restaient les prérogatives de l'imamat, et celles-là, il n'y avait pas moyen de les réclamer. De sorte que, bon gré mal gré, tous ces souverains les uns après les autres, et depuis les Sassanides jusqu'à Nasreddin, schah aujourd'hui régnant, durent s'accommoder de n'être que maîtres de fait et non pas de droit.

Comme tels, la loi ne leur reconnaît aucune propriété régulièrement acquise. Dans leurs palais impériaux, ils sont obligés de désigner certaines chambres pour lesquelles ils payent un loyer aux mosquées, sans quoi ils ne pourraient y faire leur

Digitized by Google

prière. La prière faite dans un lieu indûment possédé et injustement retenu n'est pas valable et tourne à la confusion du spoliateur. Mais, par l'argent donné à titre de loyer, ils se constituent locataires et peuvent échapper ainsi à la difficulté. Ils n'ont pas plus de droits à leurs meubles, aux habits même qu'ils portent, qu'à leurs royales demeures. C'est pourquoi un personnage religieux aspirant à quelque sainteté n'accepte jamais l'aumône d'un roi de Perse ; l'argent qu'il recevrait, n'étant pas la propriété légitime du donateur, le souillerait. Le même personnage ne doit pas s'asseoir sur le tapis du roi ; c'est un tapis qui ne devrait pas être dans les mains de celui qui le possède. On a vu, et il y a à peine de cela sept ou huit ans, un mouschtehed, forcé de paraître devant Mohammed-Schah, relever avec son bâton le tapis qui couvrait le sol et prendre place sur la terre nue. Tous les assistants, le roi lui-même, comprirent l'action du saint homme, la trouvèrent légale, régulière, naturelle, et ne s'en scandalisèrent pas.

Cependant il y aurait des inconvénients considérables à ce que cette situation de la royauté ne fût pas en quelque sorte palliée de façon ou d'autre. On en a trouvé le moyen dans le fait que les plus grandes dynasties, comme les Gaznévides, les fils de Djynghyz et les princes issus de Timour, étaient des conquérants étrangers qui dominèrent sur l'Iran au moyen de nations ou de tribus soumises antérieurement à leur obéissance directe, et dans cet autre fait que les dynasties plus nationales

Digitized by Google

furent la création d'aventuriers heureux entourés de bandes de fidèles. Le roi, dès lors, se présente comme un protecteur, comme un personnage étranger à la hiérarchie régulière des pouvoirs de l'État, mais placé, en raison de sa puissance de fait, de manière à tout dominer. C'est toujours, suivant la théorie, un bienfaiteur permanent et omnipotent qui étend son ombre sur l'empire et consent à lui faire tout le bien possible. Cette fiction se révèle dans les occasions solennelles telles que le sélam, ou grande réception du norouz, le nouvel an. Le peuple, les troupes, les fonctionnaires publics, sont réunis dans un des jardins impériaux. Le talar est ouvert, et sur la plateforme sont rangés des plateaux d'or et d'argent émaillés, des vases précieux de toutes les époques et de toutes les formes, remplis les uns et les autres de sorbets et de confitures. Quand la foule est arrivée, le roi, suivi de ses parents et de sa maison, paraît à son tour et s'asseoit sur le trône. Il est en grand costume de cérémonie, avec le sabre, et on porte à côté de lui les armes officielles, masse d'armes, bouclier, les insignes de la domination et de la conquête. Les assistants s'inclinent avec respect ; alors le premier ministre, interprète des sentiments de l'assemblée, s'avance à trente pas environ du talar et, au milieu de la foule silencieuse, adresse au souverain d'une voix haute des compliments de bienvenue et des vœux pour sa prospérité. Le roi, après avoir assuré que sa santé est parfaite, demande si le peuple a lieu

Digitized by Google

d'être satisfait. A quoi le premier ministre réplique que jamais le bonheur public n'a été si complet, que l'Iran doit aux vertus et au génie du monarque une félicité incomparable et lui en témoigne en ce jour sa gratitude. Alors Sa Majesté entre dans les détails. Il s'enquiert si les espérances de la prochaine moisson sont belles ? — Elles sont excellentes. Si la paix règne dans toutes les provinces? — — La paix est profonde. — Si les administrateurs sont dévoués au bien public et d'une intégrité satisfaisante ? — Jamais zèle ni intégrité ne furent nulle part plus dignes d'éloges. Ce que voyant, le roi remercie Dieu d'un pareil état de choses, et fait observer que, pour qu'il puisse durer, il faut que le peuple se montre docile à la religion ; à quoi le ministre répond : « Sans doute ! sans doute ! — Il faut encore que les mœurs se maintiennent pures ! — Sans doute ! sans doute ! — Il faut que l'avarice soit bannie du cœur des fonctionnaires ; car rien n'est si nuisible à une nation que des magistrats prévaricateurs. — Sans doute ! sans doute doute ! » Après avoir prononcé quelques autres conseils également salutaires, le roi se tait et on lui remet son kalian. Tandis qu'il fume, des serviteurs font circuler des rafraîchissements. Puis on apporte des sacs remplis de petites pièces d'or et d'argent frappées exprès pour ce jour ; le roi distribue des largesses à tout le monde. Pendant ce temps, il continue à adresser des observations officielles au premier ministre, mais toujours sur un ton familier.

Digitized by Google

Un poète s'avance du fond du jardin et déclame une pièce de vers à la louange du monarque. Lorsqu'il a fini, un moullah se présente à son tour et récite une prière à la même intention. Après quoi, Sa Majesté se lève, le premier ministre lui adresse des paroles d'adieu, et, quand tout le monde s'est incliné, le roi est parti et la cérémonie prend fin.

Dans cette espèce de discours du trône auquel s'entremêle l'habileté nationale, on démêle clairement que l'État ce n'est pas le roi, mais que le roi est placé au-dessus de l'État, dans la situation indépendante, en quelque sorte extérieure et surtout protectrice, que j'ai indiquée plus haut.

Le vrai représentant de l'État c'est le ministre, et bien que celui-ci, invariablement choisi par le prince, soit, en fait, beaucoup plus l'homme de la couronne que celui du pays, encore s'explique-t-on sans peine l'existence de cette haute autorité lorsqu'on se place au point de vue que j'indique. Que si, au contraire, on suppose le droit au despotisme illimité chez le prince, on ne comprend plus très bien la présence perpétuelle d'un délégué qui doit, en bien des circonstances, gêner l'action de l'autorité royale, et dans d'autres l'éclipser. Les fonctions de premier ministre n'existaient pas sous les Sassanides. Le conseil intime du souverain était formé par trois grands dignitaires, le chef des Mages, le chancelier de l'empire et le général en chef. Sous les califes, le grand vizir n'avait pas non plus l'autorité immédiate d'un premier ministre persan des temps postérieurs. Bien qu'il

Digitized by Google

soit revêtu d'une puissance très chancelante et que sa dignité et sa personne soient tout à fait à la merci du prince, ce dignitaire, dont la qualification a varié très souvent, n'en est pas moins le chef réel et immédiat de l'administration persane. Il a dans ses mains l'intérieur, les finances, les travaux publics, l'armée. Il représente l'État. Le prince le choisit comme il veut, où il veut, le renvoie, le fait périr ; mais il ne se passe guère de lui et n'exécute rien que par son intermédiaire. Il arrive quelquefois que cette position gênante est supprimée pendant un certain laps de temps et remplacée par une autorité collective. Mais elle est tellement dans la nature des choses qu'elle finit toujours par reparaître. Ce qui revient à dire que le premier ministre possède l'action réelle.

Il présente à la nomination royale des fonctionnaires de tout rang et de toute nature. C'est à lui qu'ils rendent compte. Il a sous lui, d'abord ses collègues, dont aucun n'a de fonctions régulières ni définies, car il fait tout ce qu'il veut sans leur avis, s'il lui plaît de ne pas le demander ; ensuite viennent les moustofys, espèce de conseillers d'État qui remplissent aussi les fonctions de maîtres des comptes. Ce sont eux qui examinent les dépenses et régularisent les écritures. Chaque ministre a sous lui un certain nombre d'employés assez limité. Cependant, quand on calcule qu'il en faut aussi pour les douanes, pour l'armée, pour les arsenaux, pour les postes, pour les finances, et pour toutes les administrations provinciales, on s'aperçoit que

Digitized by Google

le nombre en monte encore assez haut, surtout quand on tient compte du chiffre de la population, qui ne paraît guère pouvoir dépasser dix à douze millions d'âmes. Alors on comprend que le désir et l'espoir fondés d'entrer dans les services publics produisent cette classe considérable d'hommes que l'on appelle les mirzas, et qui se rencontre partout en Perse.

Un mirza est à peu près ce que les Anglais nomment un gentleman. Le premier ministre s'intitule mirza ; mais cette hiérarchie descend assez bas, car beaucoup de domestiques sont aussi des mirzas. En général, on prend ce titre lorsque, possédant une certaine somme de connaissances littéraires, on se considère et on veut être considéré comme un homme au-dessus du vulgaire. La plupart des mirzas aspirent à des fonctions civiles, mais on en trouve aussi parmi les militaires. Lorsqu'ils sont partis d'une position très humble, il est évident que la route ascendante de ces personnages ne saurait être la même que lorsque la fortune favorise leurs premiers pas. Alors, on les voit étendeurs de tapis ou porteurs de kalians jusqu'à ce qu'une circonstance favorable les conduise plus haut. Rien ne s'oppose à ce qu'ils arrivent aux emplois les plus éminents ; on ne leur demande absolument que du mérite, en langage officiel ; une protection efficace, en réalité. Cette classe, que je ne saurais appeler une classe moyenne, car elle n'exerce aucune industrie, ne fait aucun métier, ne rend aucun service positif au pays et

Digitized by Google

se borne à l'état de solliciteur permanent pendant toute la durée de la vie, est la partie la plus visible, la plus agissante de la société persane. Si elle parvient, dans un assez grand nombre de ses membres, à des fortunes extraordinaires, nulle part elle ne fonde rien de stable ; rarement une famille de mirzas passe deux générations dans l'opulence. Comme ce sont les places qui la font vivre, l'absence des places la renverse.

Le genre d'existence que mènent ces personnages n'est pas très favorable au maintien d'une grande moralité. Ils ont les vertus et les vices des solliciteurs de tous les pays. Beaucoup de patience, de la souplesse, infiniment d'amabilité, de la disposition à prendre le temps comme il vient, un grand scepticisme pratique, de la gaieté, de la finesse, de l'esprit d'à-propos ; ce sont des Gil Blas. Ils aiment le plaisir à la rage, ont des mœurs telles quelles, et se croiraient dupes s'ils n'étaient un peu perfides, un peu fripons. Voilà les instruments de l'administration persane.

A Téhéran, le premier ministre a les yeux sur cette classe agitée et bariolée, et la dirige autant qu'elle peut être dirigée ; mais aussitôt que de la capitale on tombe dans une ville de province, la scène change et l'on entre dans un petit monde dont, sous beaucoup de rapports, l'intérêt est puissant. Le gouverneur tient, à la vérité, sa nomination du roi d'accord avec le premier ministre, mais, tant qu'il est en charge, il fait chez lui ce qu'il lui plaît. Il doit compte au gouvernement

Digitized by Google

central de trois choses : l'impôt foncier, le recrutement de l'armée régulière, le produit des douanes, là où il y en a. Hors ces trois points, le gouverneur jouit d'une liberté plénière. C'est un petit roi ; il a son vizir comme le roi a le sien, et il gouverne à sa guise. On peut le rappeler, mais on ne le contrôle pas, à moins qu'on ne lui ait accolé un espion. Mais, dans ce cas, pour peu qu'il soit adroit, il corrompt le surveillant et partage ses profits avec lui. S'il se fait des choses qui déplaisent à la cour, le premier ministre envoie des ordres. Mais il n'a aucun moyen de s'assurer qu'il est obéi, et, généralement, il ne l'est pas. On peut donc dire, en toute vérité, que le pouvoir royal ne s'exerce qu'à Téhéran sous forme de délégation perpétuelle entre les mains de son premier agent, et que, dans les provinces, il n'a qu'une façon d'intervenir, c'est la déposition et le rappel des gouverneurs. Mais le fait journalier de l'administration lui échappe presque absolument. Alors dans toutes les villes recommence le jeu des mirzas que j'ai indiqué plus haut.

Après les mirzas, ce sont les marchands. J'ai dit ailleurs quelles devaient être les façons d'agir, les mœurs des négociants. Je n'ai rien à ajouter à cet égard. Il en est en Perse comme en Égypte, en Arabie et dans l'Inde. Mais, en Perse, les marchands sont peut-être la partie la plus respectable de la population. On leur reconnaît une grande probité. Comme ils ne vivent pas à l'aventure et que le plus souvent un marchand, étant fils de

Digitized by Google

marchand, a hérité d'une fortune plus ou moins considérable qu'il transmettra à ses fils, il est sans ambition mondaine et en dehors de beaucoup d'intrigues. L'estime publique lui est nécessaire et il la cultive avec soin. Il en résulte que ce peuple spirituel, sceptique, moqueur et méfiant, place sans difficulté son argent entre les mains des négociants pour le faire valoir, et que ceux-ci tiennent lieu, à cet égard, des établissements de crédit européens. Ils disposent donc, en réalité, de la plus grande partie des capitaux de la Perse, ce qui les rend très importants aux yeux du gouvernement, toujours harcelé de besoins et qui ne saurait que devenir s'il ne les avait pas pour lui prêter secours. Il leur emprunte ; mais, comme les marchands, en prêtant, livrent nécessairement des capitaux qui ne leur appartiennent pas toujours et dont ils sont tenus de rendre compte, ils ne peuvent avancer que sur des garanties solides, et c'est ainsi qu'ils ont souvent entre leurs mains ou des monopoles, ou des délégations sur les revenus de telles provinces, ou des pierreries, ou d'autres valeurs analogues. Il s'est trouvé des temps où la cour, ruinée et ne sachant de quel côté faire tête, n'imaginait rien de mieux que la banqueroute; mais ces coups d'État, ressources des crises extrêmes, sont excessivement rares, car ils ont pour résultat certain de rendre tout emprunt ultérieur impossible. Je ne crois donc pas qu'il y en ait des exemples récents. Ce qui arrive, c'est de laisser à perpétuité le gage dans les mains des prêteurs ;

Digitized by Google

mais, en ce cas, la spoliation n'existe que pour l'emprunteur. De même, encore, il est très difficile de faire subir aux commerçants une avanie sérieuse, toujours par cette raison : car un homme auquel on aura pris de force cent francs, refusera plus tard d'en prêter mille dans un cas de besoin urgent, et non seulement il ne donnera rien, mais son confrère fera comme lui, par esprit de corps. Le négociant persan ne paye pas un sou d'impôt. Il vend de tout, soieries, cotonnades, porcelaines, cristaux, épices, provenances d'Europe et d'Asie ; il fait la banque, comme la commission, et n'acquitte pour cela aucune espèce de droit. Il est considéré comme capitaliste. Ce qu'il a à payer c'est le loyer de sa boutique entre les mains du propriétaire du bazar. Rien de plus.

Les usages commerciaux se ressentent fortement de l'horreur des nations orientales pour la précision. J'ai dit que le marchand persan était presque toujours d'une probité stricte. Sans doute, mais il ne se croit pas obligé de payer une lettre de change à l'échéance. Si le fait arrive quelquefois, c'est par suite de quelque question d'amour-propre. En réalité, on ne le considère pas comme obligatoire, et les gens les plus solides ne s'y croient pas tenus, à moins de promesse verbale ou écrite qui engage leur conscience. Dans ces circonstances, le créancier accorde volontiers un délai ; on se borne à hausser le taux de l'intérêt. Comme cet intérêt est presque toujours à 24 p. 100, on le porte à 30. J'ai vu des créances arriver ainsi

Digitized by Google

à 60. Souvent alors le débiteur se déclare hors d'état de payer le capital et de continuer à solder un intérêt aussi considérable. La loi, il est vrai, autorise l'expropriation ; mais comme elle n'y consent qu'avec répugnance et beaucoup de restrictions, c'est une extrémité à laquelle on ne peut se porter sans entamer sa considération ; on hésite donc à y venir ; on n'y a recours, pour ainsi dire, que comme à un acte de vengeance, si on a personnellement à se plaindre des procédés du débiteur. Mais le plus ordinairement, on ajourne encore l'exigence du payement sans augmenter les intérêts, ou bien on se contente d'une somme une fois payée, qui, avec ce qu'on a déjà touché, représente le capital primitif augmenté d'un profit raisonnable. Cette sorte de concordat n'entache la considération de personne et fait honneur au créancier. On aurait peut-être tort, au point de vue moral, de juger cette façon de procéder avec la rigueur de nos principes commerciaux. Un tel laisser aller n'empêche pas chez les marchands persans la bonne foi dans les affaires. J'en donnerai pour preuve la confiance avec laquelle ces mêmes négociants agissent. J'ai vu l'un d'eux envoyer sur demande verbale 18.000 francs en or, dans un sac de soie scellé, et déchirer le reçu qu'on lui offrait, se déclarant offensé de cette façon d'agir. Étant à Téhéran, j'ai reçu d'Hamadan, qui en est à sept jours de marche, par l'intermédiaire d'un muletier, un paquet contenant pour trois mille francs de médailles antiques. Je

Digitized by Google

n'avais jamais entendu parler de l'homme qui me faisait cet envoi. Ainsi il ne suspectait ni son muletier, ni un Européen inconnu, ce qui me paraît la preuve la plus convaincante de sa probité personnelle.

Les marchands vivent donc au milieu de la société persane à peu près sans obligation vis-à-vis d'elle, et dans un milieu d'assez grande liberté. Il en est de même, sous beaucoup de rapports, des grands métiers. Ceux-ci forment des corporations, des *Esnâfs*, qui ont leurs officiers, absolument comme les marchands ont aussi les leurs. Ces officiers sont élus par eux et parmi eux. Ils ont des assemblées pour délibérer de leurs intérêts. Ils ont une caisse et un trésorier. Les maîtres sont nommés après examen. Enfin, c'est l'organisation de saint Louis, ou plutôt c'est l'organisation que saint Louis avait trouvée et régularisée, que nos commerçants devaient aux Romains, qui la devaient à l'Asie, où elle est restée, comme tout y reste. Les métiers ne payent rien au gouvernement, et le seul impôt levé sur les artisans est perçu par les artisans eux-mêmes, au profit de leur caisse. Ils acquittent à la vérité un certain droit destiné aux frais communs du bazar, mais c'est peu de chose. On voit tout de suite que ces corporations ainsi enrégimentées s'appuient d'une part sur les marchands, pour qui elles travaillent, et sur les moullahs, qui, ayant besoin, pour leur prestige, de s'entourer des multitudes, prennent volontiers les intérêts des apprentis, des artisans

Digitized by Google

et même des maîtres. Un artisan persan vit fort tranquille en temps ordinaire ; les lois le protègent et n'exigent rien de lui. Le gouvernement et l'administration ne sauraient lui nuire qu'en procédant irrégulièrement.

L'ouvrier persan est adroit, ingénieux, industrieux, et même laborieux à sa façon. Je dis à sa façon, parce qu'il n'entend pas que le travail puisse lui imposer les labeurs beaucoup plus considérables auxquels se soumettent ses pareils d'Europe. L'idée de rester attaché à son œuvre pendant douze à quinze heures ne lui prend pas, et personne non plus ne songe à lui imposer une telle fatigue. Puis la subdivision n'existe pas comme chez nous, et tout artisan complète à lui seul et les parties constitutives de son œuvre et son œuvre elle-même ; il en résulte qu'il a un peu des caprices, des plaisirs et de l'activité d'imagination, et aussi, il faut le dire, de la nonchalance des artistes. Ainsi, nous arrivons à d'immenses résultats commerciaux en partageant la confection d'une épingle, et à plus forte raison celle d'une montre, entre un nombre considérable d'ouvriers. Chacun d'eux a sa spécialité et n'en sort jamais. Tous acquièrent des facultés surprenantes de précision et de rapidité de travail ; ils produisent avec une abondance et une perfection mécanique incomparables ; mais ils deviennent des espèces de machines eux-mêmes ; et leur intelligence non plus que leur goût réel et réfléchi pour le métier qu'ils exercent ne gagnent rien à ce régime. La spéculation et la

Digitized by Google

production peuvent y profiter beaucoup, mais l'homme y perd certainement. Rien n'étonne et ne déconcerte davantage un Européen que de lui demander un travail sortant si peu que ce soit des habitudes de sa routine ordinaire. Il s'en indigne presque, et son premier mot est toujours de déclarer la chose impossible. Je sais que je vais là contre une opinion reçue ; mais toute personne qui n'est pas possédée de l'admiration systématique de la classe ouvrière et qui aura essayé de faire faire quelque chose d'inusité, conviendra de la mauvaise volonté et de la maladresse des ouvriers parisiens, qui passent cependant pour des parangons d'adresse, double obstacle qu'on ne peut vaincre qu'à force de patience, d'essais répétés et d'argent. L'ouvrier persan, tout au rebours, est toujours charmé par l'idée d'un travail qu'il n'a jamais fait. Il se met à l'œuvre avec feu, comprend vite ce que l'on veut de lui, et exécute avec une intelligence et une promptitude qui confondent. Il aime particulièrement à copier les ouvrages d'Europe. J'ai vu des tables, des chaises, des fauteuils, des armoires, des fenêtres parfaitement faits par des hommes dont c'était à peu près le coup d'essai. On fabrique à Schyraz et à Ispahan des couteaux de forme anglaise, marchandise commune, à très bas prix, et auxquels on sait donner si bien la tournure voulue, que le mot *London* ne manque même pas sur la lame. J'ai vu faire sur modèle des éperons à vis par un serrurier pour qui cette besogne était toute nouvelle,

Digitized by Google

et qui copia si bien le produit britannique placé sous ses yeux, qu'à part la qualité du fer, l'œuvre persane valait au moins l'œuvre anglaise, et de plus coûtait le tiers meilleur marché. Mais pour que les choses se passent ainsi d'une manière satisfaisante, il faut ou qu'elles puissent se faire à bâtons rompus, ou qu'elles ne durent pas longtemps. Tout objet qui demande de la suite, un travail soutenu, de la persistance dénuée de l'excitation du fait nouveau, est à peu près sûr d'être abandonné longtemps avant d'être terminé. L'ouvrier persan s'amuse de son travail, ce que ne fait pas le nôtre, mais il est sujet aussi à s'ennuyer, et alors il est extrêmement difficile de l'y tenir et d'en voir la fin. Je n'ai pas besoin de dire que si, par malheur, on l'a payé d'avance, on peut considérer comme à peu près certain que cette fin n'arrivera jamais.

Il semblerait qu'autrefois, j'entends il y a cent à cent cinquante ans environ, la population industrieuse de la Perse ne laissait pas que d'être très considérable. Il existait alors une grande production de soieries, velours, taffetas, brocarts, à Kashan, à Ispahan, à Rescht, à Yezd ; des manufactures d'armes à Kermân et à Schyraz, des tissages d'indiennes un peu partout, de la chaudronnerie remarquablement belle et célèbre dans tout l'Orient, enfin une quantité de branches de fabrication parmi lesquelles on ne peut oublier de nombreuses variétés de tapis. Il s'en faut de beaucoup que tout cela existe aujourd'hui ; mais

Digitized by Google

de tout, cependant, il reste encore un peu. Ce peu nourrit un certain nombre de gens de métiers, et pourrait être facilement augmenté, sans les causes destructives de toute activité industrielle qui agissent, en ce moment, dans les différents pays d'Asie. Mais ces causes, dont je parlerai plus tard, ont une telle force qu'il n'y a pas tout le profit désirable à être ouvrier, et, par conséquent, les gens de cette classe préfèrent souvent embrasser une profession qui est le refuge ordinaire de tous les aventuriers sans le sou, de tous les domestiques sans place, et, pour dire la vérité, un peu de tout le monde à un moment donné : c'est le courtage.

Ce métier paraît être admirablement adapté à l'esprit persan. Il demande de la finesse, de la ruse, une sorte d'éloquence et de force persuasive de bon aloi, de la patience et quelque connaissance du cœur humain. C'est une école d'expérience et partant de sagesse. Tous les Persans, mais principalement les Ispahanys et les hommes de Schyraz, sont nés *dellâls* ou *courtiers*. Tout le monde vend ou met en gage ce qu'il possède. Quand je dis tout le monde, je parle à la rigueur. Le roi met en gage ses pierreries, ses femmes leurs atours ; le savant emprunte sur ses livres, et le propriétaire sur ses champs. Il n'y a pas d'hommes ni de femmes qui n'aient des dettes, et il n'y a peut-être pas de personnage si endetté qui n'ait aussi des débiteurs. Lorsqu'on achète un objet quelconque, un habit, un bijou, une marmite,

Digitized by Google

on considère, sans doute, si l'objet convient à l'usage auquel on le destine, mais surtout on prend garde à ce qu'il soit propre à être mis en gage ou vendu, et il y a dans l'année des moments marqués où la moitié d'une ville prête de l'argent à l'autre ou lui en donne de cette façon. La grande époque, c'est la fête du Norouz, le nouvel an. La seconde, c'est le Moharrem, temps des représentations théâtrales ; et toutes les occasions de réjouissance ou de deuil, tant publiques que privées, et Dieu sait si elles manquent ! surtout les premières, chez un peuple dont la grande et perpétuelle occupation est de s'amuser, sont encore des circonstances où l'on voit chacun s'agiter pour trouver de l'argent ; les courtiers courent de çà et de là, emportant de gros paquets et abordant les gens dans les rues et dans les maisons avec un air demi-important, demi-confidentiel, qui leur est propre et qui donnerait à croire que, par philanthropie, ils trafiquent à vil prix de toutes les richesses de l'univers. J'ai fréquenté les dellâls, et ce n'a pas été, assurément, en toutes occasions, pour le plus grand bien de ma bourse. Mais la vérité m'oblige à avouer que ce sont des gens utiles pour les amateurs de curiosités, et on ne peut plus amusants. Je désire que deux membres de cette corporation, qui, d'ailleurs, ne liront jamais ces pages, trouvent ici l'expression de ma reconnaissance pour les bons moments qu'ils m'ont fait passer. Que Nasroullah puisse toujours rencontrer des acheteurs complaisants, et Oustad-

Digitized by Google

Aga, son compère, des vendeurs peu exigeants ! Le premier est d'Ispahan, mais le second est de Schyraz, et entre ces deux habiles personnages, on ne saurait à qui donner la palme. J'ai eu quelques torts légers avec Oustad-Aga, tandis que jamais le moindre nuage n'a altéré mes relations avec Nasroullah. Un jour que nous ne tombions pas facilement d'accord dans un marché, et qu'à tort, sans doute, je le soupçonnais d'abuser plus que de raison de ma crédulité, il m'arriva de lui appliquer l'épithète courante de *fils de père brûlé.* Cette locution, très en faveur, signifie que le père de celui à qui l'on parle brûle en enfer pour ses méfaits. « Monsieur, me dit Nasroullah, d'un air doux, faites-moi l'honneur de m'appeler comme vous voudrez, je m'en tiendrai pour honoré, mais non pas de cette façon-là, parce que cela m'attriste. Si mon père était vivant, je n'aurais rien à dire, mais il est mort, et vous comprenez... » J'admirai la délicatesse de Nasroullah, et, comme échange de bons procédés, je lui demandai d'abaisser un peu ses exigences, ce que je n'obtins pas.

On peut dire que toute la nation a goûté, goûte ou goûtera du métier de courtier, et s'en trouve bien ; ainsi, comme je viens de le dire, on n'est pas moins prompt à prêter de l'argent qu'à en emprunter. Le souverain prête à l'État, les grands personnages prêtent aux sujets, les marchands prêtent aux grands personnages, les domestiques à leurs maîtres, les maîtres aux domestiques, les

Digitized by Google

soldats aux officiers, les officiers aux soldats ; la canaille du bazar s'emprunte et se prête : enfin c'est l'idéal de Panurge. Cet état de choses paraît presque inexplicable au premier moment, quand on voit que personne, dans ce pandémonium, n'est le moins du monde enclin à faire honneur à ses engagements. Des signatures, comme on dit ici, ou des cachets comme on fait là-bas, on en donne tant qu'il se trouve des gens pour en recevoir ; mais retirer de la circulation ces témoignages d'une dette, on n'en prend pas grand soin. Il résulte de tout ceci beaucoup de désordre sans doute, mais point de misère. Un créancier qui fait vendre les meubles de son débiteur passe pour un monstre. Tout le quartier se ligue contre lui, et il n'a plus de repos. Mieux vaut donc perdre ce qu'on a prêté que de l'obtenir au prix de moyens violents. On conçoit, d'après cela, qu'un homme criblé de dettes à Téhéran est très loin de se trouver dans la situation difficile et malheureuse où serait son pareil à Paris. Ses amis et ses voisins le plaignent ; ceux à qui il doit cherchent à améliorer sa position pour qu'il puisse gagner quelque chose et leur en faire part ; en somme, il porte assez gaiement le poids du jour. Il m'est arrivé d'être juge dans des affaires contentieuses entre des hommes dépendant de la légation ou placés sous sa garde, et d'autres indigènes : j'en ai tiré la conviction que, lorsque je contraignais un débiteur à restituer le capital autrefois emprunté, je faisais un acte de justice littéral et point du tout un acte d'équité

Digitized by Google

naturelle, et que celui-là même au profit duquel avait lieu le remboursement se félicitait du résultat comme d'un bonheur inespéré qui lui paraissait une faveur de ma part, et non pas l'acquittement d'un devoir régulier et naturel. Et cette opinion s'explique. J'ai fait rendre une fois trois cents tomans (3.600 fr.) à un homme qui avait prêté cinq cents tomans, il y avait sept ou huit ans. Il avait jusqu'alors touché tant bien que mal un intérêt qui, primitivement de 40 p. 100, s'était élevé au bout de la première année à 60, et était alors à 80. Il avait réussi à rattraper deux cents tomans du capital, et aurait continué longtemps encore à percevoir quelque chose à intervalles plus ou moins distants. Quant aux trois cents tomans, il n'y comptait guère lorsque je me trouvai l'avoir sous ma juridiction. Ses titres examinés, je le fis payer, en réduisant, bien entendu, le taux de l'intérêt à ce que l'usage européen autorise, et il s'en montra si reconnaissant, et presque si surpris, que je compris à mon tour comment il jugeait son bonheur. Un marchand hindou de Peschaver, que je fis rentrer dans ce qui lui était dû, longtemps après qu'il avait désespéré de le revoir, reparut chez moi le lendemain du jugement avec sa robe en lambeaux, son bonnet défoncé et sa barbe arrachée. Il avait eu querelle avec un voisin qui ne lui devait pas un sou, et auquel il avait réclamé je ne sais quelle somme, se fondant sur ce que l'ayant fait payer la veille, je saurais bien le faire payer le lendemain. La différence de

Digitized by Google

ce qui lui était dû à ce dont il avait envie lui échappait complètement.

Ces habitudes d'usure effrénée, de dettes constantes, d'expédients, de manque de foi, de tours d'adresse, amusent beaucoup les Persans, mais ne contribuent pas à élever le niveau de leur moralité. La vie de tout ce monde se passe dans un mouvement d'intrigues perpétuel. Chacun n'a d'autre idée que de ne pas faire ce qu'il doit. Les maîtres ne payent pas leurs gens, qui les volent de leur mieux. Le gouvernement ne paye pas ses employés ou les paye en papier, et les employés volent le gouvernement. Du haut en bas de la hiérarchie sociale, c'est une friponnerie sans mesure et sans limites, j'ajouterai sans remède. Elle plaît à tout le monde, profite à tous à tour de rôle, dispense de bien des peines, permet à chacun beaucoup d'oisiveté et constitue un jeu qui, tenant les esprits alertes en éveil, les habitue à une excitation dont ils ne se passeraient pas aisément. L'Émyr-Nyzam, ainsi que je l'ai dit ailleurs, payait régulièrement les fonctionnaires, mais il leur interdisait sévèrement la concussion. Le mécontentement était général. Quel rapport y a-t-il entre toucher cent tomans avec une grande régularité ou bien, sur ces cent tomans, n'en attraper que soixante avec des peines inimaginables, mais aussi avoir peut-être en perspective d'en ramasser de çà et de là deux cents autres, moyennant une foule de jolis tours d'adresse ? C'est là l'espérance ; en réalité, avec dix fois plus de fatigues qu'il n'en

Digitized by Google

faudrait pour être honnête, il arrive habituellement que le spirituel employé a à peine complété au bout de l'an ses cent tomans réglementaires ; mais n'est-ce rien que les espérances, les châteaux en Espagne, les mille intrigues dont il s'est amusé toute l'année et les fourberies qui l'ont tant fait rire quand il les a racontées à ses amis ? Comme l'imagination tient une part énorme dans le bonheur des Orientaux, ils ne comparent pas entre deux sommes égales, l'une acquise régulièrement, l'autre grappillée. Tous les écoliers de l'univers sont de leur avis.

S'il existe une classe de la société persane qui ait une existence un peu austère, du moins par moments, ce sont les soldats d'infanterie. Je ne parle pas de la cavalerie ; elle est formée tout entière par les tribus nomades, composée de gentilshommes obéissant à leurs chefs respectifs, et appelée seulement en cas de guerre ou pour composer temporairement la garde du roi ; mais les fantassins sont recrutés autrement et n'ont pas cette noble manière de servir. Le gouverneur d'un district doit fournir tant d'hommes par an à l'armée régulière. Il répartit ce contingent dans tous les villages de son territoire. Les magistrats locaux commencent par exempter les moullahs, les marchands, les artisans, et naturellement tout ce qui leur tient de près. On dispense encore les familles de ceux qui sont domestiques de quelques personnages influents, de tout homme pouvant faire un cadeau suffisant à l'autorité supérieure,

Digitized by Google

ou aux agents subalternes de cette autorité. Quand ces non-valeurs militaires ont été écartées, il reste ce qu'il y a de plus pauvre dans la population, les gens qui n'ont rien à offrir pour éviter d'aller servir le roi, et c'est parmi ceux-là que le recrutement a lieu presque exclusivement. Si l'administration persane avait sur l'enrôlement les idées qui prévalaient en Europe avant 89, et qui sont encore pratiquées en Angleterre, elle trouverait dans les basses classes des villes de quoi se former des régiments sans avoir besoin de recourir aux populations agricoles. Elle aurait à sa disposition cette foule de vauriens qu'on appelle des loutys, gens de plaisir et un peu aussi de sac et de corde, qui le jour remplissent le bazar, et la nuit les maisons des marchands de vin arméniens ou juifs. On les voit errer d'un pas nonchalant, le bonnet sur l'oreille, la main sur le poignard, la poitrine débraillée, l'œil insolent, et on en pourrait faire des troupes assez vigoureuses pour ferrailler au dehors. Ils sont fanfarons, mais braves aussi, et leurs rodomontades ne sont pas toujours des paroles, car ils connaissent la pratique du duel, dont je n'ai vu de traces en Asie que chez eux. C'est une habitude des loutys que de se défier après boire. Le combat a des règles comme chez nous et on se fait des blessures très sérieuses avec le *gâmâ*, sabre court à lame large, lourde, pointue et tranchant des deux côtés. D'autres fois, il est de bon goût de se donner à soi-même un grand coup de cette arme sur la tête, pour célébrer la

Digitized by Google

beauté et les rigueurs d'un objet aimé. Il n'est pas rare non plus de voir un bon louty, pour asseoir sa réputation, défier les gardes de police et en tuer quelques-uns à coups de couteau ou de pistolet, en attendant qu'on le tue lui-même.

Mais de ces gens-là, il est au fond très heureux qu'on ne fasse pas des soldats, car on formerait ainsi une milice extrêmement turbulente et redoutable et on ne peut plus difficile à manier, vu, surtout, l'absence complète de surveillance et de discipline, régime ordinaire des bataillons persans. Au contraire, par la méthode adoptée, on obtient des militaires qui sont les gens les plus doux, les plus patients, les plus soumis, les plus attendrissants qui furent jamais. Lorsqu'une famille est décidément condamnée à fournir un ou plusieurs soldats et qu'elle n'a pu se racheter de cette obligation, elle désigne dès le berceau ceux de ses membres qui porteront le mousquet, et à dater de ce moment, ils sont enrégimentés pour le reste de leur vie ; non pas qu'ils soient constamment sous les drapeaux, il s'en faut de beaucoup : il arrive parfois que le gouvernement renvoie un corps de troupes dans ses foyers pour un temps plus ou moins long, pendant lequel on ne paye pas de solde ; ou bien les chefs militaires autorisent, moyennant finance, les soldats industrieux à ne pas venir à leurs compagnies, et touchent, pour eux-mêmes, la paye des absents ; mais, légalement, tout soldat est soldat à perpétuité, et jusqu'à la vieillesse la plus avancée il peut être

Digitized by Google

obligé de servir. On voit donc dans les rangs des vieillards de plus de soixante ans à côté d'enfants de quinze ou seize.

Jamais, au grand jamais, à moins d'événements extraordinaires, le soldat persan ne touche la solde que l'État est censé lui allouer. En sortant du trésor, elle passe par les mains du général commandant la division, du général commandant la brigade, du colonel, du capitaine, du lieutenant, du sergent, et ce qui en arrive à destination est infiniment peu de chose. Mais le soldat, d'autre part, n'est pas astreint à beaucoup de fatigues. Il ne va guère à l'exercice, l'été parce qu'il fait trop chaud, l'hiver parce qu'il fait trop froid. Lorsqu'il est de garde à un poste, il n'est jamais relevé tant que la garnison séjourne ; de sorte qu'il s'installe dans son corps de garde à demeure et en est absent à peu près toute la journée. Si on le met en faction, il en a pour toute la nuit, à la vérité, mais rien ne l'oblige à se tenir planté debout à côté de son fusil ; il se couche sur sa capote et s'endort tranquillement jusqu'au lendemain matin. S'il sait un métier, il l'exerce et sur ses gains prélève de quoi faire des cadeaux à ses officiers, qui le protègent dans ses opérations de banque avec ses camarades. Il sert aussi de domestique ou de portefaix ; enfin, dans la mesure de son intelligence, il s'organise une position aussi agréable que possible. Rien dans la législation existante ne l'empêche de rêver l'avancement le plus glorieux. Il est apte à devenir colonel, général, et

Digitized by Google

même général en chef. Mais, dans la pratique, comme tous les grades ne se confèrent que suivant les présents qu'on peut offrir à ceux qui en sont les dispensateurs, il est fort difficile qu'un soldat parvienne jamais bien haut. Cependant, et pour se flatter eux-mêmes, les guerriers persans peuvent se raconter l'histoire de ce pauvre diable qui était un jour à la porte extérieure du palais d'Hadjy-Mirza-Agassy, de son vivant premier ministre du feu roi Mohammed-Schah. Le grand personnage sortant de chez lui fit l'observation qu'il avait déjà vu souvent ce soldat, et qu'évidemment il lui rendait de grands services à se tenir ainsi debout quand il passait. Sur cette réflexion, il le nomma colonel ; mais de tels exemples sont rares.

La vie, en somme, est assez tolérable pour les soldats tant qu'ils sont en garnison ; mais quand on les envoie en campagne, leur sort devient bien triste. Moins que jamais ils sont payés. L'intendance n'existant pas en Perse, ils n'ont ni chaussures, ni vêtements, ni armes, ni vivres. Souvent ils sont réduits à manger l'herbe sur la route, là où il y a de l'herbe. Il n'y a pas plus de trois ans que la plus grande partie des troupes employées sur la frontière des Turcomans est morte littéralement de faim. Soumis à ce terrible régime, le soldat persan se départ très rarement de son inaltérable patience. Il est toujours doux, timide et gai. Quelquefois, quand il souffre trop, il s'insurge ; mais pour peu qu'on donne satisfaction à ses exi-

Digitized by Google

gences, le plus souvent très justes, il rentre aussitôt dans le devoir. Il est admirable d'intelligence, et je dirai aussi de courage ; car il me paraît beau que des hommes ainsi traités, marchant pieds nus, ayant des fusils sans chien, et conduits par des officiers comme ceux qui les mènent, aient cependant attaqué les Anglais à la baïonnette dans la dernière guerre.

Je n'ai pas encore parlé des rentiers, c'est-à-dire des gens qui, sans fonctions publiques et sans profession, vivent de leurs revenus. Il y en a, mais extrêmement peu ; de tels personnages sont trop isolés, trop exposés aux convoitises des fonctionnaires, et à peu près sûrs d'être dépouillés un jour ou l'autre, sans que personne vienne à leur aide. Cependant on en compte quelques-uns dans les villes de province. Suivant la proportion où ils sont riches, ils offrent des cadeaux plus ou moins fréquents aux moullahs ou aux magistrats locaux, de manière à se ménager des amis en cas de besoin. Il leur faut déployer beaucoup de sagesse, de modération et d'habileté dans toutes leurs affaires, et paraître aussi petits que possible. En somme, ils ont à lutter contre bon nombre de difficultés. Aussi renoncent-ils presque tous à une part de leur indépendance pour s'assurer le repos. Ils se font domestiques de personnes qui peuvent les protéger, et, au lieu d'en recevoir des gages, ils leur payent une contribution. Dans ces cas-là leur service n'est que nominal et ne les astreint qu'à aller saluer leur maître à l'occasion ou à se joindre à

Digitized by Google

sa suite lorsqu'il est en grand gala, moyennant quoi ils jouissent des avantages du patronage, et personne ne leur dit mot.

Le revenu d'un particulier persan, en mettant à part les gages ou les appointements qu'il peut recevoir et les profits irréguliers que ses fonctions lui donnent occasion de faire, se compose de l'intérêt de l'argent qu'il prête, et j'ai montré plus haut comment se faisait ce trafic, de celui des sommes qu'il dépose chez les marchands pour les faire valoir dans le commerce, enfin de la propriété des villages.

L'argent placé chez les marchands ne rapporte pas, il s'en faut, les intérêts exorbitants de l'argent prêté ; mais, en général, il est en sûreté. On le retrouve quand on veut, et personne ne vous en dépouille.

La propriété des villages est encore un bon placement. C'est un reste de l'ancienne constitution féodale du pays ; dans l'état actuel des choses, le paysan est libre et s'administre par lui-même au moyen du ketkhoda, ou ryschsèfyd, qui est le maire ; mais il paye deux espèces d'impôts, l'un à l'État, l'autre, sous forme de rente perpétuelle, au personnage qu'on nomme le propriétaire du village, et qui n'a d'autre droit que celui de percevoir cette rente. Il ne peut pas l'augmenter arbitrairement, mais si le village dépérit, il peut la perdre. Il est donc le protecteur-né des paysans contre les exigences du fisc, et, comme il touche des revenus dans la proportion où les produits

Digitized by Google

sont abondants, il est extrêmement intéressé à la prospérité de son village et forcé de s'en occuper. Ce n'est pas une mauvaise institution.

Ainsi la société persane présente un ensemble très bariolé et un grand amalgame de situations très diverses. Son gouvernement contient des restes de féodalité et d'institutions qu'on pourrait dire constitutionnelles, qui, défendues par leur antiquité, isolées souvent, jamais renversées, assurent aux masses une somme d'indépendance que l'imperfection ou pour mieux dire l'absence d'autorité réelle et de force administrative exagère souvent jusqu'à la licence. L'organisation strictement nobiliaire des tribus, fondée sur les droits de la naissance et l'éclat des généalogies, crée une hiérarchie de gentilshommes extrêmement vains de leur origine, mais qui n'en retirent guère d'avantages sérieux qu'autant qu'ils vivent dans le désert et sous la tente. Aussitôt qu'ils ont franchi la porte d'une ville, tout le prestige dont ils pouvaient être entourés s'évanouit, le nom de leurs familles ne compte plus que lorsque la courtoisie le veut bien, et il ne s'y rattache aucun privilège. Au contraire, la démocratie la plus absolue exprime là ses doctrines et les applique. Comme dans tous les pays du monde, on entend le citadin persan railler la noblesse d'extraction, en faire des contes et porter aux nues les droits du mérite individuel. A la vérité, comme dans beaucoup d'autres pays également, ces droits du mérite se réduisent dans la pratique aux droits de la faveur appuyés

Digitized by Google

sur des services qui ne sont pas toujours recommandables, ou bien à des coups de fortune qui n'élèvent pas constamment les plus dignes. Quoi qu'il en soit, le citadin persan est aussi amoureux de l'égalité que qui que ce soit dans l'univers, et, je le répète, on ne dit rien sur ce sujet dans les cafés d'Europe qu'il n'ait trouvé de son côté et n'exprime avec beaucoup de verve, à tous les étages de la hiérarchie sociale. Mais après avoir parlé du roi, des grands personnages, des moullahs, des marchands, des ouvriers, des propriétaires, des soldats, des nomades, de la canaille, je ne donnerais pas encore une idée suffisamment complète de ce monde, si je ne montrais encore sa perpétuelle mobilité, sa constante agitation. Et pour cela il faut parler du goût extrême des Persans pour les voyages et de la façon dont ils peuvent le satisfaire, et avant tout des raisons diverses qui portent les différentes catégories de personnes à se déplacer.

J'ai montré plus haut que l'action de l'autorité était légalement limitée sur tous les points. Les privilèges des moullahs, ceux des nomades, ceux des marchands, ceux des corporations arrêtent sans cesse aussi bien la volonté du roi que celle des gouverneurs de province. Comme l'impôt ne se perçoit en outre que sur les produits de la terre et d'après des cadastres anciens, mal faits et souvent très au-dessous de l'état réel des cultures, cet impôt est en somme fort médiocre, et ne constitue rien de gênant ni d'oppressif pour la popu-

Digitized by Google

lation, qui d'ailleurs ne paye ni pour l'exercice des professions, ni pour la propriété des maisons ou bâtiments, ni pour le bétail, ni pour la capitation, et qui ne connaît pas même de nom les contributions indirectes. C'est probablement à cet état de choses qu'il faut attribuer le bon marché extraordinaire des subsistances, bon marché tel qu'à Kirmanschah le blé se vend, en moyenne, cinquante sous les six cents livres, et qu'à Téhéran, le point de l'empire où tout est le plus cher, une famille de gens du peuple composée du mari, de la femme et de deux enfants, vit fort à son aise pour dix sous par jour. Il n'y a donc en Perse ni haine de classes, ni exaspération du pauvre contre le riche. Mais, à cette part de vérité favorable, il en faut ajouter une autre qui l'est moins.

Les fonctionnaires publics mourraient de faim, s'ils ne touchaient que le chiffre généralement trop modique de leur traitement, et cependant ils ne le touchent jamais. Il faut qu'ils s'ingénient à perpétuité pour rendre leur situation tolérable. Ils cherchent donc à extorquer des cadeaux des artisans et à prendre de l'argent des contribuables de la campagne. Ce sont surtout les gouverneurs des villes et des provinces qui sont en position de se livrer le plus avantageusement à ce genre de spéculation, et voici comment ils opèrent :

Ils envoient, dans le village qui doit payer son impôt, un mirza, un domestique ou un soldat, suivant l'importance de la localité; dans cette perception, outre l'État, créancier réel, le gouver-

Digitized by Google

neur et son mandataire doivent trouver aussi leur compte. Dès que l'arrivant a exposé l'objet de sa mission, le magistrat du village convoque les chefs de famille, et à ces hommes importants se joignent les enfants de la localité et leurs mères. C'est au milieu de cette assemblée, très peu silencieuse et fort émue, que l'envoyé explique ses prétentions. Rarement la première conférence se termine sans qu'il y ait des coups donnés et reçus, des barbes arrachées et beaucoup de gros mots échangés. Les paysannes ne se gênent point pour exprimer les opinions les plus sévères sur le compte du gouverneur, de ses femmes, de ses filles et de sa mère ; on n'oublie pas de brûler tous ses ancêtres et on en fait autant pour la famille du messager. Enfin, la séance se termine communément au milieu d'un tumulte épouvantable, les hommes jurant qu'ils ne donneront rien, et le percepteur attestant tous les prophètes que le village sera rasé et ses habitants bâtonnés jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Mais quand la nuit est un peu avancée et que les passions ont eu le temps de se refroidir, le chef du village, accompagné d'un ou deux hommes prudents, se présente chez l'envoyé avec un plateau de fruits et de thé ou parfois de l'eau-de-vie. Il exprime son regret des déplorables scènes du matin, et s'étonne qu'on ait pu manquer d'une façon si répréhensible à un fonctionnaire de la considération et du mérite de celui auquel il a l'honneur de s'adresser. Tous ces compliments

Digitized by Google

s'échangent entre ces personnages déguenillés avec le même sérieux et la même abondance d'expressions fleuries que si deux courtisans étaient en présence.

Le mandataire fait le fier, mais on lui donne à entendre qu'il ne tient qu'à lui d'obtenir une part suffisante, pour peu qu'il consente à relâcher quelque chose de ses exigences en ce qui concerne son maître, et surtout en ce qui concerne l'État. Les négociations durent quelquefois huit jours et davantage. On se brouille, on se raccommode, on s'injurie, on se flatte, et enfin, voici généralement comment les choses se terminent. L'envoyé obient, pour lui-même, à peu près les deux tiers de ce qu'il avait exigé d'abord. A son retour à la ville, il faudra qu'il en abandonne une partie à ses supérieurs, et quelquefois l'intervention du bâton l'oblige à donner tout. Mais le fait est peu commun. Le gouverneur a ce qu'il demande, sauf une réduction assez faible. L'État touche le moins possible. Le chef du village ne paie rien, les familles qui ont des membres au service militaire sont exemptées de droit, les moullahs également, les domestiques de même ; ensuite on déduit ce qui a pu être dépensé dans l'année sous forme de prestations accidentelles, et ordinairement ce chapitre est d'une exagération monstrueuse. Conclusion : le village a payé beaucoup moins qu'il ne devait. C'est ce que m'expliquait un vieux paysan, qui ajoutait d'un air narquois : « J'ai deux cents tomans (2.500 fr.) cachés quelque part, et je défie

Digitized by Google

bien le roi, le gouverneur et tout le monde de m'en arracher *un poul* (un liard).»

Malgré cette noble assurance, il peut arriver qu'on ait affaire à un administrateur exceptionnellement rapace, qui, ne reculant pas devant les dernières extrémités, veuille décidément obtenir des villageois plus qu'ils ne sont disposés à accorder. Alors, ceux-ci vont trouver les moullahs et les font agir, puis le propriétaire du village arrive de son côté. Ces influences parviennent souvent à tout accommoder. Mais si elles échouent, on a recours au grand moyen : c'est d'abandonner le village et de s'enfuir. Alors commencent les voyages.

Comme il n'y a pas de route, comme il n'y a pas de police hors des villes, comme les montagnes sont toujours assez voisines, aucune chance n'existe de pouvoir empêcher les contribuables récalcitrants de mettre leurs projets à exécution, et le résultat en est infailliblement de diminuer le revenu de la province, de sorte que l'État d'abord, le gouverneur ensuite, enfin les percepteurs, n'ont aucun intérêt à pousser les choses à l'extrême. Pour les paysans, au contraire, ce résultat n'est nullement aussi douloureux qu'on pourrait l'imaginer, en jugeant d'après nos usages. Les terres n'ont pas de valeur en elles-mêmes, parce que partout on en peut trouver, et il suffit du fait de la mise en culture pour en être propriétaire. En quatre ans, un sol inculte devient un jardin en plein rapport. Une maison se construit en terre,

Digitized by Google

et le toit est supporté par huit ou dix poutrelles de bois de peuplier. Huit jours de travail en font l'affaire. Quant au déménagement (je suppose un paysan riche), deux ou trois tapis, quatre ou cinq coffres, composent le mobilier. Le villageois met son argent dans sa ceinture, sa femme sur un âne, le bœuf et le cheval portent le reste. On part le soir, et le lendemain matin personne ne saurait dire de quel côté on a tourné. Il est excessivement rare qu'un village déserte en masse ; mais les désertions individuelles sont fréquentes. Les gens des campagnes n'ont pas l'esprit beaucoup plus sédentaire que le reste de la nation, et lorsqu'ils ne sont pas sujets d'une tribu, et par conséquent retenus par les idées de classes, ils changent très volontiers de résidence. Pour cette cause ou pour d'autres, je n'ai pas vu dans l'Azerbeïjdjan une seule agglomération dont la population ne fût nouvelle. Partout, les paysans répondaient à mes questions, qu'ils n'étaient établis dans le lieu où je les trouvais que depuis vingt, trente ou quarante ans.

On rencontre souvent des familles rustiques circulant dans l'empire, quittant un lieu pour aller s'établir dans un autre. Elles sont bien accueillies par les nouveaux concitoyens qu'elles viennent chercher, et qui sont bien aises de ces bras pour la culture d'une terre toujours trop vaste.

Mais ces hommes en quête d'une résidence ne sont que des voyageurs temporaires. Il existe une classe d'êtres qui fait d'un déplacement constant à peu près le but de sa vie. Ce sont les derviches,

Digitized by Google

qui, n'ayant le plus souvent d'autre occupation, ne se bornent pas à parcourir la Perse, et vont, sans hésiter, à Calcutta, à Constantinople, au Caire, et cela d'autant plus aisément que leurs pérégrinations ne leur coûtent absolument rien. J'en ai vu et pratiqué beaucoup, et je les tiens, en général, pour très intéressants à connaître. Il y a sans doute, parmi eux, bon nombre de vagabonds purs et simples, mais çà et là on rencontre une perle : et c'est assez pour leur donner de la valeur.

A pied, ou monté sur un âne, le philosophe nomade se met en route, s'arrêtant où il veut pendant des mois, des années, ou traversant les villes, sans que rien ni personne ne l'arrête ; dans les déserts, il se joint aux caravanes ; dans les pays où il croit n'avoir pas besoin de protection, il va seul, et personne ne lui demande pourquoi. Un ruisseau coulant entre deux pierres, avec un saule au-dessus, lui paraît offrir un repos agréable ; il s'y assied et y demeure tant que ce séjour lui convient. J'ai rencontré aussi dans une masure en ruines, aux environs de Reï, l'ancienne Rhagès, un derviche venu de Lahore, qui passa là plusieurs jours. Le lieu lui avait semblé agréable. Un matin il disparut et je ne le revis jamais. Le but final de son voyage était, disait-il, Kerbela. C'était un homme d'une rare instruction, d'un langage recherché et fleuri, connaissant beaucoup les livres, ayant au moins soixante ans et l'expérience de beaucoup de catastrophes qu'il avait heureusement traversées. Son élégance était tout intellec-

Digitized by Google

tuelle. Il était vêtu d'une robe de coton blanc tombant en lambeaux, les pieds, la tête nus, les cheveux flamboyants, la barbe grise en désordre, la peau calcinée et sillonnée de rides, mais l'air souriant et les yeux pleins de feu. Dans quelque lieu que ces gens s'arrêtent, ils racontent aux habitants, qui bientôt les entourent, ce qu'ils ont vu dans leurs pérégrinations, et les conclusions qu'ils ont tirées de toutes choses. Souvent ils font grande impression sur les esprits ; et comme la religion est un des thèmes favoris de leurs entretiens et qu'ils y sont très hardis, c'est à ces religieux errants qu'il faut attribuer ce mouvement d'hérésies continuel dont le monde musulman est tourmenté, surtout en Perse, et qui, à chaque moment, ranime, réveille, renouvelle ou apporte les notions de la théologie indienne au milieu de la loi du Koran.

Il est aussi d'autres voyageurs qui, d'après les idées européennes, paraissent plus dignes d'inrérêt ; ceux-là parcourent le monde oriental pour s'instruire. Ils sont assez nombreux. Rien ne les distingue extérieurement des derviches, si ce n'est qu'ils ne vont point la tête nue et ne portent point de longs cheveux. Ils sont peu curieux d'opinions théologiques ou de méditations sur les choses surnaturelles, ne s'occupent que des mœurs des pays qu'ils parcourent et des curiosités de l'art ou de la nature qu'ils peuvent y trouver. Le type moderne de ces Hérodotes asiatiques était un certain Hadjy-Zeïn-Alabeddin, né dans le Schirvan

Digitized by Google

et mort il y a tout au plus sept à huit ans. Après avoir étudié sous différents maîtres célèbres, dont son père le savant Moullah-Iskender fut le premier, il se résolut à aller voir le monde de ses propres yeux et commença par courir la Perse, de l'ouest à l'est ; il visita Badgad, la Mecque et l'Arabie ; passa ensuite dans le Scyndhi, de là dans l'Inde, alla à Kaschemyr, traversa l'Afghanistan, le Tokharestan, le Badakheshan, le pays des Ouzbeks, les contrées de la Caspienne, retraversa le nord de sa patrie, l'Arménie, toute l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte, erra dans la Turquie d'Europe ; après avoir séjourné à Constantinople, entra en Grèce, y passa quelque temps et de là s'embarqua pour la côte d'Afrique ; et vers 1825 ou 1826 il arrivait à Alger, alors indépendant. Il est remarquable que tous ces grands voyageurs s'arrêtent unanimement à la lisière des pays européens, qu'ils considèrent comme des terres barbares dont ils redoutent les périls, et qui n'excitent ni leur sympathie, ni leur curiosité.

De retour à Téhéran, après de longues années, il se mit à rédiger ses voyages et en composa trois différentes rédactions également fort rares.

Ce serait une erreur de considérer de pareils hommes comme des exceptions. Il n'est sans doute pas commun de voir des savants comme celui-ci laisser à la postérité le résultat de leurs découvertes. La paresse et la nonchalance des Orientaux s'y opposent dans la plupart des cas ; mais beaucoup veulent voir et vont voir, qui gardent pour eux

Digitized by Google

ce qu'ils ont acquis. Rien de plus vrai que le début de plusieurs comptes des *Mille et une nuits* qui montre le héros, attiré par l'amour des voyages, abandonnant une position heureuse et tranquille pour se livrer tout entier à ce goût. Burns rencontra de même à Kaboul un homme du pays qui avait écrit beaucoup toute sa vie, et était venu jusqu'à Constantinople. Sa famille avait grand'peine à l'empêcher de recommencer, car ce genre de vie a des charmes que rien ne surpasse.

Mais la classe ambulante la plus nombreuse, ce sont les pèlerins. J'en ai vu et entretenu un grand nombre, hommes et femmes, arrivant les uns de Kaboul, les autres de Kaschemyr, les autres du pays de Dehly. Ils allaient pour la plupart à Kerbela, aux tombeaux des imams ; presque tous étaient de pauvres paysans, de bonne humeur, qui prenaient les jours comme ils venaient. Quant à la dépense que leurs courses nécessitent, j'ai eu l'occasion d'en juger. Un palefrenier arabe calculait que pour se rendre de Téhéran à Bagdad, de Bagdad à Bombay et de là revenir à Bouschyr, cheminant à pied quelquefois, quelquefois montant sur les bêtes d'un muletier obligeant et s'embarquant ensuite sur les bangalos du golfe Persique, à condition de prêter la main à la manœuvre à l'occasion, il lui en coûterait, tout compris, environ deux tomans et demi, c'est-à-dire de vingt-cinq à trente francs. Mais les pèlerins les plus curieux que j'aie jamais rencontrés sont les derniers dont je parlerai ici.

Digitized by Google

Je fus abordé, un jour, par deux hommes de taille médiocre, d'un noir bleuâtre, et maigres, et ayant, comme tous les gens du sud de l'Asie qui n'appartiennent pas aux races militaires, l'air riant, doux et soumis. Ils me parurent, au premier abord, être des Beloutches. Mais je me trompais ; car l'un d'entre eux se réclama auprès de moi de la qualité de Français, ainsi que son compagnon. Un peu surpris d'abord, car l'aspect de ces soi-disant compatriotes n'était pas propre à soutenir la validité de leurs prétentions, je fus bien vite convaincu de leur sincérité. Ils portaient de longs bonnets pointus en feutre, semblables à ceux des Ouzbeks. Bien qu'on fût au mois de juillet, ils étaient vêtus des lambeaux graisseux de ces longues robes fourrées en peau de mouton que l'on fabrique à Bokhara, et leur saleté dépassait non seulement tout ce qu'on peut voir, mais même tout ce qu'on peut imaginer. Explications faites, j'appris enfin que ces deux hommes, appelés l'un Kakscha et l'autre Mostanscha, étaient des Tamouls de Pondichéry. Ils prétendaient appartenir à la caste brahmanique et se donnaient pour agriculteurs. Dans leur opinion, le feu ayant créé toutes choses et ne pouvant dès lors être trop vénéré, ils avaient voulu faire acte de dévotion envers cet élément. Or, c'était une opinion courante parmi leurs compatriotes du pays de Pondichéry, qu'il existait quelque part dans le Turkestan un *Atesch-Kédèh* ou temple du Feu, d'une sainteté extraordinaire. De temps immémorial,

Digitized by Google

l'usage d'y aller porter ses prières s'était maintenu, mais aucun de ceux qui avaient fait la route ne s'étant occupé de laisser le détail des pays traversés pour y arriver, personne ne savait autre chose de ce voyage, sinon que l'Atesch-Kédèh existait dans le Nord. Il paraît que ce renseignement suffisait aux fidèles ; car, après bien d'autres, Kakscha et Mostanscha s'étaient mis en chemin.

Ils commencèrent par aller à Bombay, par terre, et de là, traversant le Kotch, ils arrivèrent aux bords de l'Indus. Ils remontèrent le fleuve, tantôt en cheminant sur ses rives, tantôt dans les embarcations là où ils en trouvèrent et où on voulut bien leur donner le passage gratis. Ils parvinrent ainsi jusqu'à Peschawer et, s'étant informés, ils apprirent qu'on ne connaissait pas d'Atesch Kédèh dans le pays, mais qu'il n'était pas impossible qu'il y en eût à Kaschemyr. Ils partirent pour Kaschemyr. Dans cette ville, on leur dit que le culte du feu était inconnu ou du moins n'avait point de sanctuaire dans la vallée ; mais qu'il était de notoriété publique que Balkh étant la mère des villes et ayant été fondée par Zerdescht ou Zoroastre, si un Atesch-Kédèh pouvait exister quelque part, ce devait être incontestablement là. Ils en tombèrent d'accord et partirent pour Balkh. Point d'Atesch-Kédèh ; c'était à Bokhara qu'il fallait se rendre pour s'en éclaircir. Ils y allèrent et trouvèrent enfin, non pas ce qu'ils cherchaient, mais des renseignements positifs. On leur affirma que le sanctuaire de leur croyance existait à Bakou,

Digitized by Google

sur la rive occidentale de la Caspienne, dans le pays des Russes ; et, en effet, les feux perpétuels que la nature y entretient sont un objet constant d'adoration de la part d'une foule de sectaires.

Kakscha et Mostanscha reprirent leur route, sans avoir le moins du monde pensé à perdre patience, et s'acheminèrent vers Asterabad ; mais c'était justement dans le temps que le gouverneur actuel de cette ville, Djafèr-Kouly-Khan, faisait une campagne longtemps différée, et devenue indispensable, contre les maraudeurs turcomans ; de peur de tomber dans ce conflit et d'être faits esclaves d'un côté ou décapités de l'autre, les deux Tamoul se dirigèrent vers Mesched, et de là ils passèrent par Téhéran, où j'entendis leur histoire.

Je ne relève pas ce qu'il y a de singulier à voir le culte du feu et les Atesch-Kédèhs de la Perse en vénération sur la côte du Malabar et auprès de gens qui se prétendent de caste brahmanique ; je constate seulement que cela est, et c'est une des marques les plus fortes que j'aie jamais rencontrées de la diffusion, et je puis ajouter de la confusion des idées persanes avec les idées hindoues. Pour achever ce récit, les deux pèlerins voyageaient avec une petite tente basse en toile blanche où l'on pouvait s'asseoir deux, mais non se tenir debout ni se coucher. Ils possédaient deux vases de cuivre pour faire cuire leurs aliments ; car, circonstance particulièrement gênante dans une telle entreprise, il ne leur paraissait pas con-

Digitized by Google

forme à leurs devoirs religieux de rien manger qui eût été préparé par d'autres mains que les leurs, ce qui les privait naturellement des bénéfices de l'hospitalité commune. Leur mobilier était complété par un de ces jeux autrefois assez en vogue dans nos salons, et que l'on appelle un baguenaudier. Ils y paraissaient fort habiles, et les Persans prenaient plaisir à les voir faire. Ils avaient mis quatre ans pour arriver à Téhéran et prévoyaient, sans nul souci, qu'à leur retour de Bakou, ils auraient à refaire exactement le même chemin et à voir s'écouler le même espace de temps avant que de rentrer chez eux. Lorsqu'on leur eut expliqué qu'en passant par Ispahan et Schyraz pour s'embarquer à Bouschyr, leur voyage serait beaucoup plus rapide, ils ne parurent nullement touchés de cet avantage : un Asiatique comprend difficilement l'utilité de se hâter. Enfin, lorsqu'ils eurent passé une journée à répondre aux questions des gens de la maison joyeusement assis en cercle autour d'eux, et avec lesquels ils s'étaient mis tout d'abord sur le pied le plus amical, ils témoignèrent le désir de continuer leur route. On leur demanda quelle aumône pourrait leur être agréable et leur paraître généreuse, puisqu'ils avaient refusé toute nourriture, le kalian et même une tasse d'eau ; ils se firent un peu prier et enfin répondirent que si, par l'effet d'une générosité surhumaine, dont leur cœur conserverait à jamais la mémoire, on voulait bien leur donner trente schahys, ils se considéreraient comme comblés.

Digitized by Google

Trente schahys ne représentent pas tout à fait quarante sous.

Je pourrais multiplier les histoires de ce genre à l'infini : je n'en dirai plus qu'une seule, qui m'a été racontée par un homme aussi aimable que savant, M. de Khanikoff, alors consul général de Russie à Tébryz. Il vit un jour arriver devant lui une famille composée d'un vieillard, d'une vieille femme, d'un jeune homme de vingt ans, de sa femme encore presque enfant, et d'un nourrisson de quelques mois. Ils venaient se plaindre de ce que des gens de la ville leur avaient volé leur âne. Dans le cours de la conversation, ils racontèrent leur histoire. Ils étaient de Marghélan, petite ville du Khodjend, vers l'extrême frontière de la Chine. Le jeune homme avait fait le pèlerinage de la Mecque. Rentré enfin dans sa famille, après les premiers embrassements, il raconta toutes les merveilles de son voyage, et ce récit enflamma tellement l'imagination de tous, que père, mère et femme décidèrent qu'on partirait ensemble le soir même, pour ne pas mourir sans avoir vu des choses si extraordinaires ; et l'on partit.

C'est avec cette facilité, mais aussi cette patience, cette gaieté continuelle, cette curiosité douce, toujours portée à satisfaire celle d'autrui en se satisfaisant elle-même, que les Asiatiques circulent dans les pays les uns des autres, sans même savoir bien positivement où ils vont, ni souvent où ils sont. Les longs entretiens de tous les jours, de toutes les heures, où toutes les idées s'expriment,

Digitized by Google

où tout se dit, où rien n'est considéré comme scandaleux quand la forme ne choque pas, exercent naturellement une influence irrésistible et donnent lieu à cette facilité de mœurs, à cette tolérance universelle dont l'Européen seul, avec ses opinions arrêtées, ses décisions tranchantes ou ironiques, est rigoureusement exclu, mais qui permet aux brahmanistes, aux musulmans, aux chrétiens, aux juifs arméniens de vivre pêle-mêle sans se choquer jamais, sauf les jours de crise politique.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LES CARACTÈRES. — LES RELATIONS SOCIALES.

Je ne sais si, par les détails qui précèdent, j'ai suffisamment préparé le lecteur à comprendre que l'État persan n'existe pas en réalité, et que l'individu est tout. L'État ? comment pourrait-il être, lorsque personne n'en prend aucun souci ? La population, assez semblable, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, à celle de l'empire romain, méprise ses gouvernants quels qu'ils soient, bons ou mauvais, déprédateurs ou bien intentionnés. Incapable de fidélité politique et de dévouement, pleine d'adoration pour le pays en lui-même, elle ne croit à aucun moyen de le conduire. Aussi tout le monde pillant sans honte comme sans scrupule, et profitant à qui mieux mieux des deniers publics, il n'existe en fait que peu ou point d'administration. La police qui se fait dans les villes est assez bien entendue, il faut le reconnaître, ne serait-ce que pour la singularité du fait. De

Digitized by Google

toute antiquité, les villes d'Asie connaissent et pratiquent l'excellent système de surveillance qui consiste à entretenir des gardiens de nuit dans chaque rue. On n'entend pas de tapages nocturnes ; il n'y a pas de désordres publics. Mais, en dehors de ce point-là, tous les autres sont réduits à néant. Une partie de la population ne paye jamais d'impôt, soit que des privilèges abusifs que rien ne justifie, sinon le long usage, aient légitimé un prétendu droit, ou que, par de fausses mesures, l'autorité royale l'ait consacré, ou enfin que simplement les contribuables, n'étant pas en humeur de payer, chassent les percepteurs ou ne consentent pas à les recevoir. J'ai vu des villes se donner cette position commode, et les gouverneurs n'y pouvaient rien, faute de troupes, de ressources ou de bonne volonté. Mais personne n'y prend garde.

Autrefois, la viabilité était très perfectionnée en Perse. Les rois sassanides avaient créé, dans les provinces du Sud principalement, de magnifiques routes, des ponts, des caravansérails en grand nombre. Les différentes dynasties musulmanes continuèrent ce système, et jusqu'à la fin des Séfévys, dans le premier tiers du siècle précédent, les travaux existants furent conservés avec soin, et çà et là augmentés. Mais, depuis lors, tout est détruit, tout a disparu. Dans l'empire entier, il n'existe plus un chemin, pas même pour aller de Téhéran à la résidence d'été du souverain, qui en est à deux lieues. A la vérité, tant

Digitized by Google

que dure la belle saison, la nature du sol et la sécheresse soutenue du climat permettent de s'en passer en beaucoup d'endroits. L'habitude et l'adresse font le reste.

Il y a encore quelques ponts, la plupart construits par des particuliers. Comme on ne les répare point, il est d'usage de les économiser, en ne passant dessus qu'en cas de nécessité absolue. Un honnête voyageur me disait que c'était pécher que d'user les ponts sans besoin. Un homme consciencieux traverse à gué, et les caravanes n'y manquent jamais.

Il n'y a pas de forteresses ; il n'y a pas d'arsenaux sérieux ; il n'y a pas un magasin public ; l'administration, quant à son personnel, n'existe que pour fournir à une partie nombreuse, il est vrai, de la population, des prétextes pour vivre aux dépens de l'autre ; l'armée cause plus de concussions qu'elle ne rend de services. Cependant elle est utile encore, car elle peut, dans bien des cas, maintenir l'ordre, et surtout elle a puissamment contribué à tenir en échec d'abord, à ruiner ensuite la puissance des tribus nomades. Mais, en somme, en disant du gouvernement de la Perse qu'il n'existe pas, on n'exagère que de bien peu.

C'est cependant une idée reçue en Europe, qu'à défaut de force réelle, ce gouvernement procède au moins par mesures violentes et tyranniques qui compromettent sans cesse le repos des sujets, et ne permettent à personne de jouir de ses biens acquis.

Digitized by Google

A part les jours où les passions sont surexcitées, je n'ai point remarqué que les Asiatiques, sauf les Osmanlys, les Ouzbeks, les Turcomans et les Afghans, fussent naturellement cruels. Ils sont peu scrupuleux en toutes choses, et leurs intérêts ne sont pas contenus par leur moralité ; mais ils n'ont pas de suite dans les idées, et, n'aimant pas d'ordinaire à pousser les choses à l'extrême, ils se montrent volontiers amis des moyens termes. J'ai vu, sans doute, commettre des injustices criantes, mais je n'ai guère vu l'injustice dépasser certaines bornes. Un gouverneur destitué est rarement entièrement dépouillé. On lui enlève, sous prétexte de rendement de comptes, une partie de ce qu'il a pillé lui-même ; puis on lui laisse de quoi acheter un autre poste et ce qui lui est nécessaire pour faire encore une assez bonne figure dans le monde. De même, ce gouverneur, spéculant sur un de ses subordonnés, a commencé par lui demander dix tomans, et s'est contenté de quatre. Voici comme se passent les choses en pareil cas. C'est la vertu du *tevessout* qui accommode tout.

Le *tevessout* est l'intervention d'un tiers dans toute transaction, de quelque nature qu'elle soit. Il n'est pas plus possible au roi d'agir pour ou contre un de ses serviteurs sans *vastêh*, l'agent du *tevessout*, qu'il n'est possible à un bon bourgeois d'acheter un cheval ou de terminer quelque affaire analogue en dehors de la même influence. C'est l'usage universel, chacun s'en trouve bien, chacun en veut, chacun s'y soumet. Aussitôt donc qu'un

Digitized by Google

grand personnage, fût-ce le roi, a manifesté l'intention de commettre un acte d'oppression, un intermédiaire se présente. Quelquefois c'est un moullah en réputation, quelquefois le corps des moullahs tout entier, ou de riches marchands, ou le fils ou la femme de l'oppresseur. L'emploi de l'intermédiaire n'est jamais désintéressé ; en cas de succès, il prélève un droit sur la reconnaissance de son protégé. Il a donc toute raison d'agir sérieusement et avec force, outre l'idée qu'il veut laisser de son influence, et lorsqu'il s'agit du caractère asiatique, il faut tenir compte de tout ce qui touche aux questions d'amour-propre. C'est là un grand arcane. Comme en matière d'impôts, ainsi que je l'ai déjà décrit, et en toutes matières, on parle énormément, on se débat beaucoup des deux parts, on menace, on injurie, et, 99 fois sur 100, on finit par se départir des deux tiers de la première exigence ; et cette manie de ne jamais conclure comme on a commencé est telle, que lorsqu'un homme est condamné à mort pour crime d'assassinat, l'usage veut que le roi consente à lui faire grâce si quelqu'un vient lui offrir une somme d'argent quelconque, et le même usage établit que se porter intermédiaire en semblable circonstance, est une œuvre pie, quand même le condamné serait un scélérat notoire.

Il y avait, il y a trois ans, à Téhéran, un nommé Redjêb, natif de Tébryz, mauvais sujet, ivrogne, fanfaron, ayant déjà tué un homme dans une querelle, un louty de l'espèce la plus authentique.

Digitized by Google

Un soir qu'il traversait le bazar, il fut poursuivi par les gardes de police, car il était complètement ivre, et se montrer en public en cet état, c'est encourir la bastonnade et une amende. Il se sauvait donc pour échapper aux serghesmêhs, ou, comme on dirait chez nous, aux sergents. Au moment où il franchissait un passage obscur, le malheur voulut qu'un pauvre moullah sortît précisément de sa maison et se trouvât face à face avec Redjêb, qui, la tête perdue, s'imagina que ce malheureux voulait l'arrêter, tira son gâmâ et le frappa mortellement. Dans l'espèce de lutte qui eut lieu alors, un autre homme, étant survenu par hasard, reçut aussi un coup, et le meurtrier, s'échappant, se réfugia dans l'écurie d'une légation, sous le ventre d'un cheval qu'il connaissait pour être celui du maître. C'est un asile sacré, et qu'on ne peut violer en aucun cas.

Cependant il s'agissait d'un crime commun, et Redjêb méritait très peu d'intérêt par sa conduite antérieure. On lui fit donner l'ordre de sortir de l'écurie. Mais il jura qu'il n'en ferait rien, et, tenant son arme à la main, menaça de tuer quiconque voudrait mettre la main sur lui. L'affaire devenait embarrassante pour la légation, et pouvait tourner mal, quand le chef de la police réussit à persuader au meurtrier que quelques minutes d'entretien à voix basse ne pouvaient lui nuire dans tous les cas, et, étant entré dans l'asile, il sut si bien persuader à son client qu'il aurait la vie sauve s'il se livrait de lui-même sans bruit et sans scandale, que Redjêb sortit.

Digitized by Google

Son procès ne fut pas long. Il fut condamné à avoir la gorge coupée suivant l'usage ordinaire, c'est-à-dire que le patient est étendu sur le dos, pieds et poings liés ; l'exécuteur lui relève la tête, lui tend la gorge de la main gauche, et de la droite la tranche vivement avec un couteau. Mais, dans le cas de Redjêb, la grâce était assurée, parce que plusieurs hommes de la cour s'étaient cotisés pour offrir sa rançon au roi, qui l'avait acceptée gracieusement. Tout le monde s'en faisait une fête. Le pauvre moullah assassiné était un séyd obscur récemment venu d'Ispahan, personne dans la ville ne le connaissait et ne s'intéressait à son sort.

Mais les choses ne tournèrent pas comme on l'avait attendu. Redjêb, se voyant mener au supplice, crut probablement qu'on l'avait leurré de fausses espérances. Nature peu patiente et prompte à s'enflammer, il entra tout aussitôt dans une violente colère, et commença à jurer et à blasphémer, brûlant les pères et les grands-pères du juge de police et de tous ses suppôts. Quand le cortège qui le conduisait arriva avec lui sur le Marché-Vert, ce fut bien pis. Le roi et toute sa cour étaient assis sur les créneaux de la forteresse pour le voir passer, et c'était là que la grâce souveraine devait, à la grande édification de la foule, faire tomber les cordes qui liaient le condamné. Mais il n'y eut pas moyen. Aussitôt, et du plus loin que Redjêb aperçut Nasreddin-Schah, il commença à l'apostropher à haute voix dans des termes dont l'éner-

Digitized by Google

gie dépassait de beaucoup le simple respect. Non seulement il recommença à brûler le père, le grand-père et les aïeux de son souverain, mais il se permit, sur des matières très délicates, des allusions tellement révoltantes et si peu voilées, qu'un signe ordonna aux exécuteurs de poursuivre leur route et d'aller faire leur devoir. Ce qui eut lieu, et avec des aggravations dont je fais grâce au lecteur.

En cette occasion, les intermédiaires ne réussirent pas ; mais on voit que ce ne fut pas par leur faute et qu'il fallut une circonstance tout à fait inattendue pour empêcher leur action de s'exercer avec un plein succès, ce qui a lieu le plus ordinairement, et j'en citerai deux exemples que je crois frappants.

A l'occasion de la guerre avec l'Angleterre, le gouvernement persan prétendit tirer des marchands quelques ressources pour faire face aux dépenses. Cette idée n'avait en elle-même rien de bien tyrannique, surtout si l'on se rappelle ce que j'ai dit plus haut, que la classe trafiquante, assurément la plus riche de l'État, ne prend absolument aucune part aux charges publiques, et ne connaît le fisc que pour les droits de douane uniquement. En outre, la somme que l'on prétendait répartir sur tous les négociants de l'empire était loin d'être exorbitante. Mais, comme il faut toujours que dans toute combinaison asiatique il y ait un côté qui pèche au point de vue raisonnable, on n'imagina le projet qu'au moment où la paix allait se signer, et on ne donna des ordres pour la

Digitized by Google

perception que lorsque les troupes s'en revenaient, ce qui n'empêcha nullement les autorités, à Téhéran et dans les principales villes, d'animer le zèle et la générosité de la classe marchande par la peinture rembrunie des dangers que courait la religion de la part des infidèles, du besoin qu'avaient les invincibles guerriers de l'Iran de cet argent qui allait les mettre en état de redoubler de prodiges, et, enfin, des mérites extraordinaires que les donateurs ne pouvaient manquer de s'acquérir par leur généreux patriotisme.

Cette dernière considération ne produisit pas plus d'effet que les deux premières ; partout les gens de négoce, tout en protestant de leur dévouement à la foi, déclarèrent que la coutume et les lois ne les obligeaient à aucun sacrifice, et que leur intention était de n'en pas faire ; je dis intention bien arrêtée, et ils le prouvèrent en se réfugiant dans les mosquées, dans les villes où ils crurent s'apercevoir que les agents du gouvernement avaient le projet d'insister. D'après nos idées, une classe entière de personnes, forcée d'abandonner ses foyers pour courir chercher un asile contre l'oppression dans les sanctuaires consacrés, présente assurément un spectacle bien lamentable. Cependant, pour être dans le vrai et juger sans emphase, il faut relâcher un peu de nos préjugés, et voir les choses comme elles sont en réalité. Que dirait-on en Europe d'un homme qui irait embrasser les autels afin de se dispenser de payer vingt francs sur un capital de vingt mille, et qui

Digitized by Google

ferait retentir les rues de cris désespérés ? C'est absolument ce qui avait lieu, avec cette différence que ce même homme, qui nous paraîtrait un peu plus que ridicule, est un sage aux yeux des Asiatiques ; il use de son droit, se défend justement, et sera considéré dorénavant bien davantage, comme ayant fait preuve d'infiniment d'esprit et d'énergie, et surtout s'il réussit à débouter le gouvernement de ses prétentions.

Le premier ministre et le roi ne furent pas contents de la tournure que prenait l'affaire. Cependant on était déjà parvenu, dans plusieurs villes de province, à toucher quelques faibles sommes bien inférieures à ce qui avait été demandé, quand tout à coup l'ordre fut retiré, et l'argent rendu à ses propriétaires. C'est que les moullahs s'étaient entremis ; que des personnages de l'administration avaient eux-mêmes blâmé la mesure et en conseillaient l'abandon ; enfin, ils donnèrent à entendre que les marchands ne demandaient pas mieux que de faire preuve d'attachement à telles et telles personnes en leur présentant des cadeaux convenables, si on voulait bien ne pas sortir de l'usage séculaire, et les laisser tranquilles. Ainsi, il y eut des intermédiaires payés, des protecteurs payés, beaucoup de démarches, de cris, de gémissements, de déclarations et d'intrigues, et, bref, la contribution ne fut pas levée. Dans une seule ville, à Kazvyn, quelques violences furent essayées par un gouverneur fort décrié, Hadjy-Khan ; encore le mal se borna-t-il à des coups de bâton indû-

Digitized by Google

ment appliqués, et le scandale fut grand cependant. En définitive, grâce au *tevessoul*, le gouvernement fut réduit à la plus complète impuissance, comme d'ordinaire.

Voici maintenant un dernièr exemple de ce tevessout s'interposant entre un malheureux et la vengeance légale d'une famille.

Un certain Kambèr exerçait à Téhéran la profession de ferrach ou domestique du dernier rang. Ce garçon était jeune, bien découplé, de jolie figure, toujours élégant, très poli, extrêmement poltron, et portant toutes sortes d'armes à la ceinture. Un jour d'été, que, dans le voisinage du campement de son maître, il jouait avec ses camarades à se pousser et à se battre, comme on se trouvait sur la place d'un village, il saisit en riant un couteau à l'étal d'un boucher, et en menaça son adversaire. Celui-ci, à son tour, prit une masse et continua le jeu ; puis, tout à coup, se poursuivant l'un l'autre, et par un faux mouvement, Kambèr frappa son camarade dans les reins, et lui fit une blessure assez grave d'où le sang jaillit en abondance.

Cet homme, nommé Aly, était depuis longtemps fort malade de la poitrine. Soit que, dans tous les cas, sa fin dût être prochaine, soit que l'accident l'eût déterminée, peu de jours se passèrent, et il mourut. Alors le père se porta partie contre Kambèr, et demanda, ou qu'on le lui remît pour le tuer, ou qu'il eût à lui payer, à titre de composition pour prix du sang, une somme de deux cents

Digitized by Google

tomans ou deux mille quatre cents francs. C'est la loi stricte.

Kambèr, qui n'avait pas la moindre envie de se voir à la disposition d'un vengeur, et qui était parfaitement hors d'état de trouver nulle part la somme demandée, prit la fuite, et se réfugia dans le sanctuaire sacré de Schah-Abd-oul-Azym. La partie le poursuivit, et, ne pouvant le saisir là où il était, s'établit dans le village voisin, et jura de n'en pas bouger jusqu'à ce que Kambèr, par misère, par lassitude ou pour d'autres causes, se décidât à quitter son refuge.

L'affaire faisait du bruit, quand il arriva que le roi, sa mère et le premier ministre vinrent un jour faire leurs dévotions à la mosquée où tout ceci se passait. Sa Majesté interrogea le malheureux Kambèr, qui raconta son histoire et eut le bonheur d'intéresser tout ce monde de puissants. On remarqua qu'il était vraiment triste qu'un si beau garçon et si jeune fût mis à mort ; que, puisque Aly n'était plus de ce monde, c'était lui rendre un faible service que d'envoyer son meurtrier le rejoindre ; qu'il était fâcheux pour le père du défunt cependant de ne tirer aucune satisfaction de cette affaire ; mais, puisqu'en somme il était évident que Kambèr ne possédait rien, il ne pouvait rien payer ; en conséquence de ces réflexions, le roi l'assura de sa bienveillance et lui dit de sortir librement, qu'il ne lui serait rien fait.

Kambèr s'imagina que ces belles promesses

Digitized by Google

avaient plus d'apparence que de fond ; que le roi, une fois parti, ne penserait plus à lui, et que si son ennemi lui coupait la gorge dans un coin, tous ces hauts personnages qui lui disaient des choses si rassurantes ne seraient plus là pour empêcher le mal. Bref, il refusa obstinément de sortir de la mosquée. Ni prières, ni raisonnements, ni menaces ne purent l'y décider, et enfin le roi, se courrouçant de tant d'obstination, lui déclara que, puisqu'il ne voulait pas être sauvé par lui, il serait perdu, que désormais il prenait la vengeance d'Aly sur son compte, et séance tenante il donna l'ordre de tuer Kambèr s'il mettait le pied hors de la mosquée. On plaça des gardes partout, et voilà le misérable tenu en arrêt et par les hommes du père d'Aly et par les hommes de la police royale.

Alors, ne trouvant plus même que l'intérieur de la mosquée fût un asile assez sûr, il s'attacha avec une corde, par le cou, à la tombe de l'Imam, et, pour ne pas avoir à s'éloigner une seconde de cette protection, la seule qui lui parût suffisante, il se réduisit à manger deux dattes par jour, ce qui le mit bientôt dans un état de faiblesse tout voisin de la mort qu'il se donnait tant de peine pour éviter.

On avait dit déjà deux fois qu'il n'était plus, et, de fait, il expirait presque, car cette diète durait depuis plusieurs jours, quand une veuve de haute considération, et fort riche, vint prier à Schah-Abd-oul-Azym. Elle vit Kambèr, étendu auprès

Digitized by Google

du tombeau. Elle s'intéressa particulièrement à lui, paya au persécuteur les douze cents tomans qu'il réclamait, obtint du roi la mainlevée de ses poursuites, et emmena le malheureux chez elle. Sa fortune était faite. Peu de temps après on voyait Kambèr circuler dans les rues de la ville, monté sur un beau cheval, habillé comme un prince, frais et rose, en embonpoint raisonnable, se carrant dans l'emploi de domestique de confiance de la *khanum* (la dame), et ne songeant pas plus à la crise qu'il venait de traverser que si c'était l'histoire d'un autre. La morale de ceci est qu'en Perse tout le monde est disposé à se mêler de ce qui ne le regarde pas, et par conséquent qu'une affaire n'est jamais désespérée ; ce qui revient à dire que l'omnipotence n'est au fond entre les mains de personne, et parce que la fragilité de toute chose y est grande, il n'y a pas plus de pauvreté définitive que de prospérité solide. S'il y a infatuation chez les puissants, ce que l'extrême légèreté du caractère national permet très facilement, il n'y a jamais désespoir chez les petits. D'ailleurs les chutes et les misères ne sont pas aussi profondes là qu'ailleurs, j'entends que personne ne se croit jamais réduit à cette triste alternative, ou de travailler nuit et jour ou de mourir de faim, ou bien encore à cette position plus grave de n'avoir pas de quoi travailler et de manquer de tout. Les vivres sont à si bon compte, les logements si faciles, les indifférents si généreux, la charité publique est si merveilleusement étendue

Digitized by Google

et si affectueuse, car il faut rendre à chacun ce qui lui appartient d'éloges, qu'elle donne sans compter et toujours et à tout le monde et ne songe pas à se payer, comme ailleurs, par la honte qu'elle impose à celui qui reçoit. Ceux qui demandent sont considérés comme en ayant le droit, parce qu'évidemment ils ont besoin, et on les prend sur ce pied-là. Aussi n'y a-t-il pas de faux mendiants. Rien n'oblige un homme à mentir pour obtenir ce que chacun est disposé à lui offrir. Dans une rue près de la citadelle de Téhéran, est établi un malheureux estropié de naissance. Il n'a pas de famille et il est sans ressources. Mais un menuisier lui a fait, gratis, une petite maison roulante très bien calfeutrée. Les femmes du voisinage ont fourni des matelas. Tous les matins, les voisins se présentent pour porter l'impotent de la chambre qu'on lui prête la nuit dans sa voiture, et à tour de rôle un des susdits voisins traîne l'établissement ambulant à sa place ordinaire. Les passants déposent à l'envi leur aumône. Aux fêtes publiques, les enfants lui apportent des assiettes de sucreries, et j'ai vu dans la carriole s'allonger et s'étager plus de présents de cette nature que chez nous des gens aisés n'en reçoivent de leurs proches. De cette absence complète d'inquiétudes sur les nécessités premières de la vie, il résulte que la nation persane est une nation très gaie, très insouciante, et qui a le plaisir en grande recommandation.

Je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde où l'on s'amuse plus continuellement que dans un

Digitized by Google

bazar de Téhéran, d'Ispahan ou de Schyraz. C'est une conversation qui dure toute la journée sous ces grandes arcades voûtées, où la foule se presse perpétuellement aussi bigarrée que possible. Les marchands sont assis sur le rebord des boutiques, où les marchandises s'étalent avec un art d'exposition que nous avons imité et perfectionné. Les loutys coudoient la foule, le bonnet de travers, la poitrine débraillée, la main sur le gâmâ. Les aveugles chantent. Un raconteur d'histoires s'est emparé du chemin et hurle à pleins poumons les douleurs ou les attendrissements ou les paroles édifiantes d'un roman. Là, passent des Kurdes avec leur turban énorme et leur physionomie sombre et sérieuse. Au milieu d'eux se glissent, semblables à des anguilles, des mirzas, l'encrier à la ceinture, gesticulant comme des possédés et riant à grands éclats ; dans leur marche précipitée, ils tombent sur une file de mulets chargés de marchandises, qui sont arrêtés à leur tour par de longs chameaux venant en sens inverse. La question pour la foule est de passer au milieu de ce conflit ; ce qui est certain, c'est qu'elle y passe. Un derviche avec ses cheveux épars, son bonnet rouge brodé en soie de couleur de maximes édifiantes, le corps à demi nu, la hache sur le dos, et faisant sonner une grosse chaîne de fer, s'entretient familièrement avec un moullah, marchand de livres, ou un tourneur qui lui fabrique un tuyau pour son kalian. Là-dessus passe un gentilhomme afghan à cheval, suivi d'une troupe de ses sti-

Digitized by Google

pendiés. C'est la figure dure, sauvage, intrépide des lansquenets ; et c'est aussi leur air débraillé. Turbans bleus collés sur la tête, habits de couleur sombre déguenillés, de grands sabres, de grands couteaux, de longs fusils et de petits boucliers sur l'épaule, de vrais pandours, et dans toute cette cohue des troupeaux de femmes. Elles errent deux à deux, quatre à quatre, très souvent seules, toutes uniformément couvertes d'un voile de coton, rarement de soie, gros bleu, qui les entoure depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds. Le visage est étroitement caché par une bande de toile blanche qui s'attache derrière la tête, par-dessus le voile bleu, et retombe devant jusqu'à terre, et rend impossible d'apercevoir ni de deviner les traits. Un carré brodé à jour à la hauteur des yeux leur permet de voir très bien et de respirer à travers ce *rou-bend* ou *lien de visage.* Sous le voile bleu appelé *tchader,* qui est surtout destiné à envelopper depuis la tête jusqu'aux genoux de la personne, se met encore un vaste pantalon à pied qui contient les jupes et qu'on ne revêt que pour sortir. Ainsi calfeutrées, enfermées, les femmes cheminent en traînant leurs petites pantoufles à talons avec un balancement qui n'a rien de gracieux et viennent s'accroupir au bas de la boutique des marchands d'étoffes, faisant déplier des monceaux de pièces de toile, des soieries, des cotonnades, discutant, comparant, ne se décidant pas et enfin se levant et s'en allant maintes fois sans avoir rien acheté, comme cela se pratique dans

Digitized by Google

d'autres pays encore, et tout cela sans avoir soulevé le moindre bout de leurs voiles.

Et tandis que les marchands font assaut d'éloquence et de persuasion pour arrêter ces goûts si incertains et si changeants, tous les propos et les cancans de la ville débordent de boutique en boutique. Ici on parle politique et on blâme telle mesure récente du gouvernement ou telle résolution qu'on dit imminente. On raconte ce qui s'est passé la veille au soir ou le jour même dans le harem du roi et le point exact où en est la discussion de telle khanum avec son mari. La chronique scandaleuse court de bouche en bouche, peu voilée et s'exagérant tous les quarts d'heure. On emprunte de l'argent et on en prête. On retire telle pièce de vêtement qui était en gage depuis six mois et on va engager telle autre. On se querelle, on se menace, mais on ne se frappe pas, à moins de circonstances rares. C'est un tapage, des cris, des rires, des gémissements, des poussées à faire tomber les voûtes, et souvent aussi elles ne résistent pas. Car, bâties en briques crues en beaucoup d'endroits et cimentées à la grosse, elles s'écroulent avec fracas, surtout aux approches du printemps, et on ne peut nier qu'elles n'écrasent çà et là quelques causeurs. Mais c'est un accident considéré avec beaucoup de philosophie, et on ne voit pas que personne en soit trop contrarié ni préoccupé.

Voici comment la journée d'un Persan se passe : une grande partie dans les promenades au bazar, une autre partie est donnée aux visites. Mais

Digitized by Google

avant de parler de cet emploi de la vie, il faut pourtant que je dise quelque peu de chose des femmes, ne fût-ce que pour ne pas laisser une lacune dans mon récit.

Les Persans, extrêmement réservés sur la partie féminine de leur propre famille, sont on ne peut plus goguenards à l'endroit des femmes qui ne leur sont pas parentes. Ils s'en donnent alors à cœur joie, et à les entendre on croirait qu'il n'y a pas de dames respectables dans l'Iran qu'autant qu'ils ont encore une mère, une femme et des sœurs. Sur toutes les autres, ils affichent non pas un scepticisme, mais, évidemment, une malveillance qui passe les bornes.

Sans m'arrêter à ces rapports, probablement empreints de beaucoup d'exagération, je dois dire que les femmes persanes se marient très jeunes Dans les familles aisées, le père exige ordinairement du fiancé trente tomans pour le prix de l'épouse, c'est-à-dire 360 francs, ce qui n'est pas énorme, et le plus souvent cette somme est employée par les parents à l'usage de la jeune femme. Il n'y a donc pas lieu de dépenser d'éloquence pour plaindre le sort d'une victime vendue par un père barbare. Avant la cérémonie nuptiale, il s'écoule souvent plusieurs mois pendant lesquels le fiancé n'est pas censé être admis à voir sa future à visage découvert ; mais, pour concilier sur ce point l'attitude que la coutume impose au père de famille et la légitime impatience du jeune homme, il est à peu près convenu que la mère de la jeune fille

Digitized by Google

veut à celui-ci tout le bien possible, et par faiblesse lui fournit des occasions d'aller et venir dans la maison. Il en abuse et se livre à ce qu'on appelle le *namzêd-bazy*, ou la *vie de fiancé*, le *jeu de fiancé*. C'est-à-dire qu'il pénètre dans l'enderoun, saute par-dessus les terrasses, entre et sort par les fenêtres, et souventefois passe la nuit en tête-à-tête avec la jeune personne. On assure qu'il n'en résulte aucun inconvénient, attendu que la fiancée, qui n'ignore de rien depuis son plus bas âge, suivant l'usage des femmes orientales, est suffisamment prémunie dès longtemps contre la mauvaise foi incontestable du sexe fort, et ne s'exposerait pas à être abandonnée avant les noces.

D'ordinaire, les promis sont très jeunes ; l'homme a de quinze à seize ans, la fille de dix à onze ans. Mariés sur ce pied, on serait porté à croire qu'ils n'ont pas assez de raison pour conduire un ménage; mais la raison entrant peu en ligne de compte dans les affaires persanes, on admettra, sans trop d'indulgence, qu'ils sont déjà, sous ce rapport, à peu près aussi avancés qu'ils le seront jamais : de ce côté, il n'y a donc rien à dire. J'ai vu un ménage composé du père, de la mère, de la femme et du mari, livré à des angoisses extrêmes et tout le monde pleurant, parce que la jeune femme, âgée de quatorze ans, allait mettre au monde son premier-né. Le père déclamait contre sa femme, qui l'avait porté à exposer sa fille à un aussi grand danger. La mère perdait la tête d'inquiétude et courait çà et là, hors d'elle-même. Quant au mari,

Digitized by Google

il s'était enfui dans un coin obscur pour échapper aux reproches qui pleuvaient sur lui de toutes parts et il pleurait à chaudes larmes. Quand les choses furent venues à bien par l'intervention des commères, il resta huit jours sans oser se montrer, et d'autant plus honteux qu'il avait désormais pour déposer contre lui un témoin bien vivant et bien portant.

Dans les hautes classes, cette sorte d'enfantillage existe moins en réalité, mais on l'affecte. Car, à sept ou huit ans, un garçon reçoit une femme pour avoir soin de lui. Elle est censée être sa femme, et, en effet, elle lui appartient par un lien légal. Si, plus tard, elle ne lui plaît pas, il la répudie. C'est donc l'intérêt de celle-ci de tâcher de se l'attacher de bonne heure par la reconnaissance qui se forme très vite, trop vite en pareil cas, et qui néanmoins n'en est pas un lien plus solide.

Arrivée à vingt-trois ou vingt-quatre ans, il est assez rare qu'une femme n'ait pas eu déjà au moins deux maris et souvent bien davantage, car les divorces se font avec une excessive facilité ; pas plus facilement toutefois que les mariages, car non seulement on les conduit sans beaucoup de cérémonies, mais on a encore imaginé de les faire à terme, pour un an, six mois, trois mois et beaucoup moins ; mais je n'ai pas besoin de dire que la considération publique n'a rien à voir avec ces sortes d'unions, qui sont jugées absolument comme on les jugerait en Europe. La différence est que rien ne fait scandale dans ce genre : la moralité

Digitized by Google

asiatique ne blâme que ce qui s'affiche en public, et rien de ce qui se cache derrière les murailles de l'enderoun, où tout est permis.

Cette extrême facilité de faire et de défaire les alliances ne porte personne à avoir plusieurs femmes à la fois. On peut dire que les exemples de polygamie sont rares, et constituent presque des exceptions. Il y a telles villes, comme Demavend, par exemple, qui compte trois ou quatre mille âmes, où je n'ai trouvé que deux hommes ayant chacun deux femmes, et je dois dire qu'on ne leur en savait pas gré. Je parle des musulmans ; car les nossayrys sont monogames. Ainsi, en admettant, comme on l'a dit, que la polygamie soit nuisible à la population, ce qui est un peu difficile à croire quand on voit les enfants de Feth-Aly-Schah donner à la troisième génération une tribu d'au moins cinq mille personnes, encore faut-il avouer que la polygamie ne saurait être comptable de la dépopulation de la Perse, puisqu'on peut dire presque à la rigueur qu'elle n'y existe pas. Il arrive quelquefois qu'un Persan, changeant de ville de temps à autre, aura une femme dans chacune de ces résidences, mais ces cas sont aussi des exceptions.

Les femmes sont très rigoureusement cloîtrées dans l'enderoun, en ce sens que personne du dehors, aucun étranger à la famille n'y est admis. Mais, d'autre part, elles sont parfaitement libres de sortir depuis le matin jusqu'au soir et même depuis le soir jusqu'au matin dans beaucoup de circonstances. D'abord, elles ont le bain ; elles y vont

Digitized by Google

avec une servante qui porte sous son bras un coffret rempli des objets de toilette et des parures nécessaires, et elles en reviennent au plus tôt quatre ou cinq heures après. Ensuite, elles ont les visites qu'elles se font entre elles et qui ne durent pas moins longtemps. Puis elles ont leurs invitations pour les naissances, les mariages, les anniversaires, les fêtes publiques et particulières qui se renouvellent incessamment, sans compter les simples réunions plus fréquentes encore. Elles ont encore les pèlerinages, auxquels elles sont fort exactes, et qu'elles ne voudraient pas négliger pour rien au monde. Il y a le pèlerinage de Schah-Abd-oul-Azym, à deux lieues de Téhéran, dans un joli village très ombragé d'arbres et peuplé de boutiques de toute espèce, où les élégants de la ville vont faire leurs galeries tous les vendredis. La population de ce lieu champêtre est fort hospitalière et tient à la disposition des dévotes non seulement le tombeau de l'imam, dont les vertus sont souveraines dans une foule de maladies, mais encore des chambres où l'on peut louer pour deux heures, pour une journée, pour une ou plusieurs nuits, à son gré. Il y a encore le pèlerinage de l'Imamzadèh-Kassem, dans le joli village de Tedjrisch, qui n'a guère moins d'attraits. Enfin, il y a surtout le pèlerinage de Byby-Scheher-Banou, *madame la patronne de la ville*, à trois heures de Téhéran, ermitage où se trouve le tombeau d'une grande sainte et où les femmes seules sont admises. Si un homme était assez osé pour pénétrer dans cette

Digitized by Google

enceinte sacrée, il n'est pas certain qu'il en fût quitte à moins d'une mort instantanée. On passe ordinairement huit jours dans cet asile révéré, et, comme il est en grande réputation, on y vient de fort loin. J'ai rencontré des caravanes de pénitentes, montées sur des mulets, sous la conduite d'un ou deux domestiques, et qui arrivaient du Mazenderân, c'est-à-dire de plus de quarante lieues. Elles prenaient en grande patience les fatigues du voyage et paraissaient s'amuser beaucoup.

Il ne faut pas oublier que toutes ces femmes sont si exactement voilées et si semblables dans leurs vêtements extérieurs, qu'il est impossible à l'œil le plus exercé d'en reconnaître une seule. L'usage de prendre un mari pour faire un voyage en pèlerinage à Kerbela ou à la Mecque, lorsque le vrai mari ne peut accompagner sa femme, existe encore en Perse ; mais, au retour, le mari par occasion cesse de rien être dans la famille.

Enfin, en mettant même à l'écart les invitations, le bain, les pèlerinages, les visites au bazar, les femmes sortent quand elles veulent, d'autant plus que les hommes restent très peu au logis, et elles paraissent vouloir toujours sortir, car elles encombrent les rues en toute saison. A Dieu ne plaise que j'en conclue rien de défavorable et que je pense que cette perpétuelle locomotion, l'éducation très libérale qu'elles reçoivent en certaines matières, la persuasion où elles sont qu'étant des êtres imparfaits elles ne sauraient être responsables de rien, enfin, l'incognito impénétrable qui les suit

Digitized by Google

partout, les induisent à rien de fâcheux. Les Persans le prétendent, mais ils sont si médisants ! et je n'en crois rien. Je me borne à trouver que cette licence sans liberté, cette absence complète d'éducation morale est d'un fâcheux effet pour les maris plus encore que pour les femmes, et leur ôte complètement, dès la jeunesse, le goût de la vie de famille et d'intérieur.

Les femmes sont absolument maîtresses dans ces maisons où elles restent si peu. Elles y sont servies par des domestiques des deux sexes, et on admet libéralement que l'enderoun peut rester accessible aux visiteurs qui n'ont pas plus de dix-huit à vingt ans. L'idée est bizarre chez un peuple qui se marie à quinze. Mais aucune inconséquence ne choque dans ce pays, et lorsqu'en particulier on fait remarquer celle-ci aux Persans, ils en rient de tout leur cœur et vous font là-dessus deux mille contes plaisants ; mais ils concluent bientôt sérieusement en disant que c'est l'usage, et peut-être celui-là même qui vient de vous apprendre tant d'histoires à ce sujet, va-t-il en vous quittant engager comme *ghoulambatjéh* un grand garçon qu'il mènera gravement chez lui pour servir ses filles.

Les femmes n'étant, comme je viens de le dire, responsables de rien, sont extrêmement colères et violentes. Le Prophète avait découvert qu'il leur manquait quelque chose dans l'entendement, et il s'empressa d'en conclure, comme elles l'ont trop bien retenu, que leurs faits et gestes n'avaient

Digitized by Google

pas de conséquence. Plein de cette idée, il déclara même que le manquement le plus grave qu'on peut avoir à leur reprocher devrait être prouvé par quatre témoins oculaires. C'était à peu près donner l'impunité au sexe faible et lui montrer beaucoup d'indulgence. Les femmes persanes ont pris le jugement du Prophète au pied de la lettre : il y a plus de maris à plaindre qu'il n'y a de femmes victimes. Elles ont surtout une tendance marquée à faire usage de leur pantoufle, et cette pantoufle, toute petite qu'elle soit, est construite en cuir très dur et armée au talon d'un petit fer à cheval d'un demi-pouce d'épaisseur. C'est une arme terrible, dont j'ai vu les déplorables effets sur la figure labourée d'un malheureux qui s'était attiré la colère d'une petite dame de treize ans.

Mais je n'en dirai pas plus long pour ne pas donner à penser que je calomnie les femmes de la Perse, et surtout je dois positivement déclarer qu'en ma qualité d'Européen je n'en ai vu aucune et que je ne parle que par ouï-dire ; j'ajouterai que les inductions vraies ou fausses qu'on voudrait tirer de ce qui précède ne concernent, en aucune façon, les femmes des nomades, et principalement les femmes des nossayrys. Les premières ne se voilent pas, travaillent beaucoup, montent à cheval, se mêlent des affaires des tribus et ont une existence aussi sérieuse, aussi utile que les femmes des villes l'ont frivole. Ce n'est pas auprès d'elles qu'il faut aller chercher des renseignements sur ces dernières. Leurs propos sont très peu flatteurs

Digitized by Google

à leur égard et elles les estiment médiocrement. Quant aux femmes des nossayrys, elles ne sont pas soumises au divorce, ce qui donne aux unions un caractère infiniment supérieur aux alliances chez les musulmans. En outre, elles n'ont pas de pèlerinages ; enfin, elles se voilent dans les villes, mais seulement pour ne pas choquer les usages reçus, et reçoivent chez elles tous leurs coreligionnaires sans aucun scrupule et à visage découvert. Leur foi ne les considérant nullement comme des êtres inférieurs, elles n'ont pas les bénéfices de l'irresponsabilité, et, par conséquent, se tiennent mieux. Enfin, chez les nossayrys il existe un esprit de famille qui manque aux musulmans. Les mêmes observations s'appliquent aux femmes des guèbres et à celles des juifs.

Pour en revenir à la population des villes, ou, comme on dit, aux Tadjyks, qui sont, la plupart, musulmans ou soufys, ceux-ci et leurs femmes passent la plus grande partie de leur temps hors de chez eux. Les heures qui ne sont pas données au bazar sont absorbées par les visites. Comme partout ailleurs, il y en a de toutes sortes d'espèces, les visites de cérémonie, de convenance, d'affaires, de plaisir.

Quand on veut aller voir quelqu'un, on commence, le plus souvent, par lui envoyer un domestique pour s'informer de ses nouvelles et lui faire demander si tel jour, à telle heure, on pourra venir le voir sans le déranger. Dans le cas où la réponse est favorable, on se met en route et l'on arrive

Digitized by Google

au moment indiqué, qui n'est jamais très rigoureusement défini et qui ne peut pas l'être, vu la manière dont les Persans calculent le temps. Une heure après le lever du soleil est une bonne heure pour aller voir quelqu'un, parce qu'il ne fait pas encore trop chaud. Ou bien encore à l'*asr*, c'est-à-dire, tout le temps de la troisième prière, dont, par parenthèse, les Persans se dispensent très souvent. Quand quelqu'un doit venir à l'*asr*, on peut l'attendre depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à six heures, et il ne se trouve pas en retard. Comme le temps ne compte pour rien, être en retard ne serait d'ailleurs pas un tort, ou bien c'en est un que tout le monde partage.

On se met donc en route avec le plus de serviteurs possible, le djelodâr marchant devant la tête du cheval, la couverture brodée sur l'épaule ; derrière le maître vient le kalyandjy avec son instrument. On chemine ainsi, au pas dans les rues et les bazars, salué par les gens de sa connaissance, donnant aux pauvres. Parmi ceux-ci il en est quelquefois d'espèce singulière. Ainsi un de mes amis se vit un jour accosté par une femme dont le voile tout neuf et le rou-bend d'une grande propreté indiquaient l'aisance. Elle lui demandait un schahy (un sou) d'une voix lamentable. Sur l'observation qu'il lui fit, qu'elle ne semblait pas en avoir besoin, elle lui répondit qu'en effet elle était riche, mais qu'ayant un enfant malade, elle s'était réduite pour ce jour-là à vivre de charités, afin d'obtenir par son humilité la miséricorde céleste. D'autres

Digitized by Google

mendiants, d'espèce plus réelle, se lèvent tout droit sur votre passage, criant à tue-tête : « Que les saints martyrs de Kerbela et Son Altesse le Prophète et le prince des croyants (Aly) élèvent Votre Excellence jusqu'au comble de la prospérité et de la gloire ! » Quelquefois Son Excellence est un très simple bourgeois, qui n'en donne pas moins son aumône, et qui en est remercié par une prosopopée digne de l'exorde. Si le passant est un chrétien, le mendiant ne souffle pas mot du Prophète ni de son monde, mais invoque à grands cris les bénédictions de Son Altesse Issa (Jésus) et de Son Altesse Mériêm (Marie), sur le magnifique seigneur, la splendeur de la chrétienté, qui viendra sans nul doute au secours du plus petit de ses serviteurs.

On arrive enfin à la porte où l'on doit s'arrêter et l'on met pied à terre. Les domestiques marchant en avant, on pénètre par différents couloirs toujours bas et obscurs, et souvent on traverse une ou deux cours, jusqu'à la maison. Êtes-vous d'un rang supérieur, le maître du logis vient lui-même vous recevoir à la première porte. En cas d'égalité, il vous envoie son fils ou l'un de ses jeunes parents. Alors a lieu un premier échange de politesses : « Comment Votre Excellence ou Votre Seigneurie a-t-elle conçu la pensée miséricordieuse de visiter cet humble logis ? » De son côté, on répond, en s'exclamant sur l'excès d'honneur qui vous est fait : « Comment daignez-vous ainsi venir au-devant de votre esclave ? Je *tire*

Digitized by Google

une confusion inexprimable ; je suis couvert de honte par ces excès de bonté. »

En devisant ainsi, on arrive jusqu'à la porte du salon où l'on doit entrer. Ici on fait assaut de civilités pour ne pas passer le premier. Le maître vous affirme que vous êtes chez vous, que tout doit vous obéir dans cette pauvre demeure ; vous vous défendez avec modestie, vous jurez d'être résolu à n'en rien faire, puis vous quittez vos chaussures, votre hôte en fait de même, et vous entrez.

Vous trouvez généralement réunis tous les hommes de la famille, qui sont là pour vous faire honneur. Ils se tiennent debout, rangés contre le mur. Ils s'inclinent à votre arrivée et vous répondent par un salut général. Puis le maître vous mène dans un coin de la salle, où il veut vous faire asseoir au haut bout, ce dont vous recommencez à vous défendre avec un surcroît de protestations. L'assistance sourit à cet aimable combat, qui prouve, de la part des deux acteurs, une excellente éducation. Enfin, vous prenez place et votre hôte également. Sur votre prière, ce dernier fait un signe à son monde, qui remercie et s'asseoit de même. Quand chacun est casé, vous vous tournez d'un air aimable vers votre hôte et vous lui demandez si, grâce à Dieu, son nez est gras. Il vous répond : « Gloire à Dieu, il l'est, par l'effet de votre bonté ! — Gloire à Dieu ! » répliquez-vous.

Ensuite, vous vous inclinez vers le plus proche voisin, dont le rang d'ordre indique assez les droits particuliers à la considération, et, de la même

Digitized by Google

manière, vous vous enquérez si, grâce à Dieu, sa santé est bonne. Sur une réponse qui est toujours affirmative et accompagnée d'un *gloire à Dieu*, d'un *par l'effet de votre faveur*, vous passez à un troisième et ainsi de suite, tant qu'il y a d'assistants, ayant soin toutefois de nuancer votre question de manière à marquer une différence décroissante d'empressement, à mesure que vous descendez vers ceux qui sont placés le plus près de la porte. Là, vous ne faites plus guère de question, et une inclination aimable suffit.

Cette cérémonie ne laisse pas que de durer quelque temps. Quand elle est finie, vous revenez à votre hôte, et il n'est pas mal de lui redire avec un air de tête tout à fait caressant, et comme si vous ne l'aviez pas vu depuis quinze jours : « Votre nez est-il gras, s'il plaît à Dieu ? » Ce à quoi il réplique du même ton : « Il l'est, grâce à Dieu, par l'effet de votre miséricorde ! » J'ai vu répéter la même question trois et quatre fois de suite par des gens très polis, et j'ai entendu citer avec éloge l'exemple du feu imam Djumê ou chef de la religion à Téhéran, qui, lorsqu'il allait chez quelques grands seigneurs, ne manquait jamais de demander des nouvelles de leur nez, non seulement aux maîtres du logis, mais encore à tous les domestiques, et ne remontait pas à cheval sans s'être assuré de la façon la plus aimable que le nez du soldat en faction à la porte était tel qu'on devait le désirer. Pour ce motif, ce grand dignitaire ecclésiastique était si populaire et si chéri de

Digitized by Google

tout le monde, que sa mémoire est encore vénérée.

Enfin, après l'épuisement de cette question, il y a un moment de silence, et le maître de la maison y met fin en observant d'une façon générale qu'il est à remarquer que le temps médiocrement beau la veille est subitement devenu admirable, ce qui ne saurait s'attribuer qu'à la fortune étonnante de Votre Excellence. Les assistants ne manquent pas de relever la profonde vérité de cette observation, et quelqu'un se trouvera là pour dire que ce qui est excellent rend excellent tout ce qui l'approche ou l'entoure ; que l'homme éminent en perfection doit être également entouré de perfections éminentes, et que partout où paraît Votre Excellence on ne saurait s'étonner de voir aussitôt régner l'équilibre complet des choses et le dernier degré du bien. Cette proposition soulève encore plus d'assentiment, et ce serait malheur qu'elle ne fût pas appuyée par une citation de quelque poète.

On peut se confondre en démonstrations d'humilité, et il n'y a pas d'inconvénient à le faire. Mais il est mieux de répliquer que le temps ne s'est vraiment mis au beau que du moment où votre hôte a accepté votre visite, que ce n'est donc pas votre fortune, mais bien la sienne qui montre ici son ascendant, et, d'autant mieux, qu'un peu souffrant en montant à cheval, vous ne l'avez pas plus tôt aperçu que vous vous êtes trouvé admirablement bien. Là-dessus, profitant du brou-

Digitized by Google

haha qui s'élève pour applaudir au tour que vous avez donné à la conversation, vous amenez une anecdote qui ne manque jamais de porter les heureuses dispositions de l'assemblée à son comble. Votre hôte vous serre la main avec gratitude, vous lui serrez les mains avec tendresse, et là-dessus le kalian, le thé, le café, les sorbets circulent.

Je ne veux pas absolument faire l'éloge de cette manière excessive de comprendre la politesse ; mais j'ai cru m'apercevoir que, spirituels comme sont les Persans, ils savaient facilement donner à tous ces compliments un peu exubérants une tournure qui allait à la plaisanterie ; que de proche en proche, de ce terrain d'exagération, il sortait assez souvent des saillies et des mots qui ne manquaient ni de finesse ni d'agrément, qu'à force de subtiliser sur des absurdités, on rencontrait parfois des choses très spirituelles, et enfin que, dans des occasions et avec des gens qui rendaient difficile ou impossible un entretien raisonnable, toutes ces conversations-là étaient, en définitive, moins plates, beaucoup plus animées et plus gaies que la conversation qu'on appelle chez nous de la pluie et du beau temps, bien que le fond en soit le même. Le plus grand mérite consiste donc dans la broderie, tout extravagante qu'elle soit, et peut-être parce qu'elle l'est.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'entre personnes qui ont quelque chose à se dire, ces formules se simplifient tout de suite ; cependant, même d'ami à ami, l'extrême courtoisie subsiste toujours, et

Digitized by Google

cela dans toutes les classes de la société. J'ai vu des portefaix et des paysans se parler avec des égards qui semblaient bizarres pour nous. Les nomades seuls s'en dispensent. Aussi les Tadjyks les considèrent-ils comme des gens grossiers et indignes de vivre. Mais, je le répète, si, dans une réunion d'amis qui s'assemblent pour se réjouir, on ne se fait pas de ces interminables compliments, celui qui vous parle est toujours *votre esclave ;* s'il a un bel habit ce jour-là, c'est toujours par l'effet de votre bonté, et s'il dit quelque chose qui plaise à la société, c'est par suite de votre miséricorde.

J'ai vu dans un dîner Ryza-Kouly-Khan, ancien gouverneur du frère du roi, ambassadeur à Bokhara, historiographe, grammairien et poète excellent en persan littéraire et en dialecte. C'est un des hommes les plus spirituels et les plus aimables que j'aie rencontrés dans aucune partie du monde.

Avec lui se trouvait Mirza-Taghy, qui prend dans ses poésies le nom de *Sepèr* (la Sphère), et qui a reçu par décret royal le titre honorifique de *Lessan-el-Moulk*, la langue de l'empire, personnage très savant et aussi fort aimable, mais moins homme de cour que Ryza-Kouly-Khan. Il est moustofy ou conseiller d'État et également historiographe de l'empire.

Il y avait encore le prince afghan Myr-Mohammed-Elèm-Khan, neveu du feu souverain de Kandahar, jeune homme de vingt-quatre ans, d'une

Digitized by Google

beauté remarquable, d'une rare distinction de formes et d'esprit, et sachant beaucoup.

Enfin, deux lieutenants afghans du prince, dont la physionomie soldatesque et rude, le sourire un peu sauvage, faisaient contraste avec les manières grandes et nobles de leur chef, la gravité docte et administrative de Lessan-el-Moulk et les façons légères et riantes de Ryza-Kouly-Khan.

Comme pendant à ces convives excentriques nous n'étions que deux Européens.

En se mettant à table, on tomba d'accord que toute cérémonie gênante serait bannie et que ceux qui voudraient manger avec leurs doigts auraient pleine liberté. Cette faculté était précieuse pour la grande majorité des convives, qui n'avait jamais vu d'instruments pareils à nos fourchettes. Les deux naybs afghans les regardaient avec l'intrépidité qui convenait à des hommes aussi braves, mais n'avaient pas l'air de comprendre qu'on pût sans péril s'enfoncer ainsi quatre pointes aiguës dans la bouche. Un d'entre eux déclara même, qu'à part cette préoccupation, ce que l'on ne mangeait pas avec les doigts était sans saveur et ne devait causer aucun plaisir. Chacun d'eux se mit à traiter son assiette suivant sa mode, sauf Lessan-el-Moulk, qui s'attacha à la mode européenne et s'en tira fort bien, malgré les railleries de ses amis.

Pour détourner un peu l'attention qui s'absorbait sur lui et mettre fin à l'éloge qu'il avait entrepris des usages culinaires de l'Europe, il prétendit que deux choses l'avaient toujours surpris.

Digitized by Google

La première, c'est que des nations si intelligentes n'eussent pas de théologie, ce qui assurément constitue la plus belle et la plus élevée des sciences ; la seconde, que notre musique, au cas où l'on pourrait appeler ainsi le bruit irrationnel de nos instruments, fût si insignifiante et si bornée dans ses effets.

Quant au premier reproche, il n'y avait à répondre que des assurances du contraire, qui ne trouvèrent pas beaucoup d'assentiment, parce que les Asiatiques n'ayant guère vu, en fait d'Européens, que des gens fort peu instruits en matière de religion, croient volontiers que ces spécimens représentent une ignorance commune à tous leurs compatriotes. D'ailleurs ce n'était pas le moment de traiter des sujets de cette nature. Quant à la musique, on affirma à Mirza-Taghy qu'il se trompait et que c'était chez nous un art aussi cultivé qu'admiré.

— Mais, dit-il, produit-il sur les auditeurs une sensation forte et puissante ? Car on ne peut juger de l'influence d'un art que par les effets qu'il exerce sur les hommes.

— Assurément, lui répondit-on.

— Mais encore, qu'entendez-vous par ces effets?

— Une impression profonde ; tantôt un attendrissement qui va jusqu'aux larmes et d'autres fois une émotion d'angoisse et de terreur telle qu'un fait réel aurait peine à la faire plus grande.

— Pour nous, répliqua Mirza-Taghy, nous connaissons tout cela et notre musique nous l'inspire ;

Digitized by Google

cependant ce n'est pas encore ce qui pourrait donner une juste idée de sa force et de sa puissance. Car les hommes sont des créatures intelligentes, et leur imagination, étant une fois excitée, peut d'elle-même contribuer beaucoup à s'ébranler. Mais voici, par exemple, ce que nos musiciens savent faire. J'avais un ami qui possédait un troupeau de chameaux très beaux et très forts ; il avait l'habitude de les louer aux marchands pour le voyage de Yezd. Cet ami était, en outre, habile à jouer de la flûte. Quand il voulait montrer son savoir-faire, il renfermait pendant trois jours ses chameaux dans une étable sans leur donner à boire, et le quatrième jour au matin il ouvrait la porte. Aussitôt les bêtes altérées sortaient en foule, et se précipitaient vers un ruisseau qui coulait à peu de distance. Alors il tirait sa flûte et se mettait à jouer. Les chameaux s'arrêtaient immédiatement, tournaient la tête de son côté et, revenant sur leurs pas, l'entouraient, le cou tendu, et semblaient éprouver un plaisir extrême. Il cessait de jouer, les chameaux couraient vers l'eau. Il recommençait, ils oubliaient de boire et revenaient vers lui, et ainsi de suite jusqu'à ce que, prenant pitié d'eux, il les laissait aller.

— N'est-ce que cela ? s'écria le serdar. Nous avons de notre côté des hommes bien autrement habiles, et votre récit me remet en mémoire un de nos musiciens qui était au service de l'empereur de l'Inde Schah-Djéhan. Un jour que ce prince se promenait avec sa cour dans les environs de

Digitized by Google

Malwa, il donna l'ordre au musicien de jouer du târ. Celui-ci prit son instrument et en toucha les cordes avec une telle délicatesse que non seulement les courtisans se mirent à pleurer, mais un gros rocher, contre lequel Schah-Djéhan était assis, s'amollit visiblement à la vue de tous et apparut tout en eau. L'empereur lança alors son collier de perles vers cette roche si sensible et les perles s'y incrustèrent.

— Quoi ! s'y incrustèrent ? s'écria-t-on.

— Elles y sont encore, dit le prince sans s'émouvoir.

— En ce cas, fit observer Riza-Kouly-Khan, il faut avouer que le récit de Son Altesse est le grand-père de celui de Lessan-el-Moulk. Mais puisque nous sommes à parler de choses extraordinaires, permettez-moi de vous raconter une aventure dont j'ai été en quelque sorte le témoin et dont je puis vous garantir l'authenticité. J'ai passé ma première jeunesse à Schyraz et il y avait, il y a peut-être encore dans cette ville un homme appelé Souleyman, très connu de tout le monde comme un grand mangeur de beng, ce qui est, ainsi que vous le savez, une préparation enivrante de chanvre. Ce personnage, étant un jour au bain, entendit une voix tonnante qui criait : « Djebraïl ! Djebraïl ! »

« Souleyman reconnut aussitôt que c'était Dieu très haut et très grand qui appelait l'archange Gabriel (que le salut soit sur lui et la bénédiction !). Djebraïl répondit aussitôt : « Qu'y a-t-il ? — Va « me chercher Souleyman », répondit la voix.

Digitized by Google

« Aussitôt Souleyman se sentit enlevé avec une force extraordinaire. La voûte du bain se fendit, il traversa les airs en un clin d'œil et avec la même rapidité il fendit le premier ciel, le second, le troisième, le quatrième, enfin jusqu'au trône de Dieu, où l'archange, qui le portait sur ses épaules, s'arrêta devant un grand rideau. Je vous laisse à penser si Souleyman frissonnait de tous ses membres.

« Qu'est-ce que tu m'apportes là ? s'écria la voix « avec un accent terrible.

« — Vous m'avez demandé Souleyman, repartit « l'archange, je vous l'amène.

« — Eh ! animal, répondit la voix, je t'ai de- « mandé Souleyman, fils de David le prophète, et « non pas cet imbécile dont je n'ai que faire. »

« Djebraïl, mécontent d'être ainsi réprimandé, remua l'épaule, et Souleyman, fils d'Aga-Djéhan-Khan, tombant à travers les cieux, vint donner du nez en terre très rudement au milieu du bain.

« On s'empressa de le relever et on lui demanda ce qu'il avait à se jeter ainsi par terre, car son nez saignait de la force du coup.

« Ah ! musulmans, s'écria-t-il piteusement, quand « Djebraïl (que le salut soit vers lui et la bénédic- « tion !) viendra vous chercher, ayez bien soin de « lui demander s'il ne se trompe pas de personne ; « car, en cas d'erreur, voyez comme il vous ren- « voie ! »

Lorsque les histoires de cette espèce furent épuisées, Mirza-Taghy nous fit voir des preuves

Digitized by Google

merveilleuses de sa mémoire. Pour l'éprouver on lui demanda s'il savait quel était le poids de l'armure de Goliath, car on venait de parler du Pentateuque, et c'est un livre que les musulmans ne lisent guère. Il ne sourcilla pas et le donna immédiatement avec les fractions en mesure persane. Calcul fait, il ne s'était pas trompé d'un grain. Justement fier de ce succès et des éloges qu'il en recueillait, il raconta aux deux naybs afghans émerveillés, que Pharmoun avait été le premier padischah des Français, que Dakoupèr, dans lequel nous reconnûmes sans peine Dagobert, avait régné tant d'années, et qu'il avait écrit toutes les actions de ces monarques sans en manquer une seule. Ce qui est rigoureusement vrai.

Là-dessus quelqu'un dit aux naybs : « Vous êtes des gens aimables, vous autres Afghans ; mais ne trouvez-vous pas que vous jouez un peu facilement de ces grands couteaux que vous avez là à la ceinture ?

— Jamais sans cause, répondit le plus jeune d'un air convaincu. Ainsi, par exemple, ajouta-t-il en mettant la main sur l'épaule de son collègue, voilà mon ami ! Mais, si je m'apercevais que le serdar eût plus d'amitié pour lui que pour moi, son affaire serait bientôt faite. »

Je pris la morale de cette phrase pour moi, parce que je n'avais invité qu'un des naybs à dîner, et le serdar, avec beaucoup plus de sagesse, les avait amenés tous les deux, ce dont je l'avais remercié. Mais il en ressortait que, sans y penser

Digitized by Google

le moins du monde, j'aurais pu, cette fois, occasionner mort d'homme. Les poignards de ces messieurs n'étaient pas des armes de parade. Ils avaient la mine d'avoir servi.

L'observation du jeune lieutenant fut très bien prise par le vétéran son camarade, qui en rit beaucoup et qui partit de là pour nous faire aussi son petit conte afghan.

« Il y a trois ou quatre ans, dit-il, un officier anglais vint déguisé à Kandahar avec des lettres de recommandation pour le prince. On le reçut très bien. Suivant l'usage des Anglais qui viennent chez nous, il se faisait passer pour Arabe, et, en effet, il prononçait un peu le persan, comme les hommes de cette nation. Il était un soir, après dîner, chez un chef qui l'avait invité, et buvait le café, assis sur l'extrême bord de la terrasse. Un Afghan entre, marche droit à lui et le frappe d'un coup de sabre sur la tête. L'Anglais tombe dans la rue.

« Qu'as-tu fait là ! dit le chef ; c'était l'hôte du « prince.

« — Ma foi, je n'en savais rien et j'en suis fâché. « Dites que j'étais ivre. Mais tenez, non, dites la « vérité, il y a moins de mal à tuer un Anglais qu'à « boire du vin. »

L'histoire fut jugée très afghane, mais un peu sauvage, et les deux Persans, surtout, la trouvèrent trop dénuée d'agréments. La soirée se passa ainsi et ne nous parut pas longue. Je souhaite qu'il en soit de même du récit que j'ai fait et par lequel

Digitized by Google

j'ai voulu seulement donner une idée de la conversation des Persans.

J'ai nommé à cette occasion deux hommes qui ont non seulement de l'esprit, mais encore une sage instruction et un talent réel. Je ne crois pas qu'il y ait en Perse, à cette heure, de savants plus remarquables et plus consommés dans l'histoire de leur pays. L'un, Riza-Kouly-Khan, a remanié complètement les grandes chroniques indigènes et les a continuées jusqu'au jour actuel. Il est très fâcheux que de tels ouvrages soient toujours composés par l'ordre et aux frais du roi, qui, naturellement, exige que le récit prenne un peu, en ce qui le concerne, la marche et le ton d'un panégyrique. Cette contrainte gâte les annales contemporaines. Cependant le travail de Riza-Kouly-Khan est une production remarquable et de valeur. Cet écrivain a publié en outre des poésies en grand nombre, une relation de son ambassade à Bokhara, et il vient d'achever un recueil complet de la vie des poètes anciens et modernes de la Perse, ouvrage très volumineux et qui contient la plus grande somme de documents que l'on ait jamais recueillis sur cette matière.

Lessan-el-Moulk est aussi un homme hors ligne. Il s'est chargé d'une compilation vraiment gigantesque. C'est de réunir en un seul corps l'histoire universelle d'après les documents de tous les peuples, et il s'agit de faire concorder ces matériaux. Une heureuse ignorance de toute critique peut seule rendre un tel travail possible. Mais il n'en faut

Digitized by Google

pas moins une force réelle d'esprit pour concevoir et garder surtout un plan si immense ; et, à la manière dont les Asiatiques écrivent l'histoire, en tenant compte de toutes les anecdotes grandes et petites aussi bien que des faits les plus capitaux, il est nécessaire que l'écrivain ait une mémoire semblable à celle que Lessan-el-Moulk, comme on l'a vu, possède à un degré merveilleux. Deux volumes in-folio ont déjà été publiés.

Lessan-el-Moulk est poète autant qu'érudit, et il a de la réputation sous ce rapport comme sous l'autre. En outre, c'est un rédacteur admirable de pièces officielles, genre de littérature on ne peut plus goûté en Perse. Un beau firman qui confère au nom du roi telle ou telle charge à un homme en faveur est un morceau d'éloquence qui se lit en public devant un cercle choisi. Il faut trouver de toute nécessité un bon lecteur pour le faire valoir, et un bon lecteur est un homme qui fait ronfler les périodes et s'arrête aux beaux endroits, qui excitent des ah ! sans nombre. J'imagine que la déclamation de Montfleury à l'hôtel de Bourgogne devait se rapprocher de ce système de débit emphatique. Mais, quoique ce soit la manière à la mode, il y a aussi d'autres goûts, et j'ai entendu entre autres un vieux derviche et un courrier qui déclamaient les vers avec le charme le plus vrai et les intonations les plus justes et les plus simples. Pour en revenir aux pièces d'éloquence, il ne suffit pas qu'elles soient bien dites, il faut encore qu'elles soient bien composées, ce qui s'entend non pas

Digitized by Google

du fond, qui ne varie guère, mais du choix des expressions. Comparer le souverain au soleil, affirmer qu'il est le gardien de la planète Saturne, qu'Alexandre le Grand est son garde du corps et que Darius lui sert de chambellan, tout cela n'est rien. Il serait irrespectueux et presque indécent de dire autre chose, mais il faut choisir des termes qui de période en période riment richement ensemble ; il faut se procurer les mots les moins usités de sorte qu'une bonne partie en reste incompréhensible pour la majorité des auditeurs et des lecteurs. Tout naturellement ceux qui devinent ces énigmes, flattés de leur propre science, applaudissent au savoir de l'auteur. Il faut, enfin, au milieu des formules de convention et des exaltations officielles, trouver moyen de glisser quelques louanges d'une forme inattendue, et où l'esprit subtil du rédacteur se montre dans les rapports qu'il a su créer entre des choses peu conciliables. De sorte qu'une belle pièce de ce genre est à la fois un logogriphe, un tour de force de linguistique et un non-sens brillant. La raison commune en est bannie avec la plus inflexible rigueur. On se pâme, on admire, on adresse des compliments à celui qui a combiné de si belles choses, et on tire vanité d'avoir des copies du chef-d'œuvre, qui pendant plusieurs jours court la ville et fait naître l'admiration sans bornes des lettrés.

Mirza-Séyd-Khan, ministre des affaires étrangères, n'a pas une réputation moindre que les hommes dont j'ai parlé, quant à ces façons d'écrire.

Digitized by Google

Il passe aussi pour être un des plus habiles érudits de Téhéran en langue arabe. Cette étude, du reste, est aujourd'hui négligée, et les Persans s'attachent beaucoup plus qu'autrefois à leur langue maternelle.

Les poètes abondent, et il serait difficile de nommer ceux qui sont le plus à la mode. Chaque ville a les siens, dont elle fait cas par-dessus tous. C'est la poésie lyrique qui est la plus cultivée, mais il se trouve aussi des imaginations qui visent plus haut. Un petit village du Sud possède un pauvre moullah qui compose un grand poème destiné à continuer le livre des rois de Ferdouzy, et à donner, depuis le XI^e^ siècle, la suite complète des annales nationales.

Parmi les savants théologiens, on cite comme dogmatiste Hadjy-Aly-Kendy, comme jurisconsulte Scheysen-Abdoul-Hussein. Tout savant personnage est entouré de disciples auxquels il communique sa doctrine, et qui, l'accompagnant partout, le servent même comme domestiques.

Seyd-Abdoullah-Schustéry passe pour un mathématicien distingué. C'est l'homme qui parle le plus élégamment persan que j'aie jamais entendu. Il connaît aussi l'arabe à fond, et possède une grande instruction littéraire. Il est d'ailleurs d'une naissance élevée. Son père était vizir du nizam du Dekkan ; le feu roi Mohammed-Schah voulut le voir sur sa haute réputation de sainteté répandue dans tout le monde musulman, et il le retint à sa cour en lui faisant une forte pension ; il y est mort.

Digitized by Google

On cite encore comme mathématicien éminent le moullah Abdoul-Djévad-Khorassany. Il demeure à Ispahan, et est entouré d'un nombre considérable d'élèves. Il excelle également dans la théorie de la musique. Il passe même pour jouer très bien du târ, espèce de mandoline ; mais, comme la religion défend cet exercice, on ne l'entend jamais en public.

Akkound-Moullah-Aly-Mohammed n'est guère inférieur en réputation au précédent comme mathématicien et comme musicien théoriste. Mais il ne joue d'aucun instrument. Pour trouver des exécutants, il faut sortir tout à fait de la classe des gens graves, et alors il y a Aly-Ekber, que les Persans appelleraient volontiers le divin, et qui, en effet, joue du târ d'une manière merveilleuse. Pour ma part, je lui rends toute justice, et j'ai vu des Européens, très rebelles à la musique persane, tomber également en admiration en l'écoutant exécuter des airs russes arrangés par lui pour son instrument. Il joue avec une âme, avec un sentiment merveilleux, et dans tous les pays du monde Aly-Ekber serait un grand artiste. Mais il a aussi tous les défauts qui s'unissent souvent à cette gloire. Il se montre extrêmement capricieux, vaniteux et nerveux ; ses incartades fréquentes font anecdote, et c'est souvent une grande et difficile affaire que de le décider à se faire entendre. Tout en lui accordant ce qu'à mon sens il mérite, je ne fais guère moins de cas de Khouschnévaz, excellent joueur de kemantjêh, violon persan qu'on touche

Digitized by Google

avec un archet comme le nôtre, mais qui s'appuie par terre à la façon du violoncelle. Khouschnévaz est un gros réjoui qui n'a peut-être pas pour les spiritueux toute l'horreur désirable ; il est admirable son instrument à la main. Sur le çentour, que l'on peut comparer à une épinette, Mohammed-Hassan est sans rival. Celui-là est aussi grave que Khouschnévaz l'est peu, et cependant il se déride quelquefois, et rit aux larmes des bouffonneries musicales de son confrère.

Outre ces musiciens, qui sont des artistes isolés, on compte encore les musiciens des tribus nomades, gentilshommes qui remplissent une fonction tenue pour importante dans leur monde, et dont l'emploi souvent est héréditaire. On les respecte beaucoup, et ils chantent et jouent une foule d'airs persans et turcs ; parmi ces dernières compositions, deux surtout sont d'une grande valeur : la chanson de Kerêm et la chanson de Kour-Oglou. Ce sont deux poèmes fort étendus, et je n'ai jamais rencontré personne qui les sût dans leur totalité, surtout le premier. La musique turque est beaucoup plus énergique et émouvante que la musique persane. Mais celle-ci est plus savante et plus recherchée dans ses effets mélodiques. Elles procèdent du reste l'une et l'autre des mêmes principes.

La peinture est extrêmement déchue. Les Persans le sentent, et recherchent surtout les œuvres anciennes, qu'ils payent très cher. Le roi Mohammed-Schah avait envoyé à Rome un artiste pour qu'il s'instruisît dans les secrets et les procédés

Digitized by Google

de l'art européen, que les Persans reconnaissent volontiers comme très supérieur au leur. Malheureusement, le choix de l'étudiant ne paraît pas avoir été heureux. Le peintre n'a pas été frappé de rien et n'a rien compris. Le seul résultat de son voyage a été de rapporter une copie de la *Vierge à la chaise*, qui a fait fortune, et est aujourd'hui reproduite partout. D'ailleurs, depuis très longtemps, l'on copie des gravures et des lithographies européennes. On en voit sur les kalians, sur les encriers, sur les miroirs, et principalement des scènes de sainteté. Dernièrement, le premier ministre a fait exécuter de grandes fresques dans son palais du Nizamiyèh ; mais ces peintures, qui représentent le roi, ses enfants et tous les personnages de la cour, ainsi que les chefs des missions européennes, sont peu réussies.

Les Persans ont encore un goût qui tient en quelque sorte aux arts du dessin, et qu'ils poussent jusqu'à la frénésie. C'est celui des beaux modèles de calligraphie. On donne cinq cents francs, et au delà pour une ligne de la main d'un maître ancien, comme Émyry le derviche ou d'autres. Mais Émyry est le plus célèbre. Les maîtres modernes se payent naturellement moins cher, mais sont cependant fort admirés. Tout le monde, d'ailleurs, tombe d'accord qu'on n'écrit plus aujourd'hui avec la même perfection et la même élégance que dans les siècles passés. Le style a changé. J'ai vu faire des folies pour des œuvres anciennes, qui, en effet, étaient fort belles.

Digitized by Google

Les chansons jouissent d'une grande faveur, mais il faut qu'elles soient nouvelles, et les dernières connues ont surtout la vogue. Beaucoup sont satiriques et souvent politiques. Parmi celles qui ne traitent que des charmes de l'amour et du vin, un grand nombre a la plus auguste origine. Le roi, sa mère et les dames de l'enderoun royal en produisent sans cesse, qui sont aussitôt répétées dans le bazar et dans les autres enderouns. Mais si l'on change les paroles, il est rare que l'on fasse de nouveaux airs, et c'est pourquoi, au dire des personnes compétentes, la musique est entrée dans une phase de décadence. Peu de gens en savent la théorie, et on se contente d'apprendre par cœur certaines séries de chants qui permettent pleinement de se tenir au courant des nouveautés.

Dans toutes les rues, on rencontre des conteurs d'histoires ambulants. Autrefois, les cafés leur servaient surtout de théâtre, comme en Turquie. Mais les cafés, invention toute récente en Perse, ont été supprimés par l'Émyr-Nyzam parce qu'on y parlait politique et qu'on y faisait trop d'opposition. Ils n'ont pas été rétablis depuis. Mais dans un emplacement assez vaste, près du marché Vert, on a construit une sorte de hangar en planches, ouvert de tous côtés et garni de gradins, de façon à pouvoir contenir deux ou trois cents personnes accroupies sur leurs talons. Au fond du hangar, s'étend une estrade. C'est là que depuis le matin jusqu'au soir se succèdent et les conteurs et les auditeurs. Les *Mille et une Nuits* sont considérées

Digitized by Google

comme un recueil classique, fort beau assurément, mais vieilli. On leur préfère les *Secrets de Hame*, vaste collection en sept volumes in-folio, contenant les récits les plus bariolés, mais tous à la gloire des imams. C'est la source où l'on puise de préférence. Mais on recherche aussi beaucoup les anecdotes plaisantes, les répliques ingénieuses, les récits qui contiennent quelques mauvais propos sur les moullahs et les femmes, le tout entremêlé de vers et quelquefois de chant. La population passe en grande partie sa vie à entendre ces récitations, qui ne coûtent pas cher aux oisifs, quand elles leur coûtent quelque chose.

Mais le charme qu'elles peuvent avoir, si grand qu'il soit, le cède complètement à celui des représentations théâtrales, avec lequel rien ne peut rivaliser. C'est une furie dans toute la nation ; hommes, femmes et enfants ont les mêmes entraînements sous ce rapport, et un spectacle fait courir toute la ville. Dans tous les quartiers et sur toutes les places, se trouve une sorte d'auvent plus ou moins vaste destiné à cet usage. C'est là que se mettent certains personnages du drame, mais l'action se passe sur la place même, de plain-pied avec les spectateurs. Les femmes sont réunies en foule d'un côté et les hommes de l'autre, ces deux parties de l'assemblée pas trop bien séparées. Le spectacle est toujours un drame emprunté à la vie des Persans, l'histoire d'une persécution des califes abbassides. La plus célèbre de ces compositions est celle que l'on représente au mois de Moharrem

Digitized by Google

et qui a pour sujet la mort des fils d'Aly et de leurs familles dans les plaines de Kerbéla. Cette déclamation dure dix jours et pendant trois ou quatre heures chaque fois. Ce sont des morceaux lyriques souvent fort beaux et très pathétiques, ajustés les uns au bout des autres et récités avec passion. On n'y craint pas les longueurs, et les Persans n'ont jamais assez de la peinture détaillée des souffrances, des malheurs, des angoisses, des terreurs de leurs saints favoris. Toute l'assemblée sanglote à qui mieux mieux et pousse des cris de désolation. Chez le plus grand nombre, ces démonstrations sont sincères, car il est difficile, en effet, de ne pas être ému, et j'ai vu des Européens saisis de tristesse ; mais, pour quelques-uns, il y a affectation évidente, et ce ne sont pas ceux qui gémissent le moins haut.

De temps en temps, le moullah, qui est assis en face sur un siège élevé, prend la parole pour faire mieux comprendre à la foule combien les imams ont souffert. Il entre dans les détails de leurs tourments, il paraphrase le drame, il maudit les califes oppresseurs et il entonne des prières. Aussitôt la foule, et principalement les femmes, commence à se frapper violemment la poitrine en cadence en chantant une sorte d'antienne et en répétant sans fin avec des cris furieux : « Husseyn, Hassan ! » Puis, l'entr'acte terminé, la pièce reprend. Bien que le fond soit le même depuis bien des années, on y change toujours quelque chose, et généralement on amplifie et développe les mor-

Digitized by Google

ceaux les plus pathétiques. Il n'est pas mal que les acteurs qui remplissent les rôles odieux fondent en larmes comme les spectateurs à l'idée de leur propre scélératesse. J'en ai vu un qui remplissait le rôle abominable du calife Yézyd et qui était tellement indigné de lui-même, qu'en proférant les menaces les plus atroces contre les saints Hassan et Husseyn, il pleurait au point de pouvoir à peine parler, ce qui portait à son comble l'émotion de la foule. Je ne sais si ces gens-là traitent une œuvre d'art d'après les principes de Longin et autres critiques, mais il n'est pas possible de nier qu'ils produisent sur le public des effets dont nos plus beaux chefs-d'œuvre tragiques n'approchent pas. C'est le théâtre compris un peu à la manière des anciens Grecs.

Nous avons l'honneur, nous autres Français, de jouer un très beau rôle dans la représentation de la mort des imams, fils d'Aly. Un ambassadeur du roi Jean (quel roi Jean ? C'est ce qu'il n'est pas très facile d'expliquer) se trouvait à la cour du calife Yézyd quand on y annonça la famille sainte faite prisonnière à Kerbéla. Il chercha à émouvoir le tyran en faveur de ces femmes et de ces enfants. N'ayant pu y réussir, et transporté d'indignation et de douleur, il se déclara musulman et schyyte et fut martyrisé. On conçoit assez dans quel jour cette circonstance nous place.

Je ne dois pas omettre de dire que, malgré l'émotion poignante qui paraît planer sur la foule réunie pour assister à ces drames sacrés, le bruit public

Digitized by Google

veut que ces occasions soient d'un merveilleux secours pour les intrigues amoureuses. On prétend que les gens qui se cherchent se trouvent à ces solennités et que ceux qui veulent des aventures les y rencontrent. Mais les Persans sont tellement mauvaises langues qu'il n'est pas juste de les croire sur parole.

J'ai parlé ailleurs des farces, ou saynètes. Je n'y reviendrai donc pas.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

RÉSULTATS PROBABLES DES RAPPORTS ENTRE L'EUROPE ET L'ASIE

Je n'ai pas touché à tout ce qu'il y aurait à dire, il s'en faut, et je n'en ai pas la prétention. D'autres voyageurs ont traité à fond beaucoup de points que je néglige, et je ne pourrais, en m'y arrêtant, que m'exposer à des redites. J'aime mieux tourner court et rechercher quelles sont les chances du rapprochement qui s'opère de notre temps entre l'Asie centrale et les contrées d'Europe. A cette occasion, je compléterai dans quelques parties les tableaux dont je me suis efforcé de donner les principaux traits.

Il est pour moi de toute évidence qu'il n'y a pas dans les pays que j'ai vus de nation politique proprement dite, suivant le sens que l'on attache aujourd'hui à ce mot. Les Arabes n'en peuvent réclamer le titre et ne l'ont jamais pu. Lorsque l'islamisme les enleva brusquement à leurs déserts

Digitized by Google

pour les jeter en conquérants au milieu des anciennes populations de langue grecque, il leur donna le goût du pillage, mais non l'art de conduire les peuples, et cet art, ils ne l'ont pas appris depuis. Tous leurs hommes d'État et leurs administrateurs, comme leurs savants et leurs philosophes, ont été des convertis étrangers à leur sang, et on a commencé de bonne heure, dans leur empire, à gouverner sans eux et contre eux. C'est une race noble, individuellement prise, mais incapable de comprendre l'idée de nation, l'idée de système. Elle s'élève jusqu'à l'attachement à la tribu, et ne va pas au delà. Elle n'a rien de ce qui rapproche les hommes les uns des autres, pas même la foi religieuse, qui chez elle s'en tient volontiers aux purs sentiments.

Les Persans comprennent tout ce qui reste inaccessible aux Arabes, et leur intelligence peut tout saisir. Mais ils n'ont pas de fixité dans l'esprit, ils manquent de raison, et surtout ils manquent de conscience.

Les Afghans sont des soudards d'une immense énergie, d'une grande vigueur d'âme, d'une indépendance d'esprit extraordinaire, mais ce sont surtout des soudards, et la pensée de l'État, que les Arabes n'ont jamais comprise, et qui est usée à jamais chez les Persans, ne saurait se présenter à eux que sous la forme d'une caserne, le jour où ils voudront consentir à y entrer.

Il ne semble donc pas que, par eux-mêmes, les peuples de l'Asie centrale soient propres désormais

Digitized by Google

à rajeunir leur société et à la reconstruire sur ses bases anciennes. Sont-ils plus aptes à accepter une civilisation nouvelle ?

Je ne suis pas disposé à le croire. On entend beaucoup parler chez nous depuis une trentaine d'années de civiliser les autres peuples du monde, de porter la civilisation à telle nation ou à telle autre. J'ai beau regarder, je ne m'aperçois pas qu'on ait obtenu jusqu'ici aucun résultat de ce genre ni dans les temps modernes ni dans les temps anciens. En ce qui concerne le passé, les Grecs et les Romains n'ont jamais civilisé personne. Les premiers, après l'époque d'Alexandre, se sont fondus avec les peuples de l'Asie antérieure ; mais on aurait grand'peine à dire si ces peuples sont devenus plus helléniques que les Hellènes ne sont devenus lydiens ou phrygiens. Quant à la transformation romaine de la Gaule, elle n'a été parfaite que dans le Sud, où l'on avait pris soin de vendre sous la lance une partie de la population indigène, de la remplacer par des colonies italiotes et de réduire le reste à la glèbe. Je ne vois pas, dans les temps modernes, que les Français aient civilisé les Canadiens ou les Hindous de Pondichéry ni les Maures d'Alger ; non plus que les Anglais aient rien changé aux allures de leurs sujets de l'Inde, ni les Hollandais transformé la population de Java, ni davantage les Russes celle du Caucase. Cela ne veut pas dire absolument que ce qui ne s'est jamais vu depuis le commencement du monde ne doive jamais se voir ; mais, cependant, en pré-

Digitized by Google

sence d'un insuccès aussi prolongé, le doute de la réussite reste prudent. Quand la population d'un pays est faible numériquement parlant, on la civilise, sans doute, mais c'est en la faisant disparaître ou en la mélangeant.

Il ne reste donc plus que deux alternatives : ou bien les peuples de l'Asie centrale continueront à végéter comme ils le font depuis des siècles, ou bien ils seront conquis et dominés par les nations européennes.

Bien que leurs territoires soient vastes, et, pour la majeure partie, très distants des côtés qui offrent les points d'attaque les plus accessibles, cette hypothèse n'est pas absolument invraisemblable, si l'on tient compte de la force d'expansion extraordinaire de notre société et du besoin d'envahissement qui la travaille. Il n'y a donc pas empêchement absolu, d'autant moins que les moyens matériels dont nous disposons pour exécuter nos volontés sont d'une grande puissance, et que notre organisation militaire nous assure une supériorité incontestable partout où nous voudrons nous présenter, fussions-nous, au point de vue du nombre, dans le rapport de un à cent. J'admets donc une nation européenne quelconque s'établissant dans l'Asie centrale. Elle le peut faire de deux manières.

Supposons d'abord qu'elle emploiera le système anglais, dont le trait principal est de vouloir dominer les masses conquises sans se mêler à elles, de les gouverner de haut en en restant toujours très distinct, et de ne leur accorder dans la conduite

Digitized by Google

de leurs propres affaires qu'une part extrêmement restreinte, tout à fait subalterne, dont rien ne garantit la durée et qui, du jour au lendemain, peut toujours être retirée.

Ce système est, je le crois, très noble et très bon tant qu'il dure. Mais il a l'inconvénient, au point de vue des peuples subjugués, de constituer perpétuellement un état provisoire dont ils supportent impatiemment et le joug et l'injure. Pour le maintenir, il faut constamment être fort, toujours être habile. La moindre défaillance, le moindre oubli d'une mesure nécessaire peut tout compromettre, car à perpétuité on est en face de l'ennemi, qu'on ne laisse jamais s'endormir ; et, comme les maîtres sont plus enclins à sommeiller que les esclaves, tout pose sur un danger perpétuel. La continuelle tension que cet état de choses exige coûte cher, et si, par malheur, les affaires du peuple auquel ces conquêtes appartiennent tournent à mal sur un autre point, il est à craindre qu'il n'en résulte là de terribles contre-coups. Une insurrection générale peut amener la fin de cette domination. Si l'on veut se placer en idée à un semblable moment, on verra clairement combien un pareil mode de gouvernement est fragile, car le lendemain de sa chute il ne reste absolument rien. Les pays auxquels il a été appliqué tombent dans un abîme d'anarchie, et il ne surnage même aucun débris. Tout est à refaire de nouveau, et très probablement rien ne peut plus se faire.

L'autre méthode est celle qu'avaient adoptée les

Digitized by Google

Séleucides après Alexandre, que les Romains ont mise en pratique et que les Russes suivent aujourd'hui dans leurs territoires d'Asie. C'est de considérer, autant que possible, les indigènes comme aussi aptes que les conquérants à concourir au gouvernement du pays, de leur conférer des emplois et des grades, de les attacher de toutes manières, et par l'intérêt et par l'amour-propre, au succès de la conquête, à sa durée, et, en un mot, de tendre à les assimiler à la nation victorieuse, de manière à ce qu'ils se fondent en elle et ne fassent plus avec elle qu'un seul peuple et un seul territoire.

Je ne parle pas des années de transition, qui sont grosses de dangers. Les indigènes ne sont pas encore apprivoisés, et cependant ils ont souvent à leur disposition bien des moyens de nuire. Ils sont à la fois dignitaires des conquérants et sollicités par le patriotisme local. Le haut rang qu'on leur a donné ou reconnu, en augmentant leur influence, les peut exciter singulièrement à des ambitions supérieures, et telles que l'affranchissement seul saurait y satisfaire. Le mécontentement plus ou moins bien fondé des basses classes, qui suit généralement une conquête, trouve sur quoi s'appuyer. Mais, d'autre part, on ne doit pas méconnaître non plus qu'une surveillance habile peut venir à bout de ces difficultés ; qu'en gagnant du temps on gagne tout en ces matières, et que l'expérience du passé (je citais plus haut les Séleucides et les Romains) donne tout à fait gain de cause à ce système quant à sa perpétuité possible.

Digitized by Google

Les deux nations sont donc rapprochées ; elles sont soudées ensemble, mais non pas encore fondues. La fusion commence, et dans cette opération, qu'arrive-t-il ? La nation européenne donne-t-elle à la nation asiatique ses qualités et ses mérites solides, ou bien emprunte-t-elle à son associée les vices et les défaillances qui, précisément, ont fait l'infériorité et la défaite de celle-ci ?

L'histoire se prononce, et cette dernière alternative est celle qui l'emporte. Quand Alexandre eut conquis l'Asie, la Grèce perdit toute sa valeur morale et tomba au rang des peuples vieillis et abâtardis dont elle croyait avoir fait sa proie ; et son niveau intellectuel suivit dans une rapide décadence son niveau moral, de sorte que, lorsque Rome soumit la Grèce à son tour, celle-ci lui apporta l'infection qui la tuait. Rome aussi prit l'Asie et, à dater de cette conquête, elle tomba de plus en plus ; de plus en plus elle cessa d'être elle-même, elle oublia le génie européen et trouva beau de se régler sur les mœurs décrépites que, jadis et avec raison, elle avait tant méprisées.

Mais non seulement la Grèce et Rome tombèrent moralement et intellectuellement par suite de ce mariage ; ce qui est non moins remarquable, c'est qu'elles s'appauvrirent encore dans une proportion toujours croissante. D'abord, l'une et l'autre avaient gagné au pillage et à la dévastation des régions antiques, où des richesses inouïes s'étaient accumulées depuis des siècles. Cependant le pillage a des limites, et comme il s'adresse à un capital

Digitized by Google

et ne se pique que d'en accomplir le transfert sans nullement l'aménager, il n'y a capital si grand qui, à la fin, ne s'épuise. Il ne l'était pas encore, que le patriotisme romain reflua vers l'Asie. La raison en est que l'Asie est un lieu de grande production, que, dans la mesure où la richesse de l'Europe augmente, ses besoins de luxe s'accroissent au moins aussi vite, et que, pour les satisfaire, il n'y a qu'un lieu au monde, qui est cette même Asie. Promptement, Séleucie et Alexandrie devinrent des villes bien autrement opulentes qu'Athènes et Corinthe, et promptement aussi Antioche et Constantinople ruinèrent la grande Rome elle-même. Le reste de l'Europe ne s'enrichit jamais ; au contraire, il alla toujours s'épuisant par des raisons complètement semblables, et toujours au profit de l'Asie.

Aujourd'hui, je ne m'aperçois pas que les choses se présentent sous un aspect différent. On peut observer déjà et des Européens habitués à la vie d'Asie et des Asiatiques élevés en Europe. Les premiers ont pris, généralement, les vices, ou au moins la mollesse, le laisser aller, la paresse, l'inconstance des Asiatiques ; les seconds sont restés tels qu'ils étaient avec quelques vices de plus, mais je n'en ai jamais rencontré un seul qui eût gagné une vertu d'Europe. En elle-même, la vie des pays chauds ne vaut rien aux descendants des Celtes ou des Saxons ; si elle ne les efféminе pas, elle développe chez eux une superbe et une brutalité qui réagissent d'une manière fâcheuse sur leur intelligence, et, quant aux produits des mariages

Digitized by Google

mixtes, tous ceux qui en ont vu en ont parlé, et à bon droit, d'une manière si défavorable, que je ne veux pas revenir sur ce sujet.

Quant à la déperdition du capital européen, je crois qu'elle est inévitable. J'en ai déjà indiqué quelques raisons, lorsque j'ai parlé des classes marchandes. Je sais bien qu'il se crée à Londres et à Amsterdam de grandes fortunes individuelles par suite du commerce avec l'Asie ; mais je suis également frappé de ce qu'à Bombay, à Madras, à Calcutta, à Canton, il y a aussi, chez les indigènes, accumulation de richesses provenant de transactions faites avec nous, et cela dans une proportion beaucoup plus considérable, et surtout répartie dans beaucoup plus de mains. En Europe, il n'y a guère que quelques négociants d'importance qui s'enrichissent, tandis qu'en Asie, outre les maisons de premier ordre qui prospèrent immensément, des sommes énormes sont encore répandues dans une classe entière et une classe très nombreuse d'agents natifs de toute espèce, de courtiers, de détaillants, de producteurs, et jusque parmi les paysans. Il est impossible qu'il y ait égalité de profit là où il y a si grande inégalité de résultats, et j'en vois la preuve dans le chiffre élevé du numéraire qui s'exporte annuellement d'Europe en Asie pour payer la différence.

Encore faut-il remarquer que les circonstances actuelles ne sont pas ce qu'on peut appeler normales, excepté en ce qui concerne la Chine. Mais là aussi, le thé et les soieries constituent deux arti-

Digitized by Google

cles de négoce qui nous feront éternellement un tort incalculable. L'opium empêche un peu la balance de pencher trop décidément contre nous ; mais c'est un remède de transition, et un jour ou l'autre, soit que la Chine se mette elle-même à produire cette denrée, ce qui lui sera facile, soit qu'elle en permette l'entrée moyennant un droit raisonnable, il faudra cesser de compter sur cette fâcheuse ressource.

L'Inde, depuis quatre-vingts ans, ne donne plus autant qu'autrefois. La métropole s'est vue dans l'obligation de la frapper de stérilité à bien des égards, pour assurer des débouchés à ses propres manufactures, et, par exemple, elle a éteint, autant que possible, toutes les fabriques d'indiennes et de mousselines, si l'on ne veut parler que de celles-là, qui lui auraient fait une concurrence contre laquelle elle n'aurait pu tenir. Mais ce sont encore des mesures violentes, impossibles à maintenir indéfiniment.

Quand un jour ou l'autre, par telle ou telle cause que l'on ne peut prévoir, l'Inde aura repris sa libre action sous ce rapport, comme elle possède en abondance la matière première, et, ce qui est bien autrement important, comme ses ouvriers peuvent travailler à un bon marché inaccessible pour nous, l'Angleterre elle-même ne tiendra pas devant cette rivalité. On objectera peut-être, en sa faveur, l'action des machines. Mais qui empêchera le fabricant indien, Européen de sang ou de demi-sang, d'introduire les mêmes machines pour son usage ?

Digitized by Google

La Perse s'est trouvée, depuis cent cinquante ans, sous l'empire des circonstances les plus fâcheuses, mais les plus exceptionnelles. Les perniers princes de la dynastie Séfèvy ont été renversés par une incursion d'Afghans qui, pendant quatorze années, a mis le pays à feu et à sang. Comme ceux-ci savaient que leur règne serait court, parce qu'ils n'avaient pas les ressources nécessaires pour le faire durer, ils ont emporté tout ce qui était transportable, et le reste ils l'ont renversé, brisé ou brûlé. Aucune ville n'a été à l'abri de leurs dévastations. Nader-Schah est venu les mettre dehors ; mais Nader-Schah était un aventurier kurde, soldat de métier et de caractère, qui n'a guère mieux traité sa patrie que les brigands dont il la débarrassait ; et qui, pour aller à son tour dévaster l'Inde, prit partout le peu d'argent qu'il trouva, et de tout laboureur fit un soldat.

Le joug était intolérable. On assassina le guerrier ; mais aussitôt surgirent des myriades de petits oppresseurs, les tribus nomades se mirent à vivre aux dépens des citadins ; les citadins se volèrent les uns les autres. Les terres en friche ne retrouvèrent pas de culture, et celles qui avaient encore été à peu près cultivées cessèrent de l'être. Une partie de la nation émigra dans le pachalik de Bagdad. Ce ne fut que sur la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci qu'un peu d'ordre commença à renaître, d'abord avec le prince zendy Kérym-Khan, puis avec les rois de la dynastie actuelle. Mais comme l'administration est telle

Digitized by Google

que je l'ai dépeinte, ce n'est pas elle qui peut faire quelque chose d'utile ; c'est le fait seul de la paix et on doit dire qu'il suffit déjà à amener des résultats qui, proportion gardée, sont remarquables. Des villages se sont élevés depuis dix ans dans des lieux tout à fait déserts. De grands travaux d'irrigation ont mis des solitudes stériles en cultures. Il a fallu quelquefois aller chercher l'eau à trois et quatre lieues dans les montagnes. On l'a fait. Des villes tombées se sont rétablies. Les environs de Téhéran ne sont plus reconnaissables ; les jardins y abondent, et, par suite, les conditions atmosphériques se sont modifiées à ce point que cette ville, naguère citée comme la plus malsaine de la Perse, en est aujourd'hui une des plus salubres. Depuis deux ans seulement, elle a changé tout à fait de physionomie. Des bazars fort beaux se sont élevés ; des caravansérails d'une très brillante architecture font aujourd'hui l'ornement de la capitale ; des quartiers entiers se construisent. Chaque année, de nombreuses et grandes maisons particulières s'y ajoutent. Les choses vont lentement parce que le gouvernement ne favorise rien ; heureux encore quand la rapacité des fonctionnaires n'entrave pas ce qui se fait ; mais enfin, tout marche, parce que les mauvais gouvernements ne sont pas inventés d'hier en Asie, et que ce mal n'a pas empêché les États de cette partie du monde de prospérer matériellement. La raison en est, en Perse comme en Chine, dans l'abondance des matières premières, le bon marché de la vie et

Digitized by Google

le bas prix de la production. Jusqu'à présent, il y a eu importation européenne en Perse, et non pas exportation ; mais si un État européen avait la main, comme cela a été supposé plus haut, dans les affaires de ce pays, cette situation changerait de toute nécessité, et on se verrait en face d'un terrain producteur, ayant à profusion le coton, les lainages de première qualité, la soie, le charbon de terre, le cuivre, le plomb, l'étain, le fer et une population très disposée à mettre en œuvre ces richesses. Si l'on ajoute maintenant à ces considérations la haute intelligence commerciale des Persans et le fait que la tendance de l'Europe va à l'abandon graduel des systèmes protecteurs, je crois qu'on sera convaincu qu'il ne restera guère de moyens de lutter contre les productions asiatiques, ce qui revient à dire que le mal fait par l'Asie aux Grecs et aux Romains menace tout autant l'Europe moderne.

Je ne suis donc pas porté à considérer favorablement cette ardeur extraordinaire qui pousse les nations de l'Occident vers l'Asie. A côté des succès militaires qui ne sont pas douteux, il me semble entrevoir, sur d'autres terrains, des échecs non moins amers et dont les conséquences font plus que contre-balancer les avantages de la gloire. Mais je comprends qu'il est des tendances irrésistibles, et que l'Europe ne saurait raisonner contre la force qui la pousse hors d'elle-même, et l'activité qui l'entraîne au loin, et, enfin, que les sociétés font ce qu'elles doivent faire, bien que leur

Digitized by Google

action, souvent, s'exerce en raison tout à fait inverse de leurs intérêts véritables. Je me borne donc à constater ce fait que l'Asie est un mets très séduisant, mais qui empoisonne ceux qui le mangent.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

RETOUR

L'année 1856 amena de grandes modifications dans ma situation personnelle. L'été fut marqué par de tels ravages du choléra qu'un tiers de la population de Téhéran disparut. Bien des vides se firent autour de nous, et la seule femme qui eût accompagné ma famille ayant succombé, je me résolus à me séparer des miens dans la crainte de plus grands malheurs. Je me mis en route pour les conduire, jusqu'à la frontière russe, sur les bords de l'Araxe. Je pouvais espérer que les épreuves que nous avions traversées devaient suffire à payer notre dette à la mauvaise fortune et me garantissaient l'avenir ; il n'en fut rien cependant. Cette première partie du voyage amena des jours encore plus tristes. A Tébryz, ma fille tomba dangereusement malade ; nous dûmes nous y arrêter. Pendant un mois elle ne laissa presque aucun espoir de la sauver. En même temps, sur vingt-deux

Digitized by Google

hommes qui m'escortaient, dix-huit étaient également frappés ; trois moururent, les autres se remirent à grand'peine. Ce fut un moment désastreux et où l'on redoutait bien pis. Je me rappelle avec un frisson secret une matinée de novembre où je fus obligé d'aller voir quelqu'un à deux heures de la ville. Le temps était gris et pluvieux. Il faisait un froid humide. En traversant les cimetières immenses, dégradés et négligés, je voyais à droite ouvrir une multitude de fosses, car la population était décimée, et à gauche des femmes et des enfants pleurant et criant sur des amas de terre fraîchement remuée. Je passai, ayant avec moi trois cavaliers dont un seul était capable de mettre pied à terre pour tenir mon cheval. Les deux autres tremblaient la fièvre, et chez moi ma fille était dans l'état que j'ai dit plus haut.

Grâces à Dieu, elle se rétablit à peu près, et, aussitôt que ce fut possible, je remis mon monde en route. Les autorités facilitèrent, avec une constance pleine de sollicitude, la marche des voyageuses, mais toutes leurs attentions ne pouvaient faire que le pays, déjà très sauvage en lui-même, n'eût été aussi très maltraité par la guerre qui venait de finir. Tout manquait absolument dans ces maisons de refuge du Caucase, et on était continuellement en présence de la fièvre, qui ne cesse jamais d'exercer, dans ces environs, de terribles ravages. Un morceau de pain était rare et difficile à trouver. Heureusement que de temps à autre l'hospitalité d'un gouverneur de district venait

Digitized by Google

faire reprendre courage et de nouvelles forces pour continuer. A Redout-Kalèh, la situation devint impossible. Cette bourgade n'existait plus ; il n'y avait que quelques baraques pour les soldats malades d'un faible détachement qui occupe la côte. La fièvre régnait en maîtresse absolue. La saison d'hiver était arrivée ; il n'y avait aucune chance de voir aborder un navire jusqu'au printemps. Pour ne pas être exposées à de plus grands hasards, les voyageuses se résolurent à louer et faire préparer une des barques du pays, pour se rendre à Batoum. La traversée est rude et difficile. Il s'agissait de longer la plage et de coucher à terre la nuit sans aucune espèce d'abri, car il n'existe là ni maisons, ni village. La durée de cette épreuve pouvait être de quarante-huit heures, ou de beaucoup plus, suivant l'état de la mer Noire, très perfide et dangereuse en cette saison. Mais au moment de se risquer ainsi un secours inespéré arrivait. Une vigilante et sérieuse amitié avait heureusement pu être avertie, et depuis un mois elle faisait surveiller toute la côte. Après trois jours passés à Redout-Kalèh, le *Vultur*, frégate de guerre de la marine anglaise, se montrait au large. Le commandant Campbell descendit à terre et prit ma famille à son bord et sans avoir mouillé il continua sa route. Encore cette fois on aurait dû supposer que les souffrances étaient finies. Une tempête épouvantable faillit pourtant engloutir le bâtiment, et pendant quatre jours et quatre nuits accumula sur ces pauvres êtres, déjà épuisés

Digitized by Google

par tant de fatigues et de misères, toutes les horreurs d'un ouragan d'hiver dans la mer Noire. Après huit jours d'angoisses, le *Vultur* entra enfin dans le Bosphore et remit ses voyageurs entre les mains dévouées qui les attendaient. J'ai contracté alors envers des hommes pleins de cœur et de bonté une dette de reconnaissance qui ne saura jamais être acquittée. Malheureusement l'un de ces hommes, l'amiral lord Lyons, a cessé de vivre aujourd'hui, et je ne puis reporter qu'à sa mémoire le souvenir de ce qu'il a fait et dont sans doute la Providence lui a tenu compte.

Pour moi, n'imaginant point la tournure que les choses devaient prendre, j'étais rentré à Téhéran et j'y passai encore dix-huit mois, remplissant les fonctions de chargé d'affaires. Toute la mission était dispersée. Les uns avaient regagné la France, les autres étaient morts. M. Querry et moi nous restions seuls, mais notre tête-à-tête était diversifié par le goût que nous avions en commun pour l'étude des hommes, des choses et des idées du pays. Malgré les mille raisons qui me faisaient souhaiter la fin de cette situation, je dois avouer qu'elle ne me déplaisait en aucune manière. Je ne comprends pas que l'on se dise heureux de quitter l'Asie, à moins de ne l'avoir pas regardée.

Cependant le jour du départ arriva. Mes trois années de séjour étaient terminées. C'était une phase de ma vie qui allait finir. J'avais beaucoup cheminé sous le soleil d'été. Je me trouvais à la veille de faire l'expérience de ce que c'était qu'un

Digitized by Google

voyage d'hiver. Je prévoyais bien que les plaisirs en seraient austères ; mais, en somme, j'aurais été fâché de n'avoir pas connu ce côté des choses.

Je partis, le 31 janvier 1858, en poste et avec l'intention d'atteindre, en sept jours, Tébryz que j'avais déjà vu deux fois bien tristement. Dans la belle saison, les courriers de profession y vont en quatre jours et les caravanes en vingt. Je limitais ainsi mon ambition pour être plus certain de réussir. J'avais eu d'abord l'intention de me faire accompagner de deux ou trois ghoulams du roi, et le premier ministre, dans son amitié, m'y engageait fortement ; mais, c'était plutôt une mesure d'étiquette que d'utilité, et je réformai ce luxe afin d'être plus leste et libre dans mes mouvements. J'emmenai un courrier bakhtyary, homme solide et expérimenté, appelé Kerbelay-Djafêr, d'humeur grave et bon musulman ; un cuisinier de Kaschân, Hassan, peu belliqueux, à la façon de ses compatriotes, mais l'homme le meilleur, le plus doux du monde. Je l'avais distingué déjà deux ans en çà, par le dévouement avec lequel il avait soigné un brave garçon, ancien spahi, au service de la légation, et qui mourut du choléra ; enfin, mon valet de chambre, jeune homme de la tribu des Kurdbatjêhs, honnête tribu que j'aime de tout mon cœur. Outre les soins ordinaires de sa compétence, il avait à s'occuper de deux terriers blancs du Caucase, Farengh et Zâl, qui devaient faire route avec nous. Au moment du départ, je vis arriver un homme de plus. C'était un courrier

Digitized by Google

du Gouvernement, qui se dit expressément chargé de m'accompagner jusqu'à la frontière et de veiller à ce qu'on me donnât toujours de bons chevaux. Cette considération méritait d'être pesée, et j'accueillis avec joie la société d'Alyèr-Beg, grand colosse de race turque.

Quand je fus une fois à cheval prêt à partir, ma caravane se composait donc de moi et de mes quatre hommes. Mirza Baba, le kurdbatjêh, ne s'était pas pourvu d'une selle ordinaire comme les autres, mais il chevauchait sur un large bât rembourré, appelé *paloûn*, et aux deux côtés de ce paloûn se balançaient deux vastes paniers doublés et couverts de feutre, où Zâl et Farengh avaient été introduits. Farengh, personne déjà d'un âge mûr et habituée aux voyages, prenait son mal en patience. Mais Zâl, jeune et impétueux, poussait sa tête irritée à travers les cordes qui retenaient le feutre, et se montrait exaspéré du sort qu'on lui faisait.

Deux chevaux portaient le lit, les malles et la batterie de cuisine, d'ailleurs on ne peut plus succincte. Mais, pour être plus alerte, on avait jugé à propos et très sagement de ne pas faire les charges trop pesantes. Enfin, chacun étant en selle, nous partîmes. Je traversai pour la dernière fois ces bazars que j'avais tant parcourus et que j'aimais. Je pris congé, en pensée, de cette foule rieuse, curieuse, turbulente et en somme si peu mauvaise, que je ne devais plus revoir. J'avouerai que, bien que j'allasse retrouver tant d'affections, tant de

Digitized by Google

choses qui me manquaient, j'avais le cœur un peu gros. Je ne puis pas nier que j'étais attaché à ce monde. Nous franchîmes la porte. Le désert et les chaînes de montagnes fuyant dans l'ouest se présentèrent tout ouverts devant nous. Pour secouer les regrets, nous poussâmes les chevaux et nous commençâmes à galoper. Nous étions vraiment partis.

Ce soir-là, nous devions nous arrêter à la première station ou, comme on dit, au premier *menzil*, d'après le principe invariable que le jour du départ on fait peu de chemin. Allant en poste, nos traites étaient nécessairement marquées par la position des *tchaparkhanéhs*, maisons de courriers qui devaient nous servir d'abris. Le lendemain devait voir le commencement de nos exploits et comment nous saurions doubler et tripler les étapes. Bref, après six heures de marche, nous mîmes pied à terre à Meyandjuk.

La vallée n'avait pas de neige, la terre était nue, et la nappe blanche ne commençait qu'au bas des montagnes pour revêtir toutes leurs croupes d'une couverture épaisse.

La station de Meyandjuk, bien que la plus rapprochée de la capitale, est peu estimée, par la raison qu'on n'y trouve rien que ce qu'on y apporte. Il n'y a pas de village aux environs. Nous avions prévu le cas, et, pendant que je me promenais sur la terrasse de la maison de poste, on faisait griller un poulet maigre et cuire le riz du pilau. Les maisons de poste sont construites sur un

Digitized by Google

plan à peu près pareil dans toute l'étendue de la Perse. C'est un quadrilatère dans lequel on ne pénètre que par une seule entrée. A droite et à gauche sous la porte se trouvent deux chambres, sans fenêtres, tout à fait sombres, dont l'une et quelquefois toutes deux ont des cheminées. Aux quatre angles du bâtiment sont de petites tours. Sur les trois faces, les écuries. Le tout est couvert par la terrasse. Je fis fermer la porte avec soin, pour que mes terriers pussent jouir sans inconvénients des plaisirs de la promenade. Jusqu'à Trébizonde je devais être poursuivi par la peur de les voir en collision avec les chiens du pays, monstres de forte espèce, habitués à étrangler les loups, et dont la rencontre me paraissait d'autant plus à craindre que mes deux compagnons, doués de l'ardeur la plus inconsidérée et innée chez les races du Caucase, n'auraient demandé que le combat, sans avoir la force nécessaire pour s'en bien tirer.

Comme je me promenais là-haut regardant les montagnes et la vaste étendue des plaines, deux hommes arrivèrent au galop et entrèrent dans la cour. C'étaient un Mirza et son domestique qui allaient à Rescht dans le Ghylan, pour toucher les impôts. Le maître et moi nous nous saluâmes. « *Vélayet ?* me dit-il d'un air riant ; vous allez au pays ? — Oui, répondis-je. — Dieu vous conserve et vous donne bonne route ! »

Là-dessus on lui amena des chevaux frais. Il se remit en selle et partit grand train. Je le suivis des yeux jusqu'à l'horizon et j'allai me coucher.

Digitized by Google

Nous partîmes avant le jour. Au bout d'une heure, nous avions franchi une sorte de promontoire qui s'avance très loin et que l'on appelle la pointe de Kèredj. Les Persans disent le *Nez*. Aussitôt la scène changea. Nous tournions au nord. Toute la plaine était couverte d'une gelée blanche. Nos chevaux piétinaient sur la glace. On avait de la peine à avancer, et encore plus de peine à ne pas tomber à chaque pas. Le froid était vif et rendu particulièrement pénible par une bise tranchante qui glaçait jusque dans la moelle des os. Nos gens s'enveloppèrent la tête dans d'épais capuchons et se couvrirent jusqu'aux yeux. J'en fis autant. Mais à peine si j'en souffrais moins. Bientôt la neige prit de l'épaisseur. Elle tomba à flocons pressés. Nous marchions comme sur des œufs. Enfin nous arrivâmes à Séfèr-Khodja. Il était tard.

Comme nous descendions de cheval, nous vîmes entrer un pauvre diable de courrier qui venait de la direction de Kazvyn. Il était à pied et portait sa selle sur son dos avec toutes les appartenances. Son cheval était tombé dans un trou plein d'eau et s'y était noyé. Quant à lui, il se montrait dans un piteux état ; trempé de la tête aux pieds et grelottant de froid. On le frotta avec de l'eau-de-vie et on le coucha dans l'écurie près du tendour. Le *tendour* ou tenour est un grand réchaud établi dans un trou et couvert d'une espèce de table en planches et d'un tapis. Nous remîmes au lendemain l'espoir de doubler le menzil, car ce jour-là

Digitized by Google

il n'y fallait pas songer. Tel fut le résultat d'un conseil tenu avec mes gens, le maître du tchapar-khanêh et un courrier de la légation anglaise qui déclara que, pour son compte, il croyait impossible de gagner la station de Sangourabad avant la nuit, et qu'il serait insensé de cheminer dans les ténèbres où assurément on se perdrait.

Le lendemain la neige tomba à flots. Il n'y avait plus de chemin du tout. Néanmoins, un des postillons se faisant fort de retrouver la route, nous partîmes assez tard. Le brouillard, un brouillard épais remplissait la vallée. Nous nous perdîmes un peu. Mais, par bonheur, un caravansérail ruiné se trouva sur notre route et nous le reconnûmes. J'avais un jeune cheval excellent, qui paraissait s'amuser beaucoup de ce mauvais temps et de la neige, et dansa pendant la majeure partie de la route, ce dont je l'aurais dispensé volontiers.

Nous fîmes rencontre d'une douzaine de cavaliers des Schah-è-Sévends allant aussi à Kazvyn. Ils s'étaient également égarés, et nous nous servîmes à nous confirmer dans l'idée que nous suivions désormais la bonne voie. Ce fut la première fois que je vis des guerriers n'ayant aucune prétention à faire partie de l'artillerie, pourvus de lunettes. Tous les Schah-è-Sévends en portaient d'énormes, mais en crin avec l'armature en bois et peinte en rouge. C'est pour éviter la réverbération de la neige et surtout l'effet du brouillard qui rendraient certainement aveugle si on voulait les braver. Les paysans se servent des mêmes

Digitized by Google

lunettes, ce qui leur donne les physionomies les plus étranges ; je fus obligé de faire comme eux.

Nous atteignîmes fort tard Sangourabad, et encore étions-nous fatigués.

Je trouvai au tchaparkhanêh un domestique du général Mirza-Daoud-Khan, Arménien, interprète du roi, arrivant d'une mission à Tiflis. Bientôt je vis le général lui-même. Il était accompagné d'un jeune officier prussien, le baron D..., que j'avais connu à Francfort et qui faisait un cours de voyage. Il portait le costume du Caucase. Nous étions là, accroupis devant le feu dans notre tanière de terre battue et nous parlions du monde civilisé et des salons comme si nous n'avions pas été vêtus en véritables brigands de grand chemin. Mais le plaisir de cet entretien peu à sa place ne fut pas assez vif pour me faire accepter l'aimable invitation de ces messieurs de passer la nuit à boire du vin de Champagne qu'ils apportaient de Russie. Ils allaient arriver à Téhéran dans deux jours, et moi je commençais à entrevoir que toutes mes prévisions, quant à la durée de ma route, pouvaient bien avoir été des illusions.

Je fis la faute, le lendemain, de m'apitoyer sur mes gens et sur moi-même. Le temps n'était pas aussi sombre que la veille, mais il était plus froid, et je consentis à entrer dans un village pour nous y réchauffer un peu au tendour des paysans. Nous souffrîmes infiniment plus le reste de la route et je crus que nous n'arriverions jamais. Quant à doubler la station, personne n'en parla ;

Digitized by Google

nous étions à Kazvyn et le logement était bon.

Kazvyn a conservé quelque chose de son ancien état de capitale de la Perse. Un vaste palais un peu ruiné, bien désert maintenant, mais qui a grand air et dont la porte monumentale est digne des puissants monarques qui jadis l'ont fait élever ; une place, espèce de boulevard planté d'arbres et s'étendant devant les façades du palais ; des cimetières qui annoncent que les générations passées étaient autrement nombreuses que les populations actuelles et surtout autrement riches ; une foule de sépultures construites et sculptées avec cette belle pierre des environs d'Ourmyah, moitié marbre et moitié albâtre, dont la teinte jaune rappelle les carrières de Paros, y sont remarquables ; enfin, une mosquée inoubliable, carrée comme une boîte, sans ornements saillants, mais toute revêtue d'émaux bleus à ramages et à arabesques blancs, oranges et noirs, qui fait l'effet le plus prodigieux, sont les objets qui font l'admiration des voyageurs. J'échangeai par messagers quelques politesses avec Hadjy-Khan, le vizir du prince gouverneur. Je l'avais vu à mes précédents voyages. Ce dernier est âgé de neuf à dix ans. C'est un frère du roi et il vit dans sa ville avec sa mère. Mais toute l'autorité réside en fait dans les mains d'Hadjy-Khan. Il n'y a pas grand bien à dire de celui-ci. Deux fois déjà on lui a rendu justice en le destituant d'autres emplois et en le dépouillant de ce qu'il avait gagné par trop d'adresse

Digitized by Google

et de violences. Il trouve toujours moyen de revenir sur l'eau ; cependant il y a peu de gouverneurs aussi mauvais dans l'Iran.

Après Kazvyn, venait Syadèvyn, à cinq heures de marche. Ce ne fut pas une journée très pénible. Il gelait fort, la neige portait bien et le soleil brillait. Tout ce pays est couvert de vignes de différentes espèces produisant toutes des raisins excellents. On y recueille des melons en grande abondance et beaucoup de coton. Mais il n'était pas question de cela pour cette fois.

En arrivant à Syadèvyn, nous aurions volontiers doublé le menzil, car il était de bonne heure. Malheureusement, la traite qu'il aurait fallu faire pour atteindre Kurremderrèh se présentait comme une des plus longues du voyage. Il s'agissait de neuf heures. On ne devait pas même y songer. Tout ce que nous pûmes faire ce fut, le lendemain, de monter à cheval à cinq heures du matin au clair de lune.

Nous n'avions pas marché deux heures que nous vîmes bien que la journée serait dure. La route cessa de se présenter sous l'aspect d'un terrain vaste plus ou moins bien battu. Elle devint un sentier de deux pieds de large, circulant entre deux murs de neige de trois ou quatre pieds de haut ; et dont le fond, pratiqué par les mulets des caravanes qui mettent toujours le sabot où l'a placé l'animal qui les précède, était taillé en escalier. Il fallait cheminer avec lenteur et précaution, et si les chutes devenaient moins fréquentes, elles

Digitized by Google

n'étaient pas absolument rares. Il ne doit naturellement pas être question de quitter cet étroit passage pour se risquer soit à droite, soit à gauche. L'épaisseur de la neige est inconnue sur les côtés ; le vent qui la balaye et la porte dans les creux du terrain égalise à l'œil le niveau de la plaine, et en allant à l'aventure on peut, à la vérité, trouver six pouces de fond, mais aussi dix et douze pieds ; et, comme la chaleur du sol s'exerce à une certaine profondeur sur ces masses accumulées, il arrive qu'elles fondent en dessous et forment croûte. Si l'on tombe dans ces abîmes, on n'en revient guère, malheureusement ; on peut s'y engloutir facilement et voici comment. On part le matin par un beau temps ; une demi-heure après s'élève un de ces vents qu'on n'oublie jamais après les avoir éprouvés. C'est ce qu'on appelle le *koullak*. La neige enlevée en épais tourbillons comble le sentier ; on manque la trace, on est perdu. Des caravanes entières disparaissent hommes et mulets, et on les retrouve au printemps. A plus forte raison en est-il ainsi des voyageurs égarés.

Le chemin de Syadèvyn à Kurremderrèh présentait encore un autre avantage. Il se compose d'une suite de montées et de descentes très courtes, et par conséquent très nombreuses ; dans toutes les descentes on mettait pied à terre, afin de n'enfoncer que jusqu'à mi-jambes, le cheval n'en ayant alors que jusqu'aux sangles. Mais les chevaux de bagages tombaient régulièrement à tous ces passages, et le plus souvent il fallait les débarrasser

Digitized by Google

des caisses et des paquets pour les relever. Le vent faisait un tel vacarme qu'on ne s'entendait pas nez à nez, et on criait comme des aigles. Les Persans prennent très bien ces misères, et s'y montrent gais et résolus. Nous arrivâmes au menzil ayant marché quatorze heures au lieu de neuf. En entrant dans la maison nous retrouvâmes le courrier anglais qui nous avait dépassés, et qui n'avait pu franchir Kurremderrèh. Ce temps détestable devint encore pis et pendant vingt-quatre heures il fut impossible de bouger. Quelle différence avec l'année précédente ! le pays était riant, l'été finissait, les plus fortes ardeurs du soleil s'éteignaient. Les ceps se montraient lourds de grappes et tout couverts de pampre. Les melons et les pastèques jonchaient les champs de leurs globes dorés ou d'un beau vert ; les saules touffus ombrageaient les maisons du village, et les moissons étalées sur les aires répandaient à grands flots les épis qui roulaient sous le char dont on se sert en Asie au lieu du fléau de nos batteurs. Je me rappelai que nous avions alors campé sur un petit îlot du milieu de la rivière, et il nous était arrivé là une aventure que je veux raconter, puisque me voilà bloqué par la neige juste aux mêmes lieux.

Nous avions rencontré en route un chef des Schah-è-Sévends, accompagné de quatre de ses hommes. Abbas-Kouly-Khan, tel était le nom de ce cavalier d'importance, se prélassait avec un assez grand air sur un cheval des plus maigres. Son costume de mille couleurs montrait la corde

Digitized by Google

et ne manquait pas de déchirures, mais sa selle était rouge et il tenait en évidence un très grand sabre. Il se faisait précéder d'une espèce d'estafier portant pompeusement devant son maître une lance de quinze pieds de long, ni plus ni moins que l'écuyer d'un grand seigneur.

Abbas-Kouly-Khan, après m'avoir salué, m'informa qu'il était un des hommes considérables de sa puissante tribu ; que le roi et le premier ministre, désireux de s'assurer son appui, l'avaient chargé de la police de la route entre Kazvyn et Zendjan. Il avait accepté cet emploi glorieux et le remplissait avec sa suite, et d'un geste il nous montrait ses cavaliers, quatre gaillards d'assez mauvaise mine, je dois l'avouer. Il m'annonça l'intention de nous accompagner quelque temps : « Car, ajoutait-il, la route n'est pas sûre. Les Khâkèvends sont une très mauvaise tribu, et nous sommes sur leur territoire. Sans moi je ne sais à quels excès ils se porteraient tous les jours. Bref, je me regarderais comme coupable si je vous laissais aller sans escorte. » Je savais un peu à quoi m'en tenir sur ces périls fantastiques. Toute tribu dont vous parle un nomade est toujours mauvaise, à moins que ce ne soit la sienne. Dans mon opinion, les Khâkèvends n'étaient pas plus malhonnêtes que les concitoyens du seigneur présent ; mais il avait tellement envie de recevoir une gratification, et je le compris si bien, que je l'autorisai à nous protéger jusqu'au menzil. J'eus donc le plaisir de le contempler à côté du chef

Digitized by Google

de mes gens ; il chevauchait fièrement, le poing sur la hanche, la tête haute, l'air superbe, parlant sans cesse, donnant des ordres péremptoires et fumant mon tabac, en un mot admirable à voir. Nous l'appelâmes le capitaine Rolando.

Vers le soir, à peine descendu de cheval, je m'aperçus à la mine mystérieuse de mes hommes qu'ils avaient quelque chose à me communiquer. Ils chuchotaient, ils allaient, venaient et, quand je me tournais de leur côté, ils prenaient l'attitude discrète de gens qui brûlent d'être interrogés. Je ne leur refusai pas ce plaisir, et j'appris que nous courions les plus grands dangers ; que les indisciplinables Khâkèvends nous menaçaient d'une attaque nocturne, que tout était à craindre, qu'Abbas-Kouly-Khan avait des nouvelles positives de ce qui se tramait, qu'un complot formidable se couvait aussi dans le village, mais, en somme, que je ne devais rien appréhender, attendu que le Khan répondait de tout, avait tout prévu et pris ses mesures en conséquence. En écoutant cette déclaration faite à demi-voix par des garçons médiocrement belliqueux et aussi crédules que menteurs, je regardais du coin de l'œil l'héroïque Abbas-Kouly ; je l'admirais assis sur un tertre auprès du feu qu'on venait d'allumer, et fumant plus que jamais en attendant que le souper fût servi. J'engageai tout le monde à se calmer et, aussitôt la dernière tasse de thé consommée, à s'endormir sous la garde de Dieu. A ce voyage j'avais vingt-deux hommes avec ma famille. Le

Digitized by Google

silence régnait partout à la ronde, dans les tentes, près des feux, quand tout à coup un cri s'éleva à quelque distance ; un grand trouble agitait ma ruche, une violente altercation avait lieu ; des paroles véhémentes et des exclamations de triomphe nous arrivant, nous comprîmes que s'il y avait eu danger, il était conjuré, et nous nous rendormîmes. — A l'aube, je demandai des nouvelles de l'incident de la nuit. « Monsieur, me répondit mon intendant, d'un air honteux, nous avons fait un prisonnier et le Khan l'a fait attacher solidement, pensant que c'était un voleur ; mais il paraît maintenant que c'était le propriétaire du jardin voisin qui regardait par curiosité par-dessus son mur. Il a été reconnu tout à l'heure par des paysans et par des gens du village, et nous allons lui faire prendre le thé avec nous pour qu'il se console de sa mésaventure. Si cet imbécile d'Abbas-Kouly-Khan ne nous avait pas tourné la tête avec ses histoires de brigands, jamais nous n'eussions commis une semblable méprise, d'autant moins que cet homme est très complaisant et qu'il vient de nous apporter des fruits et des melons. » — Je vis que la popularité du redoutable Abbas-Kouly-Khan était perdue chez mes gens ; il n'en avait pas l'attitude moins fière, et en nous séparant quelques heures plus tard, il voulut refuser l'argent que je lui faisais offrir. Il ne m'avait accompagné, disait-il, que pour l'honneur de ma société. Ce disant, il mettait néanmoins les tomans dans sa poche. Il ajouta, qu'insensible à un don si vulgaire,

Digitized by Google

il serait profondément touché au cas où je voudrais bien lui donner un pantalon, attendu que le cadeau d'un vêtement constitue vraiment le kalaat ou présent d'honneur, et que l'or n'est qu'une honte pour un gentilhomme. J'admirai ces principes élevés, mais je répondis que j'étais très mal fourni, pour le moment, en pièces d'ajustement, et que ce serait me témoigner son affection que de se contenter de ce que je pouvais faire. Le Khan secoua la tête d'un air obligeant mais contrarié et me fit ses adieux ; après m'avoir souhaité mille prospérités, il monta à cheval et disparut au galop avec ses quatre coquins.

Le souvenir amusa un peu mon séjour forcé à Kurremderrèh. Nombreuse compagnie était réunie dans le village. Deux caravanes et un régiment revenant de Hérat attendaient que la route fût libre. Les vivres étaient communs fort heureusement, et le bois aussi. Le second jour, nous essayâmes de passer, et nous ne pûmes cependant atteindre le menzil de poste de Sultanièh. Les deux caravanes, le régiment, battus par la tourmente, se réfugièrent avec nous dans un hameau, joli l'été, avec ses grandes plantations de saules, ses riches moissons de blé et ses jardins délicieux, mais très maussade dans la mauvaise saison. Comme il n'y avait point de maison de poste, je fus logé chez un paysan ; il avait une très bonne chambre qu'il me céda volontiers.

Le lendemain nous partîmes pour Sultanièh, n'ayant plus à faire que quatre heures de marche.

Digitized by Google

Le temps était beau ; ni vent, ni neige, ni brouillard. Seulement il faisait froid, et un de nos hommes faillit avoir le pied gelé.

Nous vîmes là comment les caravanes s'y prennent pour rétablir le sentier quand il a été comblé par le koullak. C'est à elles que revient cet emploi. Un des muletiers s'en va devant avec un petit cheval de peu de mine, mais fort bien dressé. Cet animal sent la neige et s'y aventure. Il s'arrête, il réfléchit, il aspire à terre, change de route, fait des tours et des détours, bref il trouve l'endroit où l'on peut passer. Alors, les mulets suivent en mettant leurs pieds où il a mis les siens, et c'est ainsi que se refait le sentier et l'escalier, le bienfait et l'inconvénient. Cette journée fut très égayée par la rencontre de beaucoup de paysans qui s'en allaient au-devant du régiment. Car c'était le régiment de Sultanièh que nous avions vu, et qui rentrait dans ses foyers. A chaque instant un de ces braves gens nous demandait : « Avez-vous rencontré Aly, fils de Kassem ? » A quoi Hassan Kaschy, le cuisinier, répondait : « Oui, il vient derrière nous ; il se porte bien et vous fait ses compliments. » Les parents enchantés nous comblaient de bénédictions et poursuivaient leur route.

A trois minutes de là, un jeune homme arrivait sur une mauvaise jument, le nez rouge de froid, les yeux émérillonnés. « Messieurs, vous n'êtes pas sans connaître Mirza Moussa, vékyl (sergent) dans le régiment de Sultanièh. Comment se porte-t-il ? vient-il aujourd'hui ? — Non, répondait Djafer,

Digitized by Google

il a été retenu à Téhéran par le premier ministre, qui veut le faire colonel. » Le petit jeune homme restait confondu.

« Monsieur, me disait Djafer, qui en sa qualité de Bakhtyary avait pour les Turcs le mépris le plus souverain, voyez à quel point ces gens-là sont idiots ! Parce que nous venons de Téhéran, ne s'imaginent-ils pas que nous devons connaître tous les faquins de soldats qui sont de leur pays ! Il n'y a rien de plus âne au monde que les Turcs ! »

A Sultanièh, nous trouvâmes les restes de cette grande et belle mosquée du sultan Khodabendèh, qui, lorsqu'elle était debout, passait pour le plus vaste des temples musulmans du monde. Aujourd'hui, elle est bien décrépite. Mais on découvre encore de très loin son dôme à moitié écroulé et couvert d'émail bleu. Il s'en faut d'ailleurs de beaucoup que le style et les matériaux de cette construction gigantesque indiquent une œuvre de la plus belle époque. Sultanièh a aussi été une capitale. Aujourd'hui ce n'est qu'un pauvre village. Outre la mosquée, on y trouve un immense pan de mur revêtu en pierres de taille à l'extérieur, et construit en petites pierres assez mal ajustées au dedans. A quelque distance, dans le nord, se voient des imamzadèhs ou tombeaux de saints, bâtis en coupoles, et à l'orient, sur un monticule formé par les ruines d'anciens bâtiments, un palais construit par le roi Feth-Aly-Schah et restauré par le souverain actuel. La plaine de Sultanièh est vaste et il y a quelques années le roi y passait les étés.

Digitized by Google

Elle est fraîche et très favorable au campement des troupes. Elle ne l'est pas moins au développement du choléra, qui y a fait des ravages épouvantables la dernière fois que la cour y est venue. De plus, ces pâturages marécageux sont infestés par des légions de rats. Le koullak s'y fait quelquefois sentir avec une grande force et en rend le séjour désagréable.

De Sultanièh à Zendjân, on met cinq heures, en temps ordinaire. Nous fîmes la route en sept heures, et en arrivant à la maison de poste je trouvai le gendre du gouverneur, mon ancien ami d'Ispahan, Tcheragh-Aly-Khan, qui venait me faire des reproches de la part de son beau-père de ne pas être descendu chez lui, comme à mes précédents voyages. Je lui fis comprendre que j'allais en poste et devais repartir dès le lendemain.

Zendjân porte encore les traces de l'insurrection des Bâbys. Ces révoltés s'y étaient retranchés et s'y défendirent avec un tel acharnement qu'il fallut ruiner la moitié de la ville pour venir à bout d'eux. Après la victoire, on s'abstint de faire des recherches, de peur d'être obligé de sévir contre la population entière ; à l'heure qu'il est, on a lieu de craindre que les sentiments hostiles à la dynastie n'aient pas beaucoup diminué. Le bazar de Zendjân n'est pas beau, cependant il s'y fait des affaires.

Nous partîmes tard. Grâce à l'amitié du gouverneur et à l'hospitalité du maître de la poste, mes gens avaient passé la nuit à banqueter. En cons-

Digitized by Google

cience, je ne pouvais pas les quereller de cette consolation de passage au milieu de la dure existence que je leur faisais, et je pris patience.

Il n'y a que six heures de Zendjân à Bâgh. Mais le vent nous tourmentait fort, le chemin fut si mauvais et les charges tombèrent si souvent, que nous mîmes neuf heures pour y arriver. Il faisait nuit, et pendant la dernière heure nous aperçûmes beaucoup de loups qui commençaient leurs rondes. Bâgh ne possédait pas de bois à brûler. Mes hommes en improvisèrent en achetant des portes de maisons et des berceaux d'enfants.

Comme on apportait le thé, de grands cris d'appel qui se répondaient retentirent dans le hameau et dans la campagne. Je sortis de la maison de poste. La nuit était profonde et vraiment horrible ; le vent soufflait avec furie. Il était arrivé qu'un paysan avait cru entendre une voix affaiblie dans les champs. Le village s'était aussitôt mis sur pied et allait cherchant d'où pouvait partir cette triste voix. Après une heure de marches très dangereuses, on trouva dans un trou profond un pauvre diable de courrier qui avait perdu la route et était assis sur son cheval mort, désespérant de sa position et attendant les loups. On le rapporta dans un état déplorable. Mais le lendemain, il avait repris courage. Je dois faire remarquer ici que ces paysans risquaient réellement leur vie pour leur prochain, et le faisaient gratis et par pure charité. Le fait est très ordinaire en Perse, sous une forme ou sous une autre.

Digitized by Google

Quand le jour parut, la poste et le village étaient enterrés dans la neige. Le koullak soufflait à cœur joie : pas moyen de mettre le pied dehors.

Par aggravation, le jour n'entrait dans la chambre voûtée du tchaparkhanèh que par la porte, qu'il fallait tenir barricadée, et, grâce à la tourmente, la fumée, ne pouvant pas sortir de la cheminée, tourbillonnait intérieurement. La seule ressource était de se tenir couché à plat ventre sur le tapis, et c'est ainsi que je passai la journée tranquillement et à lire l'*Iliade*.

Le surlendemain, nous partîmes pour Akkend. Il y a sept heures de marche. Nous en fîmes dix, parce qu'en plusieurs endroits, il fallut mettre pied à terre et se faire un chemin, tout en enfonçant jusque par-dessus les genoux. Akkend est un très bon menzil. Le tchaparkhanèh étant à moitié écroulé, je logeai chez un paysan, brave homme qui ne me laissa pas manquer de bois.

Il s'agissait de gagner Meyanèh, et ce n'était pas aisé. Sur la route, se trouvait le passage du *Khaflan-Kouh*, ou montagne du Tigre. On nous dit à Akkend que trente soldats d'un régiment en marche venaient de s'y égarer et d'y périr. De trente j'ôte vingt-huit et retiens deux. C'était déjà assez pour que nous prissions nos précautions.

Nous retrouvâmes ce jour-là notre éternel courrier anglais, qui nous dépassait sans cesse et se laissait toujours rattraper. Il fut honteux de nous revoir, et on ne lui épargna pas les plaisanteries, mais personne n'eût fait mieux à sa place. Nous

Digitized by Google

rencontrâmes aussi un des ghoulams de notre légation, venant d'Erzeroum. Il était en retard de vingt jours et avait une jambe gelée.

Au milieu du Kaflan-Kouh, on aperçoit un beau grand château en ruines dans la situation la plus romantique du monde. On l'appelle le château de la Fille, je l'avais visité en été. Il sert souvent de retraite à des bandes de Schah-è-Sévends qui font de là des courses sur les routes environnantes. Mais pendant l'hiver les loups tout au plus s'y peuvent tenir. Nous passâmes à peu près toute cette journée dans le brouillard et ayant les yeux bien malades. Enfin nous arrivâmes à Meyanèh.

C'est une petite ville ; un prince du sang en est le gouverneur. La réputation de Meyanèh est fâcheuse. On prétend que les punaises qui y abondent font des piqûres mortelles. Je suis très disposé à douter de ce prodige, d'abord parce qu'on assure que ces piqûres ne tuent que les étrangers, ensuite parce que j'ai vu nombre de personnes très étrangères à Meyanèh qui y ont couché souvent et n'en sont pas mortes. Enfin, j'y ai couché deux fois moi-même et n'ai pas succombé non plus. Mais je n'ai pas aussi bonne opinion, tant s'en faut, des rizières et des marécages qui entourent la ville et doivent certainement engendrer des fièvres pestilentielles dont les effets sont injustement imputés à d'innocents insectes. Il y a encore quelque chose de plus laid à Meyanèh que les punaises.

Digitized by Google

Ce sont des malheureux difformes et hideux à voir ; hommes, femmes et enfants, ils sont établis à la tête du pont de cette ville, sur le Kizil-Ouzen, du côté du Kaflan-Kouh. Ils demandent la charité aux passants. Leur attouchement, dit-on, pourrait donner leur mal. Cette infâme population, plus dangereuse que nos anciens lépreux, commence au sortir de Zendjân et se continue tout le long de la route jusqu'à Tébryz. On ne lui permet pas d'entrer dans les villes. Elle habite les champs, s'y bâtit des cabanes et y cultive la terre pour sa nourriture ; mais, pour son propre malheur, elle s'y reproduit sans obstacle. Il ne se peut rien de plus repoussant que ces misérables.

A Meyanèh, on venait de reconstruire les chambres du tchaparkhanèh. C'était un appartement complet de trois pièces, blanc et d'une propreté charmante, le premier que je vis ainsi, seulement il avait beaucoup de fenêtres et pas une vitre. On calfeutra tant bien que mal avec des tapis.

Le koullak nous força d'y rester deux jours. Je ne m'y ennuyai pas trop, parce que Meyanèh est le séjour d'une colonie de musiciens fort intéressants. Ce sont des hommes appartenant à la tribu turque des Schégarys, habitant les environs. Ils s'adonnent à toutes sortes de professions errantes. Ils se font entrepreneurs de pèlerinages, conducteurs de morts aux stations saintes, directeurs de spectacles, mais surtout musiciens. Leurs principaux professeurs sont à Meyanèh, et c'est toujours là qu'ils reviennent après avoir fait des voyages

Digitized by Google

souvent considérables. Comme on m'avait dit qu'ils rapportent d'ordinaire à leurs femmes des bijoux et des colliers de médailles de tous les pays qu'ils parcourent, j'avais eu affaire à eux pour leur demander des monnaies antiques. Mais je ne trouvai rien dans le grand nombre de pièces d'argent qu'ils me montrèrent. Je me rabattis alors sur la musique, et j'eus un concert composé de quatre instruments, un kemantchêh, deux târs et un dombêk, plus deux voix d'hommes, dont l'une assez belle. Je passai une soirée fort agréable.

Le lendemain nous partîmes et, en huit heures, nous arrivâmes à Turkman-Tchay, village célèbre par le traité qui y fut conclu entre la Russie et la Perse, en 1828, et qui coûta à ce dernier pays ses provinces du Caucase.

Toute la population était en l'air. On avait annoncé pour le jour suivant l'arrivée du kaïmakam de Tébryz, frère aîné du premier ministre qui, s'étant un peu trop enrichi dans sa ville, allait à Téhéran pour éviter les suites d'une insurrection dont il était menacé. Je vis là comment se payent les voyages des grands fonctionnaires. On avait demandé au village tant de livres de viande, tant de mesures de lait, tant de charges de bois. Les paysans avaient doublé les prix : les agents du kaïmakam avaient doublé les quantités reçues, et, en échange, donné des délégations qui devaient figurer à décharge dans les payements de l'impôt ; de cette façon tout le monde était content, et l'État seul, comme d'ordinaire, condamné à perdre.

Digitized by Google

Le matin, le temps était mauvais, cependant pas assez pour ne pas partir, et nous nous mîmes en route. Contrairement à ce qui nous arrivait d'ordinaire, nous ne marchâmes pas dans la solitude. De bonne heure, nous commençâmes à rencontrer les gens du kaïmakam qui voyageait avec une grande suite, éparpillée par pelotons. Il ne fut pas toujours facile de s'entendre à qui céderait le pas dans le sentier étroit, ce qui nous fit perdre beaucoup de temps. On nous avait dit que ce grand dignitaire avait fait construire une machine merveilleuse pour avoir chaud en chemin. C'était un takht-è-revan ordinaire, c'est-à-dire une litière portée par deux mulets, un devant, l'autre derrière, et contenant à l'intérieur un poêle avec son tuyau sortant sur le devant. Nous vîmes aussitôt cette sublime invention déboucher de derrière un tas de neige. Elle ne ressemblait pas mal à une locomotive. Mais son mérite avait été bien vite éclipsé. A peine au sortir de Tébryz, un des mulets tomba, le poêle s'ouvrit et répandit ses charbons enflammés sur le pauvre kaïmakam, qui se mit à pousser des cris proportionnés pour le moins au péril qu'il courait, et qu'on retira à grand'peine de l'incendie. Il ne voulut plus rentrer dans son véhicule, qui fut abandonné et s'en allait avec les bagages. Quant à lui, il continua sa route à cheval.

En me voyant il insista malgré le froid pour s'arrêter et fumer un kalian avec moi. Je lui fis observer qu'il était tout près de sa station, que j'étais très loin de la mienne, et que le vent mena-

Digitized by Google

çait ; nous nous fîmes donc nos adieux en peu de mots et poussâmes chacun de notre côté.

Au bout d'une heure, j'étais seul avec mes gens dans le désert. Je n'ai jamais vu journée plus longue, plus sombre, plus rude. La nuit vint longtemps avant que nous fussions arrivés. Le vent soufflait et le sentier disparaissait sous les nappes de neige que son souffle balayait. Près de la station, des paysans passèrent à côté de nous et nous dirent : « Nous sommes du pays, et cependant nous nous croyons en danger de mort ; que faites-vous là, vous étrangers ? » Au fond nous n'étions pas à l'aise.

On prend alors quelquefois une sorte de vertige très dangereux quand on est seul. Sans perdre tout à fait le sentiment, l'on ne voit plus où l'on va, on aperçoit dans l'obscurité une espèce de mirage, des objets qui ne s'y trouvent pas. Ce qui est à deux pas paraît très loin, et le bruit de la voix arrive comme d'une distance énorme. Si l'on a un petit ravin à descendre, il semble que l'on se précipite dans un gouffre. Quand nous entrâmes à Dikmètasch, je crois qu'il était temps. Nous avions mis quatorze heures pour faire environ dix lieues.

La journée du lendemain fut courte. Nous n'allâmes pas plus loin que Hadjy-Abad, détestable village. De Hadjy-Abad à Seyd-Abad, nous mîmes quatre heures seulement, et tout alla à merveille. Seyd-Abad est charmant et possède un des plus beaux tchaparkhanèhs de la Perse. De là

Digitized by Google

nous arrivâmes enfin à Tébryz, et c'est ainsi que nous fûmes dix-neuf jours à faire une route que nous nous étions flattés d'achever à notre aise en sept. A la vérité, les circonstances sauvaient notre amour-propre.

Tébryz est une grande ville, plus grande que Téhéran, plus peuplée aussi et, financièrement parlant, plus importante, car c'est l'entrepôt de tout le commerce de la Perse avec la Russie, la Turquie et l'Occident. Ses bazars sont très vastes. Sa citadelle, construite par les Seldjoukydes, présente des parties fort belles et a grand air. Elle est en briques cuites et dans des proportions gigantesques. La ville possède aussi les ruines d'une mosquée dont les émaux sont du goût le plus pur et le plus délicat. Mais, en somme, Tébryz n'est pas une résidence agréable. Le climat en est détestable, pluvieux, froid, et je le crois malsain.

Les tremblements de terre y sont fréquents, et nous en avions ressenti un assez fort à mon précédent voyage. Il y a même un dicton qui annonce que Tébryz sera détruit et renversé par un tremblement de terre. La population est extrêmement remuante et brutale.

Excepté les fonctionnaires, personne n'y parle le persan, mais un dialecte turc. Ceci se remarque depuis Zendjân. Les loutys de Tébryz se sont fait une réputation par toute la Perse par leurs mœurs violentes et sauvages. Quant aux moullahs, ils sont les plus décriés des moullahs. Il ne reste donc pas grand bien à dire de cette ville quand on vient

Digitized by Google

de Téhéran, d'autant moins qu'ordinairement ce passage ne se fait guère sans qu'on y tombe malade, l'air de l'Azerbeïjdjan, province dont Tébryz est la capitale, étant évidemment contraire aux personnes qui quittent l'Aragh. Somme toute, les considérations commerciales mises à part, Tébryz est un triste pays.

Cette fois, je n'y restai que trois jours, pendant lesquels j'eus beaucoup à me louer de Son Altesse Royale Ardeschyr-Mirza, gouverneur de la province, et je me remis en voyage.

Tchabesèr, à huit heures de Tébryz, et Tesvytch, à sept de Tchabesèr, ne présentèrent aucun incident différent de ce qui avait déjà marqué notre itinéraire, si ce n'est que, dans ce dernier village, ruiné complètement par un tremblement de terre tout récent, on apporta deux hommes morts de froid sur la route. Nous vîmes le beau lac d'Ourmyah et suivîmes quelque temps son rivage couvert de neige et qu'une bande de loups côtoyait avec nous.

De Tesvytch à Khoy, c'est huit heures à travers les montagnes et, comme on dit, les *gherdénèhs* (les tournants).

Khoy est une ville charmante ; sa belle porte, construite en marbre noir et blanc, dans le goût des édifices du Caire, et comme je n'en ai vu nulle part ailleurs en Perse, donne immédiatement entrée dans le bazar. Khoy est riche, marchande et célèbre par ses fabriques de chaussons de laine tricotés ou tissés avec beaucoup de goût. On voit

Digitized by Google

autour de la ville de très belles plantations d'arbres et, ce qui est trop rare pour ne pas être dit, le gouverneur actuel, prince de la famille royale, est le créateur de ces plantations. C'est un administrateur intelligent et un soldat d'une grande bravoure, comme il a souvent lieu de le prouver dans ses rapports avec les Kurdes de la frontière.

En quittant Khoy nous allâmes à Zourâbâd. Je m'aperçus que nous commencions à abandonner la Perse, car, la nuit, on voulut forcer la porte de ma chambre pour voir ce que j'emportais avec moi. Une escorte fut jugée nécessaire et nous prîmes trois Kurdes, déterminés coquins, afin de paralyser leur vaillance. A une grande lieue du village, ils nous abandonnèrent, estimant sans doute que rien ne pouvait nous arriver de fâcheux et, en effet, ils devaient le savoir mieux que personne. Nous ne trouvions plus désormais cet air jovial et poli auquel nous étions habitués, mais un aspect sombre ou des figures patibulaires, ignobles dans leur déférence ; par-dessus le marché, des maisons ou plutôt des trous creusés en terre, dont toute propreté était absente.

Hassan Kâschy, mon cuisinier, avait sa sœur mariée à Kareyny, où nous arrivâmes en quittant Zourâbâd. Il alla la voir. Quand il revint : « Ah ! monsieur, me dit-il, la malheureuse ! Il y avait quinze ans que je ne l'avais vue ; elle ressemble à un diable dans un enfer. Son mari, elle, ses enfants crient au milieu des guenilles et de la boue ; et le

Digitized by Google

pis de tout cela est qu'elle ne s'en aperçoit même plus ! »

A Kareyny, nous reprîmes une escorte composée de trois Kurdes Djelalys, soi-disant revenus de leurs erreurs passées, mais qui n'en avaient pas l'air. Comme leurs camarades de la veille, ils jugèrent peu utile de prendre froid en nous suivant plus loin, et disparurent quand nous eûmes fait deux cents pas. Nous arrivâmes donc seuls à Avadjyk, le dernier village persan, siège de la tribu des Ayramlous et séjour du chef de cette tribu, Khalifèh-Kouly-Khan, garde de la frontière.

Ce puissant personnage envoya un de ses fils et une partie de ses cavaliers à ma rencontre. C'étaient de vrais soldats, le modèle d'une troupe de cavalerie légère, de taille médiocre, mais bien faits, lestes, dégagés, bronzés à toutes les intempéries, habitués à tous les coups de main. Ils portaient le koulydjêh, tunique persane, de gros drap sombre, le bonnet de peau d'agneau, petit et bas, coiffure aussi commode et élégante que le grand bonnet à la mode est gênant et ridicule, le sabre au côté et le fusil en bandoulière. Ces braves gens sont garde-frontières de profession, mais ils savent s'accommoder de plus d'un métier. Comme les limites turques, russes et persanes se rencontrent dans leur voisinage, les hommes déterminés des trois provinces se sont fait une impunité très difficile à contrôler. Sur terre persane, les Turcs endossent la responsabilité de tout le mal qui arrive. Dans les deux autres pays, ce sont les Ayramlous.

Digitized by Google

C'est le cas ou jamais de dire le grand mot par lequel les historiens persans se tirent de toutes les contradictions de leurs chroniques : Dieu seul sait positivement ce qui en est ! Mais, incontestablement, on assassine beaucoup sur cette ligne.

Khalifèh-Kouly-Khan voulut me recevoir chez lui. Il est logé dans une maison en terre, la plus belle de la contrée, mais dont un paysan un peu aisé de l'Aragh ne se contenterait pas. Heureusement pour ses hôtes, il a épousé une femme de Tébryz, de sorte qu'on fait, chez lui, excellente chère. Tous les secrets de la cuisine persane et turque n'ont pas de mystère pour la personne de mérite qui habite l'enderoun du chef. Les *kouftehs*, hachis de mouton enveloppés dans de légères feuilles de vigne et rôtis ; les *fezendjans*, salmis de gibier au jus de grenade, enfin, jusqu'à ce ragoût à l'ail si justement nommé les *pâmoisons du moullah*, furent préparés avec une rare perfection. Mon hôte se fit un devoir de me faire goûter de tout. Il avait avec lui quatre de ses fils. Un cinquième est marié dans les environs avec la fille d'un chef kurde qu'il a enlevée.

Khalifèh-Kouly-Khan, quoique ayant dépassé de beaucoup la jeunesse, est un homme d'une vigueur corporelle extraordinaire et d'une grande bravoure. Il me montra un ours énorme qu'il a tué, il y a peu d'années, sur la route d'Erzeroum, et qu'il a fait empailler et placer en trophée sur la maison de poste avec deux autres compagnons de moindre taille. C'est un véritable chef, et je ne

Digitized by Google

doute pas qu'il n'entende à merveille la politique un peu violente des frontières ; mais est-ce à son profit exclusif ou pour le plus grand bien de la tranquillité publique ? On peut avoir des doutes à cet égard sans être trop sceptique, bien que le khan se dise d'une piété au-dessus de tout éloge.

Le village d'Avadjyk n'a rien de remarquable qu'une ancienne église arménienne en ruines. La population chrétienne a autrefois quitté ce lieu pour émigrer en Géorgie, et les Ayramlous qui, à leur tour, ont abandonné la province d'Érivan lors de la cession qui en fut faite à la Russie, ont pris la place restée vacante.

Le temps ne s'améliorant pas me fit rester deux jours à Avadjyk. A mon départ, Khalifèh-Kouly-Khan m'accompagna jusqu'à quelque distance du village, et, lorsque j'insistai pour qu'il rentrât chez lui avec ses gens, il partit à regret en m'obligeant à garder trois de ses hommes. Cet attendrissement de leur chef n'empêcha pas mes trois Ayramlous d'imiter parfaitement les Kurdes des jours précédents et de m'abandonner très vite. Cette fois il faillit nous arriver mal. Sur l'extrême frontière nous fîmes rencontre d'une bande de muletiers arméniens, sorte de gens extrêmement brutaux et habitués à toutes les violences.

Un de leurs mulets tomba dans la neige au milieu du sentier et celui qui le conduisait, accablant d'injures notre postillon qui se trouvait arrêté devant cet obstacle, le saisit brusquement par la barbe.

Digitized by Google

La querelle aurait mal tourné si elle s'était prolongée. Les agresseurs étaient armés jusqu'aux dents, et à nous tous nous possédions une paire de pistolets que Djafer avait à la ceinture et deux gâmâs. Heureusement, tout se calma, et je dois avouer que nous ne vîmes pas sans quelque plaisir défiler nos antagonistes. Le meilleur de notre affaire était la saison. Car au printemps, nous aurions pu avoir sur les bras les Djelalys qui rôdent alors dans ces parages. Heureusement nous atteignîmes bientôt le territoire turc et laissâmes les frontières.

Au loin, nous aperçûmes l'Ararat, dont je ne saluai d'ailleurs ce jour et les suivants que la moitié à peine. Le brouillard masquait le reste. Il est beaucoup plus beau et plus net du côté de la Géorgie. Mais on découvrait très bien Bayazid, à deux lieues au nord, semblable à une tache noire sur la neige de la montagne.

Une troupe était rangée en bataille sur la route ; c'étaient les gens de la quarantaine de Kizil-Dèrêh, accompagnés d'un peloton de lanciers réguliers envoyés à ma rencontre par le kaïmakam de Bayazid. Les soldats avaient bon air. Les fonctionnaires publics, revêtus de paletots médiocrement conservés et de pantalons fort tristes, affectaient péniblement la vue. On me conduisit non pas dans un village, mais au milieu d'un assemblage d'excavations fort grandes et fort profondes. On y cheminait dans les ténèbres et enfin on se trouva dans une grotte éclairée par en haut au

Digitized by Google

moyen d'un soupirail. Ce sont les maisons du pays. Il fait dans ces demeures une chaleur intolérable. Ce n'était pas très gai, mais il fallait en prendre son parti, car dans la Haute-Arménie il n'y a pas d'autres habitations. Quant à du bois on n'en voit plus. On brûle de la bouse de vache desséchée, et on en fait, au reste, de très bon feu. Les gens de la quarantaine se montrèrent fort aimables et me rendirent le service de me démontrer que la politesse persane n'était pas de mise en Turquie. Comme j'exprimais à la façon iranienne combien j'étais touché des attentions qu'on avait pour moi, on me pria de vouloir bien écrire mon avis au kaïmakam, afin qu'il vît qu'on avait suivi ses ordres. Je fis observer que je ne savais ni parler ni écrire le turc. Un scribe leva la difficulté en formulant l'expression de ma gratitude, et je mis mon cachet à cette pièce importante.

A deux moments de là, on me demanda encore si j'étais content. Je recommençai à me déclarer satisfait en termes qui eussent été trouvés convenables à Téhéran. Le scribe, toujours là, écrivit tout courant une nouvelle pièce et de nouveau je cachetai. Enfin une troisième fois on m'imposa une rédaction de mes compliments, j'y consentis encore, mais en faisant observer en même temps que ce serait la dernière.

Le beau de la quarantaine de Kizil-Dèrêh, c'est de n'avoir pas un endroit où mettre les voyageurs. Eux et leurs bêtes restent dans la neige ou payent pour s'en aller, ou s'en vont de force quand ils

Digitized by Google

sont en nombre, ou meurent de maladie et de misère quand ils n'ont ni assez d'argent ni assez de pistolets.

A six heures de Kizil-Dèrêh est Dyadyn : c'est toujours le même assemblage de tanières avec un fort ruiné en plus. Je fus conduit dans ma caverne par un vieux Arménien, magistrat du lieu, flanqué d'un tambour et d'un hautbois qui jouaient un air d'église. C'était du haut comique.

De Dyadyn à Daschly-Tchay on compte cinq heures. Sur toute cette route les chevaux sont détestables, mais moins que les habitants. Nous trouvâmes au sortir de Dyadyn une place foulée sur la neige et toute couverte de sang. On y avait tué un homme la veille au soir.

A Kara-Klessia, sept heures de Daschly-Tchay, les Arméniens catholiques du lieu voulurent battre mes gens, et je me vis forcé de traiter rudement leur chef. Toute cette population est la population antique anciennement païenne, chrétienne, schismatique, aujourd'hui turque ou chrétienne : c'est la pire canaille de l'Asie. Mais il faut leur rendre cette justice qu'ils entendent à merveille l'élève du bétail. Dans leurs souterrains, ils vivent avec deux ou trois cents buffles, vaches, moutons, qu'ils soignent dans la perfection et entretiennent aussi proprement qu'ils sont sales eux-mêmes.

Moullah-Souleyman, Dehar, Khorassan, ne furent que des répétitions des mêmes étables, de la même figure maussade des habitants, de leurs mêmes politesses, gauches et contraintes, et de

Digitized by Google

leur extraordinaire rapacité. A Dehar, je vis une caravane persane au désespoir. Les muletiers s'arrachaient les cheveux et les habitants les regardaient faire, impassibles. La veille au soir, les étrangers avaient été forcés d'accepter un marché en vertu duquel ils devaient donner un toman, douze francs, par tête de mulet pour le fourrage. On les avait contraints, en outre, de payer d'avance. Le matin arrivé, les bêtes n'avaient rien mangé. C'est avec de pareilles exactions sans cesse répétées, et que l'administration turque ne fait absolument rien pour réprimer, que le transit important de l'Asie centrale sera contraint d'abandonner un jour la route d'Erzeroun et de Trébizonde, pour prendre celle de Tiflis et de Redout-Kalêh. Ce qui arrivera certainement, aussitôt qu'un service de bateaux à vapeur régulier unira ce dernier point avec Constantinople, et qu'une route praticable sera ouverte de Tiflis à Redout-Kalêh.

De Khorassan à Hassan-Galê il y a huit heures. Nous revîmes enfin là une ville et des maisons ; on y trouve d'anciennes fortifications du Bas-Empire que les Turcs attribuent aux Génois.

En apercevant des maisons à plusieurs étages, des escaliers de bois à rampes et des chambres ayant des fenêtres sur la rue, il me sembla que j'étais déjà en Europe. J'eus l'honneur de contempler dans le cadi du lieu une des figures les plus bassement ignobles que j'aie observées de ma vie ; je crois que le seul honnête homme qui m'ait apparu sur cette route était un pauvre

Digitized by Google

Yésydy, un de ces gens que les Turcs disent adorateurs du diable, et qu'ils maltraitent fort. Mais, je l'ai déjà dit dans une autre partie de cet ouvrage, ce que l'on appelle *turc* dans ces contrées ce sont des renégats, fils ou arrière-petits-fils de renégats, mais très rarement des Turcs véritables.

J'atteignis enfin Erzeroun, et j'eus quelques moments de bien-être dus à une hospitalité empressée. De là, je continuai sur Baïbourt, par Pourtjyk, Kouschfavar et Mésaderêh, voyant toujours les mêmes paysans hargneux et les mêmes fonctionnaires moroses, malveillants, craintifs, en paletots déchirés et graisseux. A Baïbourt il fallut que le mudir, ou sous-préfet, balayât lui-même la chambre destinée à mes domestiques, parce que l'orthodoxie sunnite de sa suite se révoltait à l'idée de rendre ce service à des hérétiques notoires comme mes Persans. Baïbourt a une forteresse du moyen âge, admirablement belle et vaste, et la ville même, traversée par une jolie rivière, est charmante.

Désormais on marchait mieux, la neige fondait, on n'avait plus à craindre que les avalanches. Mais nous passâmes partout heureusement. Kader-Aga et Kalaa nous firent encore revoir des étables pour demeures.

A Gumusch-Khanêh on voulait me loger dans un café, à la grande satisfaction d'une populace très turbulente qui se pressait aux fenêtres et faisait mine de rire et de se moquer.

La situation devenant scandaleuse, la foule fut

Digitized by Google

dispersée par mes ordres, et cela ne se fit pas sans quelques violences ; je montai à cheval avec mon monde et nous poussâmes jusqu'à la ville, car cette scène se passait dans un faubourg, sous prétexte que la ville eût été trop éloignée. En vingt minutes nous y arrivâmes et j'eus le double plaisir d'être bien logé et de faire la connaissance du kaïmakam, Husnu-Bey, qui, pendant le peu d'instants que j'ai passés chez lui, m'a paru être un homme sérieux, ferme et habile aux affaires. C'est la seule agréable rencontre que j'aie eue entre Kizil-Dèrêh et Trébizonde.

Gumusch-Khanêh est une des villes les plus singulières qu'on puisse voir ; bâtie sur le penchant d'une montagne abrupte, elle a toutes ses maisons étagées les unes au-dessus des autres. Le palais du kaïmakam a de belles galeries en bois ; des fenêtres l'on découvre une vue admirable de la vallée et des montagnes avoisinantes, qui recèlent des mines de cuivre et d'argent, autrefois très productives.

Les jours suivants je traversai les superbes forêts du Taurus, Ardèser, Zaganêh, Yelkurpy, qui ressemble beaucoup à Tende, dans les Alpes maritimes du Piémont. Les montagnes sont couvertes de chalets construits en bois, assez semblables aux chalets de Suisse, tandis que les troupeaux errants sur les croupes verdoyantes et la route circulant entre des terrasses rappellent également ce pays. De Yelkurpy, en deux jours je fus à Trébizonde, où mon voyage était terminé. Je n'y sé-

Digitized by Google

journai que quelques heures, et je m'embarquai pour l'Europe.

En passant devant Karasoun, je vis l'*Egyptus*, bateau à vapeur qui nous avait, plus de trois ans auparavant, conduits à Alexandrie. Il était cloué sur un reste de vieux môle génois ; l'eau envahissait ses chambres. On démontait sa machine et on en sauvait tout ce qui semblait de quelque valeur.

Quelque temps après, j'appris que le *Victoria*, qui nous avait menés de Suez à Bouschyr, avait également fait naufrage dans les mers de l'Inde.

Je conclus de ces deux événements que, suivant toute apparence, mes voyages en Asie doivent se terminer ici. Il ne me reste donc plus qu'à rechercher avec attention quelle est l'impression dominante qui m'est restée des contacts que j'ai eus avec un monde si différent du nôtre. Au point de vue physique, l'aspect de l'Asie centrale, de l'Arabie et de l'Égypte, me semble, avant tout autre effet, donner la notion de l'immensité et du mystère, mais d'une manière très différente dans les trois régions. L'Égypte, avec son fleuve large, rapide, bourbeux, incertain, à côtes plates, avec ses deux zones étroites semées d'abondantes cultures, monte, s'éloigne et se perd dans cette succession d'horizons de plus en plus torrides, où les solitudes profondes du continent africain attirent irrésistiblement la pensée. La longue suite des pyramides, les unes debout, les autres tronquées, beaucoup ne montrant plus que les larges stig-

Digitized by Google

mates dont le poids de leurs masses semble avoir meurtri la terre, suffirait à elle seule pour entraîner l'esprit dans cet inconnu sauvage. Mais les nègres de toute nuance, que l'on rencontre à chaque pas, les uns déjà façonnés à une vie qui n'était pas celle de leurs pères, les autres en voie de se dégrossir, le plus grand nombre tout sauvage encore, semblent vous dire éloquemment, rien que par leur aspect : « Nous sommes venus, nous arrivons de ces domaines perdus de l'éléphant et de l'hippopotame, de la contrée des grands fleuves et des grands lacs, des marécages empestés, de la végétation envahissante et gigantesque, des populations qui ne connaissent pas le reste du monde et que le reste du monde ignore. » L'Égypte, consacrée par le génie des Pharaons, ennoblie par l'art des Ptolémées, embellie par l'élégance somptueuse des khalifes, se tient comme un portail à l'entrée des somptueuses terreurs dont la hardiesse des voyageurs modernes a commencé à peine à soulever le voile.

Pour l'Arabie, c'est tout autre chose. L'infini se trouve non dans l'étendue absolue des territoires, car on sait qu'on aborde à une péninsule de grandeur médiocre, mais dans le fractionnement même de cette terre âpre, stérile, brûlante, montagneuse, coupée de tant de vallées, plantée de tant de crêtes, semée de tant de déserts où habitent, passent, vivent en errant, tant de tribus qui sont des nations et dont les origines diverses, dont les physionomies très tranchées sont beau-

Digitized by Google

coup moins homogènes, sans parler de leurs langages, qu'on ne s'est plu longtemps à le croire. C'est là qu'apparaît encore une contrée inconnue, non pas rejetée comme pour l'Égypte au delà de la limite des cataractes, mais commençant au sable même que touche la quille du canot. Quelques heureux voyageurs anciens, des récits indigènes parlent de vallées agrestes en petit nombre, de villes ruinées dans le sud et dans l'est, de débris attestant l'existence d'anciens empires sur ce sol que l'on sait avoir été une tanière de conquérants déprédateurs. Il paraît étrange qu'il ait jamais existé dans ces domaines austères autre chose que les dépouilles entassées des nations du dehors. Mais on commence aussi à revenir sur cette opinion reconnue désormais fausse comme tant d'autres, et c'est là ce qui fait de l'Arabie un monde qu'on voudrait pouvoir interroger.

Enfin l'Asie centrale ouvre ses régions magnifiques. La nature l'a disposée tout entière comme un immense escalier, au sommet duquel elle semble avoir tenu à honneur de porter au-dessus des autres régions du globe, ces vastes terres sibériennes, berceau antique de notre race. Entre la Méditerranée, le golfe Persique et la mer Noire, le sol va s'élevant d'étages en étages. Des croupes énormes, placées en assises, le Taurus, les monts Gordyens, les chaînes du Laristan, soulèvent et soutiennent les provinces. Le Caucase, l'Elbourz, les montagnes du Schyraz et d'Ispahan, y ajoutent un colossal gradin plus haut encore. Cette énorme plate-

Digitized by Google

forme, étalant en plaines ses développements majestueux du côté des monts Soleyman et de l'Hindou-Kousch, aboutit d'une part au Turkestan qui conduit à la Chine, et de l'autre aux rives de l'Indus, frontière d'un non moins vaste monde. Ce qu'une telle nature ainsi ordonnée, menant si loin, construite sur un plan si grandiose s'encadrant dans des lignes d'une dimension si prodigieuse, doit faire éprouver à l'imagination, on le comprend sans peine, surtout quand on compare de pareilles étendues aux proportions exiguës des pays de l'Europe occidentale. Que sont les Alpes et les plaines de la Lombardie et les campagnes de la Germanie ? Mais surtout de quels effets toutes ces terres relativement nouvelles ont-elles été témoins dans le passé de l'histoire, qui puissent être comparés aux séries d'événements innombrables dont ces autres régions ont été les théâtres ? Cette réflexion fait considérer à son tour le côté moral de la question.

L'histoire est envisagée autrement aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a une vingtaine d'années encore, et surtout elle le sera autrement avant peu d'années. Nous avons cessé de la voir uniquement dans le récit des batailles et la chronologie des règnes ; nous cesserons de même de renfermer l'antiquité tout entière dans les démêlés et les narrations de quelques petits États grecs et de deux ou trois empires comme ceux des Séleucides et des Romains. On voudra juger de l'homme sur ce qu'il a été et sur ce qu'il a fait dans toutes les

Digitized by Google

régions de la terre, et on reconnaîtra qu'il n'est pas moins intéressant pour nous de l'étudier en Asie qu'à Athènes, lorsqu'on aura bien compris qu'en définitive c'est là que se sont accomplis les faits les plus considérables et les plus féconds, que se sont produites les plus grandes idées, là aussi que les philosophes de tous les âges ont été chercher leurs doctrines, comme les marchands y ont trouvé leurs richesses. En réfléchissant aux causes d'une telle suprématie, on s'attachera de plus en plus au désir d'approfondir le génie des contrées où elle s'est révélée. N'est-ce pas un mystère qui mérite d'être sondé ?

Tout est en débris, tout est en ruines dans cette Asie. C'est à bon droit que les intelligences s'y occupent tant du passé et si peu de l'avenir. L'avenir est fini pour ces territoires. Ils ne pensent plus à vivre que sur ce qui fut. Mais c'est encore une perspective suffisante, puisque, je le répète, tout y a pris sa source. Rien de ce qui a été trouvé dans le monde ne l'a pu être ailleurs. Il a été ensuite amélioré, modifié, amplifié ou diminué ; cet honneur de second ordre nous revient, et il faut bien que partout l'homme ait eu sa tâche. Mais c'est l'invention qui contient la vie, le reste n'est que secondaire. L'Asie a donc eu l'invention et se repose de cet immense enfantement. Mais, il faut aussi l'avouer, une qualité intellectuelle lui a toujours manqué : c'est la critique comme nous la possédons et la pratiquons. Peut-être cette pauvreté est-elle une des conditions de l'initiative

Digitized by Google

peut-être ne peut-on pas avoir les deux mérites à la fois ; il est certain que la critique est née d'hier et a manqué au monde antique tout entier et dans tous les lieux. Saint Thomas n'a pas eu plus de critique que Platon, qui n'en possédait pas un grain de plus que les sages de l'Inde et de la Chine. Maintenant, c'est notre aptitude dominante, elle produit la forme de notre esprit ; elle ouvre la source de tout notre orgueil. Nous savons classer, rapprocher, apprécier, juger comme jamais on ne l'a pu faire. A la vérité, il suffit d'une erreur d'une demi-ligne au départ pour que toutes nos conséquences soient fausses. Aussi changeons-nous toutes nos conclusions à chaque période décennale, mais sans douter jamais de l'excellence de notre travail, ni de la supériorité universelle de notre méthode.

Nous avons raison. Il faut tenir à ses dieux, fussent-ils de bois. Mais, avec ses avantages, ce dieu-là nous rend peu propres à comprendre que dans le tourbillon des idées les plus disparates il y a encore une grande force et une profondeur auxquelles nous n'atteignons pas, et que du mariage de l'inconséquence et de ces idées, il peut naître des résultats obscurs, sans doute, mais aussi d'une grandeur extraordinaire. Il me semble que la faculté de former et de rendre fécondes au moins des unions de cette sorte est le trait remarquable de l'esprit asiatique. Lorsqu'on a démontré à un Schyyte l'inconsistance de la doctrine de l'imamat, à un Nossayry les côtés irrationnels de

Digitized by Google

sa théogonie trop vaste, à un Soufy mystique les dangers de sa morale hasardeuse, on est étonné de voir ses regards s'attacher sur vous avec une expression, non pas de confusion, mais de surprise. Vous avez assurément vaincu votre adversaire. Il n'a plus rien à répondre. Ses arguments boiteux jonchent le sol. Il ne dit mot, il vous regarde. Vous le supposez stupide et lui vous juge aveugle. Vous avez affaire, croyez-vous, à un ignare, et lui, pense-t-il, à un enfant, et c'est là le motif principal pour lequel les Asiatiques font si peu de cas de l'intelligence européenne. La leur, la foi ; et elle atteint au delà de la raison, à un monde où cette dernière faculté s'émousse, et nous, nous sommes volontiers enclins à croire qu'au delà de la raison il n'existe que le vide. Où nous ne voyons ni ne sentons plus rien, ils trouvent une atmosphère qui leur plaît et respirent à l'aise. Je ne dis pas que l'on ait tort en Europe de penser comme l'on pense. Mais tout bien considéré, la nature irréfléchie, ou pour mieux dire l'instinct des Asiatiques a imaginé de si grandes choses dans le domaine de la religion, de la philosophie, de la poésie, que leur façon d'être me semble également avoir droit au respect ; et si cet instinct n'avait pas existé, s'il n'avait pas agi, nous n'aurions rien à analyser, rien à admettre, rien à rejeter, rien à comprendre, et ceci m'amène à faire une comparaison exagérée sans doute, mais qui peut-être aussi n'est pas sans son côté vrai.

J'ai passé quatre mois campé dans le désert

Digitized by Google

au pied du volcan du Demavend. Nos tentes s'appuyaient à la jolie rivière de Lâr. Un tapis de hautes herbes et de fleurs agrestes s'étendait sous nos pieds. Des pics élancés touchaient le ciel de toutes parts. Nous n'avions d'autres visiteurs dans cette solitude profonde que des nomades qui, de temps en temps, passaient près de nous, dressaient leurs camps loin du nôtre et demeuraient là une ou deux semaines. Un jour des Alavends, tribu turque, vinrent planter trois ou quatre de leurs tentes noires de l'autre côté du ruisseau. Tandis que les hommes allaient chasser et que les femmes s'occupaient des travaux domestiques, un enfant de dix à douze ans, maigre, noirci par le soleil, à demi nu, ayant la figure la plus intéressante et la plus triste, s'approchait de la rive opposée à la nôtre. Il ne nous regardait pas et tous les jours il revenait de même et ne nous regarda jamais. Il ramassait des pierres sur le bord, les tenait dans la main, et les considérait avec attention, puis les rejetait dans l'eau loin de lui. Quelquefois il examinait plus longtemps un de ces cailloux et, le mettant à part, il reprenait son travail et continuait à chercher. Le soleil torride, la pluie, le vent, le froid, rien ne le chassait, rien n'arrêtait son ardeur fiévreuse, et tant que le jour durait il ne se reposait pas. Il n'aurait pas cessé même la nuit, si une femme, sa mère sans doute, ou si son père n'était venu le chercher. On l'emmenait avec un peu de contrainte et il suivait à regret. Ce petit infortuné avait été frappé du

Digitized by Google

soleil, et il avait perdu la raison ; cet accident arrive fréquemment chez les nomades. Il ne songeait plus qu'à chercher un trésor de la nature duquel il ne pouvait rendre compte, mais pour lequel il oubliait tout ce qui au monde est réel. J'oserai dire que cet enfant me représente un peu le génie dominant de l'Asie ; dès l'aurore des âges, moins occupé de la vie positive et des choses matérielles que d'obéir à un élan qui le pousse d'une force merveilleuse vers l'inconnu. Il a sans doute ramassé dans le cours des ruisseaux bien des cailloux sans valeur, quelques-uns par hasard d'une merveilleuse beauté, mais plus souvent encore il a ramassé des monceaux de pierres auxquels il sentait qu'il ne devait pas s'attacher. Il a persévéré toujours et toujours il persévère, et c'est là une puissance dont le reste du monde devrait être reconnaissant, puisqu'il lui doit, en somme, tout ce qu'il possède et a possédé jamais du haut domaine intellectuel.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

TOME II

Pages.

I. — La nation 1
II. — La Religion 81
III. — Les Soufys 51
IV. — L'état des personnes. 119
V. — Les caractères — les relations sociales. 167
VI. — Résultats probables des rapports entre l'Europe et l'Asie. 220
VII. — Retour 234

5154. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

690b

Digitized by Google

Digitized by Google

Dernières Publications de la Librairie BERNARD GRASSET

61, rue des Saints-Pères, PARIS

CLAUDE ANET :
Petite Ville 6 75
Quand la terre trembla, roman.. 6 75

PIERRE DE BARNEVILLE :
Tiburce..... 6 75

FRANÇOIS DE BONDY :
Le Moqueur, roman 6 75
Constance dans les cieux, rom.. 6 75
Pygmalion 6 75

PIERRE CHAINE :
Les Scrupules de M. Bonneval . 6 75

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT :
Monsieur des Lourdines, roman. 6 75

JACQUES CHENEVIÈRE :
Jouvence ou la Chimère, roman. 6 75

EMILE CLERMONT :
Laure, roman 5 75
Histoire d'Isabelle..... 5 75

BENJAMIN CRÉMIEUX :
Le Premier de la Classe, roman 6 75

RAYMOND ESCHOLIER :
Dansons la trompeuse (Prix "*Vie Heureuse*" britannique) 5 75

JEAN GIRAUDOUX :
Simon le pathétique, roman..... 5 75

COMTE DE GOBINEAU
Souvenirs de Voyage, nouvelles. 6 75

VICTOR GOEDORP :
Dix du 4, gagnant et placé..... 6 75

PAUL GSELL :
LES MATINÉES DE LA VILLA SAÏD
Propos d'Anatole France..... 6 75

LOUIS HÉMON :
Maria Chapdelaine, roman.. ... 6 50

GEORGES IMANN
Les Nocturnes, roman..... 6 75

LÉON LAFAGE :
Les Abeilles mortes, roman.... 6 75

MAURICE LARROUY (René Milan) :
Rafaël Gatouna, roman..... 6 75

LOUIS-LÉON MARTIN :
Tuvache, roman..... 6 75

FRANÇOIS MAURIAC
Le Baiser au Lépreux, roman... 5 »

ANDRÉ MAUROIS :
Les silences du colonel Bramble. 5 75
Les Discours du Dr O'Grady 6 75

PAUL REBOUX et CHARLES MULLER :
A la Manière de... Les 3 séries en 2 volumes, chaque volume 5 75

MARCEL ORMOY :
La Conquête, roman..... 6 75

MARTIAL PIÉCHAUD :
La Dernière Auberge, roman.... 6 75

JEAN ROSTAND :
La Loi des Riches..... 5 »
Pendant qu'on souffre encore.. 3 50

ROBERT-ROBERT :
Le guide du gourmand..... 5 »

NOEL SABORD :
Le Buisson d'épines, roman..... 6 75

ANDRÉ SAVIGNON :
Les Filles de la Pluie..... 5 75

JACQUES SINDRAL :
La Ville éphémère, roman..... 6 75

ANDRÉ THÉRIVE
Le Voyage de Monsieur Renan 6 75

LES CAHIERS VERTS

Publiés sous la direction de DANIEL HALÉVY

Premier cahier. — LOUIS HÉMON: **Maria Chapdelaine, récit du Canada français** ..... *épuisé*
Deuxième cahier. — GABRIEL MARCEL : **Le Cœur des autres**..... *épuisé*
Troisième cahier — JOACHIM GASQUET : **Il y a une volupté dans la douleur**..... *épuisé*
Quatrième cahier. — DANIEL HALÉVY : **Visites aux Paysans du Centre**... 5 »
Cinquième cahier. — EMILE CLERMONT : **Le Passage de l'Aisne** ..... 5 »
Sixième cahier. — LOGAN PEARSALL SMITH : **Trivia**..... 5 »
Septième cahier. — LOUIS BERTRAND : **Flaubert à Paris ou le mort vivant**.. 6 »
Huitième cahier. — FRANÇOIS MAURIAC : **Le Baiser au Lépreux**..... *épuisé*
Neuvième cahier. — RAYMOND SCHWAB : **La Conquête de la Joie**..... *épuisé*
Dixième cahier. — MARIE LENÉRU : **Saint-Just**..... 5 »
Onzième cahier. — PIERRE LASSERRE : **Philosophie du goût Musical**..... 5 »
Douzième cahier. — ROBERT BROWNING : **Poèmes**, avec une étude sur la pensée et la vie de l'auteur, par Mary Duclaux ..... 6 »

Imp E. DURAND, 18, rue Séguier, Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

RETURN TO ➔ **CIRCULATION DEPARTMENT**
198 Main Stacks

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS.
Renewls and Recharges may be made 4 days prior to the due date.
Books may be Renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW

JUL 15 1998		

FORM NO. DD6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720-6000

Digitized by Google

U. C. BERKELEY LIBRARIES
C061414940
YB 29872
DS258
G6
v.2
526333
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google